

MAX DU VEUZIT

L'homme de sa vie



BeQ

Max du Veuzit

L'homme de sa vie

(Montjoya)

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 293 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Un mari de premier choix

L'inconnu de Castel-Pic

John, chauffeur russe

Arlette et son ombre

La Châtaigneraie

Sainte-Sauvage

Amour fratricide

Petite comtesse

Max du Veuzit est le nom de plume de Alphonsine Zéphirine Vavasseur, née au Petit-Quevilly le 29 octobre 1876 et morte à Bois-Colombes le 15 avril 1952. Elle est un écrivain de langue française, auteur de nombreux romans sentimentaux à grand succès.

L'homme de sa vie

Édition de référence :

Éditions Tallandier, Paris, 1933.

Noële Sabatier avait dix-neuf ans quand Narcisse Bonnet, son tuteur, vint la retirer définitivement de l'orphelinat où elle avait été élevée.

Sa mère était morte en lui donnant le jour et son père, chirurgien d'avenir, ne lui survécut que quelques années.

Il mourut, après la guerre, des suites d'une piqûre infectieuse contractée en opérant un blessé.

Il y eut des discours sur sa tombe, on parla de lui comme d'un héros victime du devoir. À titre posthume, on lui décerna même la croix de la Légion d'honneur ; mais il était sans fortune, et il laissait derrière lui une fillette de sept ans que nul parent ne se souciait d'élever.

Un chimiste, Narcisse Bonnet, alors âgé de soixante-trois ans, offrit de se charger de l'orpheline. Il avait beaucoup connu son père et, dans un mouvement de générosité dont l'enfant

devait lui être toujours reconnaissante, il accepta sa tutelle et la sauva de l'Assistance publique.

Malheureusement, les meilleurs mouvements ne portent pas toujours en eux leur récompense.

La guerre venait de finir et, bien que sérieusement augmentée déjà, la vie chère ne sévissait pas encore aussi durement qu'elle devait le faire quelques années plus tard.

La profession de chimiste comporte beaucoup d'aléas et n'a pas la réputation d'enrichir son homme. Il faut croire qu'il en fut bien ainsi pour Narcisse Bonnet.

Noële connut auprès de lui quelques mois de tranquillité qui adoucirent ses débuts d'orpheline et lui permirent de ne pas désespérer de la vie.

Puis, subitement, avec l'augmentation des prix de toute espèce, la gêne parut sévir dans le logement du modeste chimiste, qu'une femme de ménage venait nettoyer chaque matin. En même temps, la présence de la fillette sous son toit apporta soudain une gêne et un embarras au vieux célibataire qu'était Narcisse Bonnet.

Une enfant, même sage et affectueuse, est toujours un lien qui entrave les mouvements.

Pour ne pas la laisser seule au logis, le soir, son tuteur devait se priver de sa partie de cartes au café.

Finis aussi les soirées au cinéma, les petits dîners qu'on déguste seul, en gourmet, dans un restaurant choisi, les consommations qu'on offre à une amie de rencontre pour s'illusionner encore sur ses succès de sexagénaire impénitent.

Fini, tout ça !

Et, quand c'est à cause d'une gamine de sept ans, sur laquelle on s'est trop facilement attendri, qu'on subit toutes ces petites privations, on regrette bien vite le beau geste qu'on a eu... Et, du regret, on passe encore plus vite aux moyens de revenir aux anciennes habitudes !

C'est ce qui arriva pour Narcisse Bonnet.

Six mois après la mort de Raoul Sabatier, le vieux chimiste faisait entrer sa fille au couvent Saint-Marc, à Nanterre, où, moyennant une modeste rétribution annuelle, elle était admise au

milieu de trois cents autres fillettes orphelines et sans famille.

Durant de longues années, le tuteur parut oublier Noële. De rares fois, il vint la visiter ; mais, la plupart du temps, il se contentait d'envoyer, au début de l'année, la modeste indemnité qui représentait le prix de sa pension et de son entretien.

Elle resta à Saint-Marc jusqu'à l'âge de dix-neuf ans. Puis, un beau matin, son tuteur vint la chercher. Il était accompagné d'une femme d'un certain âge, qu'il lui présenta comme une sœur venue vivre auprès de lui.

La femme ne fut pas très sympathique, dès l'abord, à l'orpheline. Ses premiers regards la détaillèrent de la tête aux pieds, et il lui parut qu'il y avait de la malveillance dans son examen.

Les religieuses de Saint-Marc, qu'elle quitta les larmes aux yeux, lui permirent d'emporter ses modestes effets et les quelques souvenirs qu'elle avait mérités durant son si long internat.

Noële, au départ du couvent, était donc assez

chargée et ses deux bras étaient encombrés d'un tas de paquets mal enveloppés et insuffisamment ficelés, qu'elle risquait de perdre à chaque détour du chemin.

Il eût donc été naturel que la sœur de Narcisse Bonnet lui offrît charitablement de se charger de quelques-uns.

Il n'en fut rien, et, ses précieux objets entassés contre elle, les bras largement ouverts pour les encercler tous, la jeune fille suivit le couple qui, par un tramway, la ramenait, après onze ans, au logis du vieux chimiste.

Ce n'était pas pour y rester, comme on le lui fit comprendre tout de suite.

– Vous ignorez peut-être, Noële, fit le vieillard, quelle est au juste votre situation. Je ne suis qu'un vieux bonhomme plongé dans mes bouquins, et c'est un fichu fardeau que j'ai pris à la mort de votre père en me chargeant de m'occuper de vous.

Elle courbait la tête, humblement, devant ce préambule qui présageait le pire.

– Je vous en suis profondément reconnaissante, balbutia-t-elle avec sincérité, mais gênée comme une coupable.

– Je ne vous demande pas de reconnaissance, riposta le vieil homme, un peu bourru. Le peu que votre père vous a légué a servi à vous élever jusqu'à l'âge de quinze ans. J'aurais pu, alors, vous faire travailler et vous auriez peut-être gagné votre subsistance. Je n'ai qu'un faible mérite : celui d'avoir voulu que vous terminiez vos études. Il m'aurait été désagréable de penser que la fille de Sabatier n'eût qu'une instruction élémentaire, quand son père avait été mon ami. Ce n'est pas pour vous que j'ai agi : c'est pour la paix de ma conscience.

– Mais, moi, monsieur, j'ai contracté une grande dette que...

– Ta ta ta ! Encore une fois, je ne vous demande rien... sinon de vous tirer d'affaire toute seule, à présent. Je suis vieux et mes moyens ne me permettent plus de nourrir une bouche inutile. Il faut que vous gagniez votre vie, désormais.

– Oui ! oui ! affirma-t-elle, toute confuse qu'il

insistât si fort pour une question qu'elle trouvait naturelle et à laquelle elle était loin de vouloir se dérober. C'est mon plus vif désir ; dites-moi ce qu'il faut faire et je vous obéirai.

– Je n'attendais pas moins de votre bonne volonté, remarqua la femme sans aménité. Mais je connais les « jeunesses d'aujourd'hui » ! Toujours en l'air, toujours évaporées, elles ne tiennent pas en place et se trouvent mal partout. Or, mon pauvre frère n'a pas besoin de tout ce tintouin à son âge.

Un peu de honte fit rougir l'orpheline à la pensée d'appartenir à ces scabreuses « jeunesses d'aujourd'hui ».

– Je ferai de mon mieux, madame, affirma-t-elle de nouveau avec un pauvre geste d'humilité.

– Eh bien ! écoutez-moi, je vous ai trouvé une situation enviable, si vous savez vous y tenir... Je me suis renseignée, c'est une place sérieuse. Dans un château du Midi, on demande une personne instruite pour servir de secrétaire. Vous allez y aller.

– Dans le Midi ? fit Noële, effarée. Mon Dieu ! où m’envoyez-vous ?

– Qu’est-ce qui vous gêne d’aller là-bas ?

– Je n’ai jamais voyagé, avoua craintivement la jeune fille.

– Justement, ça vous apprendra à vous débrouiller seule ! Pour un début, c’est un salubre exercice.

– Mais est-ce que je saurai aller si loin, toute seule ? insista piteusement l’orpheline.

– Vous êtes sotté, ma pauvre fille ! Quand on a une bonne adresse dans sa poche et qu’on dispose d’une langue pour demander sa route, on doit savoir se diriger. Vous allez donc partir là-bas, dès ce soir.

– Mon Dieu ! protégez-moi, balbutia l’enfant, alarmée par la perspective de ce voyage nocturne. Aller si loin ! sans avoir jamais voyagé !... Oh ! madame ! Conduisez-moi !

Un sanglot mal réprimé lui coupa la voix.

– Je ne suis jamais sortie seule, comprenez-vous, madame ?

– Allons ! intervint avec autorité la sœur du chimiste, vous êtes encore plus sotte que je ne me l’imaginai de croire que je pourrais vous accompagner à la Côte d’Azur ! Essayez vos yeux, petite bourrique, et écoutez-moi sans m’interrompre. Votre train part ce soir, à neuf heures. Il vous déposera demain, vers quinze heures, à Nice. De là, un autre train vous conduira au village de Roquebillière, où se trouve le château de Montjoya.

Et, lui tendant un papier que Noële, effarée, prit sans protester davantage :

– Voici votre itinéraire... j’ai noté tous les renseignements ainsi que l’adresse exacte de l’endroit où vous devez aller. Enfin, voici une lettre d’introduction auprès de M. Le Kermeur, le propriétaire de Montjoya, qui demande un secrétaire. Serrez précieusement ces trois papiers dans votre poche et aidez-moi à réunir tous vos paquets, car vous ne pouvez voyager ainsi affublée !

Il en fut fait ainsi que la femme le désirait, Noële comprenant qu’il ne fallait pas essayer de

discuter les ordres qu'on lui donnait.

Deux grands cartons, qui avaient contenu des robes, suffirent à caser la modeste lingerie, les minces effets et les bibelots de l'orpheline. Une bonne ficelle réunit le tout, faisant un paquetage très propre à porter.

Puis, la femme mit à part, dans un panier, du pain, du fromage et deux pommes.

– Vos provisions de bouche. Ne les mangez pas toutes d'un seul coup, car vous n'arriverez que demain, tard dans l'après-midi, à Roquebillière. Et votre bourse sera légère, les moyens de mon frère ne lui permettant pas de mieux remplir votre porte-monnaie.

Elle lui tendit pourtant une faible somme d'argent.

– Voici douze francs. Ne les dépensez pas, afin de pourvoir aux événements. Le prix de votre billet, en troisième classe, est un gros sacrifice que s'impose mon frère !... Et tâchez de vous plaire là-bas, ma petite, car il nous serait matériellement impossible de vous en faire

revenir.

La jeune fille opina de la tête. Trop timide pour oser exprimer ses pensées, elle comprenait bien, néanmoins, que c'était le dernier secours qu'elle recevait de son tuteur, et qu'il ne faudrait plus jamais avoir recours à sa générosité.

Le vieil homme, cependant, eut un élan vers elle quand vint l'heure du départ.

– Ma petite Noële, fit-il en l'embrassant, soyez honnête et courageuse, comme votre brave père. Je regrette que mes moyens ne me permettent plus de m'occuper de vous davantage. Je suis vieux et j'ai besoin de ma sœur.

Il désigna la chambre où celle-ci était allée mettre son manteau pour conduire l'orpheline à la gare.

– Vous avez vu, continua-t-il, en baissant la voix ; elle ne veut plus que vous me donniez de l'embarras. Je crois qu'elle a raison et que, devant les difficultés de la vie chère, c'est une nécessité.

Il s'arrêta, hésita une seconde ; puis, après

s'être assuré que sa sœur ne pouvait le voir, il ajouta, tout bas :

– Prenez ceci, Noële, et cachez-le pour qu'elle ne le découvre pas ; je ne veux pas vous savoir totalement démunie de monnaie ! Plus tard, quand vous aurez réussi, écrivez-moi pour me donner de vos *bonnes* nouvelles.

Malgré le singulier égoïsme de cette dernière recommandation, Noële embrassa chaleureusement le vieux chimiste.

Ce billet de cinquante francs qu'il venait de lui glisser dans la main, en cachette, devait représenter pour lui beaucoup de privations. Et soudainement la jeune fille se rendait compte qu'elle avait dû lui coûter bien des sacrifices jusqu'à ce jour.

Ce fut cette ultime impression de la bonté de son tuteur que l'orpheline emporta comme un viatique réconfortant, en quittant Paris. Seule au monde, désormais, il y avait eu pourtant quelqu'un de charitable pour se pencher vers sa détresse isolée et lui donner l'illusion d'une affection attentionnée.

*

Dans le coin du compartiment de troisième classe où la sœur du chimiste l'avait installée, Noële se faisait toute petite, un peu apeurée devant les visages inconnus qui l'entouraient.

Pourtant ses voisins immédiats, pas plus que la femme assise en face d'elle, ne paraissaient faire attention à sa modeste personne. Mais il y avait à l'autre extrémité du compartiment deux jeunes gens qui s'égayaient fortement.

Et parfois, il lui semblait que leurs yeux moqueurs se tournaient de son côté.

Elle était vêtue du costume de l'orphelinat de Saint-Marc, c'est-à-dire d'une grande blouse grise qu'ornait un simple col blanc. Un canotier de paille rigide dansait au-dessus de ses cheveux tirés en arrière par un chignon lourdement roulé sur la nuque. Enfin, ses pieds étaient chaussés de gros souliers cloutés, presque des godillots militaires.

L'ensemble n'avait rien d'élégant, loin de là, et cette tenue inesthétique ne paraît Noëlle d'aucun charme.

Sans être coquette, la pauvre gosse se rendait compte de son accoutrement, mais elle n'y pouvait rien. Cette blouse, ce chapeau et ces souliers représentaient pour elle son costume du dimanche, et c'était tout ce qu'elle possédait de mieux dans sa garde-robe.

Au pensionnat, où toutes les fillettes, pareillement vêtues, portaient un uniforme, l'orpheline n'avait jamais eu à rougir de son costume. Mais dans ce train, roulant vers la Côte d'Azur, l'élégance des voyageurs ne lui échappait pas ; et, atrocement gênée de sa livrée de misère, elle se rencognait le plus possible dans l'angle du compartiment.

Ce fut pour elle un soulagement de voir ses compagnons de voyage s'assoupir sous une lampe mise en veilleuse.

Et, comme à chaque cahot du train son chapeau dansait, heurtait la vitre et lui tirait lamentablement les cheveux, elle osa le retirer et

le mettre dans le filet.

La jeune fille s'était promis de veiller toute la nuit, tant la nouveauté de sa situation, au milieu d'inconnus, lui donnait de craintes ; mais, à l'âge de Noële, le sommeil a raison des plus grands soucis et, bientôt, elle s'endormit profondément.

Les cris des employés, les sifflets du train, les appels des voyageurs qui se pressaient autour du buffet, la réveillèrent en gare de Valence. Son estomac criait famine et Noële envia le chocolat chaud que les voyageurs absorbaient sur le quai, dans une grande tasse de carton. Sagement, elle se contenta d'un peu de pain tartiné de fromage. Puis, elle resta, le nez collé aux vitres, à voir défiler le paysage.

Après Marseille, la mer, qu'elle n'avait pas vue depuis sa prime enfance, la remplit d'admiration. Du train, la côte est splendide et emprunte mille aspects.

Noële resta debout, dans le couloir du wagon, afin de ne pas perdre la splendide perspective des flots bleus perpétuellement agités et de la Côte ensoleillée, où des milliers de somptueuses villas

se nichent au milieu des fleurs, des palmiers et des sombres aloès.

Une déception, pourtant, attendait l'orpheline à Nice.

D'abord, il lui fallut changer de gare, la ligne qu'elle devait emprunter ne faisant pas partie de la même compagnie. Puis, quand elle eut gagné l'autre réseau, elle apprit avec un gros désappointement que les trains n'allaient plus jusqu'à Roquebillière, où elle devait descendre pour Montjoya.

– Bah ! conseilla l'employé tranquillement, gagnez toujours la Vésubie. Arrivée là, vous trouverez sûrement une voiture pour aller plus loin.

Le conseil était donné un peu légèrement, puisqu'il ne tenait pas compte de l'heure d'arrivée du train.

La nuit tombe vite au mois de février, et quand Noële arriva au terminus du petit train, il y avait déjà longtemps qu'il faisait complètement noir. Elle ne pouvait songer, eu pleine obscurité, à

poursuivre sa route. D'ailleurs, à cette heure, il n'y avait plus de voitures allant vers Roquebillière.

Force lui fut donc de coucher à l'hôtel. Et, bien qu'elle sût se contenter d'une modeste chambre, d'un bol de soupe et d'une tartine de pain, cette dépense inattendue greva lourdement son budget et indisposa l'orpheline.

Mais quelle surprise au réveil !

Du Midi, Noële n'avait entrevu, jusqu'ici, que la grande mer bleue et les villas ensoleillées. N'ayant pour se guider dans ce long voyage que l'itinéraire dressé par la sœur de son tuteur, elle ne se rendait que vaguement compte de sa destination.

Aussi quand, levée de bon matin, selon son ordinaire, elle vit se dresser autour d'elle les sommets des Alpes maritimes, avec, à ses pieds, le Var et ses cailloux, pendant que sur l'autre rive se dressaient, tels deux châteaux forts, sur des arêtes de rocher, les villages de Bonson et de Gillette, l'orpheline se demanda soudain dans quelle région nouvelle sa destinée la guidait.

– La montagne ! bégaya-t-elle, étranglée d'émotion. La vraie montagne !

Jamais, encore, Noële n'avait vu si beau spectacle. Son âme en tressaillit d'une émotion intense faite d'admiration et d'enthousiasme, en même temps que sa jeunesse s'effara de ce monde nouveau qu'elle apercevait pour la première fois.

Dominant tout, et plus fort que l'attrait de la nouveauté, une peur irraisonnée la dressa contre l'inconnu qui l'attendait.

Ces flancs abrupts des montagnes, ces maisons espacées qui paraissaient nichées dans des creux de rocher, ces villages inaccessibles construits des siècles auparavant pour se défendre contre les hordes sauvages, comme contre des bêtes féroces, tout contribuait à effaroucher l'orpheline.

Une ardente prière glissa en elle vers le Maître de toutes choses.

– Mon Dieu ! protégez-moi, je suis si petite, et c'est l'immensité !

Voulant mieux se rendre compte de sa

destination, elle entra dans l'une des boutiques du village, et acheta une carte de la région.

Quelques minutes après, la carte étalée sur une table de café, les sourcils froncés sous l'effort de l'attention, elle suivait du doigt le tracé de la route qui l'avait amenée jusque-là... de celle qu'elle devait suivre pour arriver à Montjoya !

Elle enregistrait les méandres du chemin et les altitudes le dominant. Comment son parcours suivait la vallée de la Vésubie, c'était en elle un soulagement de voir qu'il ne s'élevait pas trop vite.

– Néanmoins, comprit-elle, ça s'enfonce ! Roquebillière est tout à fait au milieu des montagnes... mon tuteur aurait pu me l'expliquer.

Elle songea aux bonnes religieuses et à ses compagnes de Saint-Marc qu'elle avait quittées deux jours auparavant, et il lui sembla qu'elle était aux antipodes de Paris.

– Comme c'est loin, mon Dieu ! Jamais je ne les reverrai... Ici, c'est tout à fait l'exil.

Et, insecte minuscule au milieu de la splendide

et grandiose nature, attachée au sol comme un prisonnier enchaîné entre de hautes murailles, Noële leva la tête vers les nues azurées qui couraient librement.

Il lui parut que la contemplation du ciel la libérait de son malaise. Sous le beau ciel de Provence, ses inquiétudes s'estompaient. Un réconfort lui venait de là-haut !

« Tout de même, philosopha-t-elle avec courage, le firmament est le même qu'à Paris et, les étoiles, c'est pareil ! c'est toujours la France, quoi ! »

Alors ?

Cette contemplation bienfaisante lui faisait accepter l'aventure. Elle adoptait la région inconnue.

Puisque Montjoya il y avait, en route pour Montjoya !... et bravement, sans inutiles regrets !

*

Il était près de dix heures du matin quand le long autocar où Noële avait pris place la déposa à Roquebillière.

Seule, maintenant, au bord d'une grande route, avec ses deux cartons posés à terre, l'orpheline, un moment, regarda autour d'elle.

L'aspect du petit bourg avec ses maisons vieillottes, ses toits décolorés, ses rues cahoteuses et grimpantes, ne lui parut pas hostile. Une ceinture de montagnes aux flancs verdoyants bornaient l'horizon. À mi-hauteur, le village du Belvédère s'étagait coquettement au milieu de nombreuses villas. Sur la rive droite de la Vésubie, une petite église dressait son humble carcasse de pierre de taille, vestige d'une population disparue ; les lieux, somme toute, étaient agréables et accueillants.

Ne sachant vers quel point du paysage se diriger, l'orpheline interrogea un passant sur l'emplacement de Montjoya.

L'homme, un ouvrier agricole, s'arrêta et lui désigna un des plus hauts sommets au-delà de la vallée.

– Là-bas, le Montjoya.

Un instant, elle regarda, sans comprendre, la montagne sombre au sommet immaculé de neige qu'on lui désignait. Puis, devinant un malentendu, elle précisa :

– Je parle d'une maison qui appartient à M. Le Kermeur... Une maison qui s'appelle Montjoya.

L'homme parut chercher dans sa mémoire :

– Je ne vois pas... à moins que ce ne soit cette grande demeure qui se dresse de l'autre côté de la Gordolasque, vers Tres-Crous.

Il s'arrêta, eut un petit sifflement, puis reprit :

– Si c'est cette maison, c'est loin d'ici.

– De quel côté ?

– Là-bas, sur les hauteurs... tout à fait dans la montagne.

La jeune fille suivit du regard la direction qu'indiquait le bras de l'homme.

– De Saint-Rock, on voit la maison à vol d'oiseau. Pour y aller, faut passer par le Planet et Saint-Jean. Ce n'est pas ici, vous voyez.

– En effet ! fit Noële, interdite par tant de lieux inconnus.

– Mais il faut vous assurer que je ne confonde pas. Tenez, voici le facteur : il vous renseignera mieux que moi.

Interrogé à son tour, le nouveau venu confirma que Montjoya était situé sur l'autre rive de la Gordolasque, dans les rochers de la Traverse.

En riant, il observa :

– Sûr qu'il ne faut pas avoir peur de la solitude pour aller s'établir si loin de toute autre habitation ! C'est le désert, autour de Montjoya, la plus proche maison est située à deux heures de marche.

Et comme la jeune fille l'écoutait, sidérée, il continua, heureux de bavarder.

– Mon père a connu l'endroit dans sa jeunesse.

Il n'y avait que des pierres et quelques pans de murailles encore dressés. On prétend que ces vestiges dataient des Romains... quelque bastion défendant la vallée. Et voilà qu'à la fin du siècle dernier un original très riche est venu dans le

pays. Il a acheté tout le plateau et a utilisé les pierres pour construire des bâtiments immenses. Un moment, il y eut jusqu'à trente domestiques et trois cents têtes de bétail, là-haut ! C'est énorme comme construction : une grande bâtisse et des tas de communs à l'entour. Tout ça au bout d'un plateau verdoyant et fertile. Le site est merveilleux, il y a un panorama splendide d'où l'on découvre plus de trente villages échelonnés sur les rives de la Vésubie et de la Gordolasque. Pour ça, il n'y a pas mieux situé : l'endroit est unique... lorsqu'on y est arrivé ! Parce que, pour y grimper, c'est une autre affaire. Une vraie route du diable... à moins que ça ne soit le chemin du Paradis !

Son gros rire, partagé par le villageois, éclata bruyamment comme s'il venait de faire une belle plaisanterie.

Mais le petit visage de Noële ne s'éclairait pas. Depuis quelques minutes même, sa mine s'allongeait terriblement.

– Je ne pourrai jamais aller si loin à pied. Et avec mon paquet, encore.

– On vous y attend ?

– Oui.

– M. Le Kermeur aurait pu envoyer une de ces voitures à votre rencontre. Avant la montée de la Traverse, il a installé un grand garage où sont remisées plusieurs autos, et il a un téléphérique qui diminue sensiblement le trajet. Ce n'était pas du luxe de se mettre à votre disposition.

– M. Le Kermeur ignorait le jour exact de mon arrivée.

– Il aurait été sage de l'en prévenir.

– C'est trop tard, maintenant. Et je voudrais tant arriver avant la nuit. Comment faire pour aller là-bas ?

– Il faut trouver une voiture pour monter à Saint-Rock. Vous ne pourrez vous tromper ensuite, de partout on découvre les bâtiments de Montjoya.

– Mais cette voiture où la trouver ? Et, avoua-t-elle piteusement, si c'est trop cher, je ne pourrai payer.

Elle pensait à ses frais d'hôtel, à la somme

exigée par le conducteur de l'autocar pour la conduire ici, et un serrement de cœur l'étreignait à la perspective d'une nouvelle dépense qui ferait fondre complètement ses derniers deniers.

– Écoutez, ma petite dame, fit le facteur aimablement, si vous voulez m'accompagner, on causera en route. Moi, je rentre au bureau ; mais en passant devant l'hôtel des Touristes, je pourrais voir s'il n'y a pas quelque client susceptible de monter au Belvédère. Dans votre intérêt, je ne vois rien de mieux à vous conseiller.

– Je ne demande qu'à suivre vos conseils, monsieur ; tout ce qui pourra abrégé ma route sera une bénédiction.

Toutes ses craintes revenaient contre la montagne hostile. Elle songeait qu'en ce mois de février les jours étaient courts et froids. Pourrait-elle arriver à destination avant la nuit ?

Elle eut la chance, grâce au brave facteur, de pouvoir utiliser la voiture d'un voyageur de commerce qui allait dans la direction voulue.

Saint-Rock, qu'on lui avait montré du doigt

sur le flanc d'une colline, lui avait paru assez rapproché.

Elle s'étonna des longs détours en zigzag et toujours en montant, qu'il fallait faire pour y parvenir.

Pour la première fois, elle eut l'impression de ce qu'était réellement la montagne, et la longueur des routes en lacets qui la sillonnaient. Et, quand son compagnon lui désigna du doigt, de l'autre côté d'un vallon, les murs de Montjoya, elle ne se réjouit pas d'être si près d'un but plus apparent que réel.

— Pour vous rendre service, je vais commencer ma tournée par l'extrémité du pays. Je vous déposerai au pied même du chemin qui mène à Montjoya.

Elle mit dans son remerciement toute la gratitude dont elle se sentait remplie pour tant de complaisance. Et, quand elle alla de l'avant, seule, enfin, sur le sentier pierreux et broussailleux qui grimpait les pentes escarpées, elle marcha gaillardement avec l'impression de toucher au terme de son voyage.

Au bout d'une heure, cependant, elle ne paraissait guère avoir avancé. Lorsqu'un endroit était assez découvert pour lui permettre d'examiner les alentours, elle avait l'impression qu'à ses pieds et tout près d'elle Saint-Rock se confondait avec Roquebillière, tandis que, là-haut, les bâtiments de Montjoya dormaient, très éloignés, sous le ciel bleu bordé de sites neigeux.

Une seconde heure de marche mit le comble à sa lassitude. Elle n'avancait plus qu'à petits pas, les pieds butant sur les cailloux pointus de la sente, les bras coupés par la charge de son paquet. Plusieurs fois déjà, elle s'était écroulée sur le sol durci, ne demandant avec effroi si elle aurait la force de se remettre debout et de reprendre la longue montée. Elle s'était crue bonne marcheuse, alors qu'elle manquait d'entraînement, et que sa longue claustration entre les murs de l'orphelinat faisait d'elle une anémiée malgré sa belle constitution.

Si longue que soit une route, pourtant, quand les pieds la grignotent pendant longtemps, on en voit toujours la fin.

Entre les grands arbres dénudés, Noële, après plus de trois heures de marche, vit soudain surgir une clarté. Bientôt elle fut sur le plateau où, dans l'air vif et transparent, Montjoya dressait vers les nues ses épaisses murailles de pierre grise et son donjon crénelé.

Ce fut en elle un soulagement.

Enfin ! Elle était arrivée !

Ses jambes étaient si lasses qu'elle s'assit un moment pour mieux reprendre haleine.

Un instinct de coquetterie la porta à essuyer son visage, à lisser ses cheveux bruns, à brosser de la main ses vêtements poussiéreux ; puis, le cœur battant et s'efforçant de vaincre son émoi, elle marcha vers la maison principale avec tant de lassitude qu'elle chancelait sur ses jambes.

Une vieille femme la précéda jusqu'à un cabinet de travail dont elle ouvrit la porte.

– Monsieur, une dame vous demande.

Dans la pénombre de cette fin d'après-midi d'hiver, Noële distingua un homme de trente à trente-cinq ans.

De dessus un gros livre qu'il compulsait, il leva les yeux vers l'arrivante.

– Monsieur Le Kermeur ? interrogea celle-ci timidement.

– C'est moi, mademoiselle ; vous désirez ?

Sans mot dire, elle tendit la lettre. Surpris, l'homme la prit et la lut. Un profond étonnement se répandit sur sa physionomie. Puis, Noële enregistra une sorte de crispation qui l'inquiéta.

– C'est insensé ! Je demande un secrétaire, je précise pour quels travaux et dans quel site nous sommes... Et l'on m'envoie une femme, une jeune fille ! Qu'est-ce qu'on veut que je fasse de vous ici, ma pauvre enfant ?

– Je puis faire le même travail que n'importe quel autre secrétaire.

– Il n'y a pas de place sous mon toit pour une secrétaire de votre âge ! C'est tout à fait ridicule, et je regrette de vous décevoir, mais il m'est impossible de vous accepter.

– Oh ! balbutia Noële, qui croyait voir soudain tous les objets tourner autour d'elle. Cela ne veut

pas dire que vous me renvoyez ?

– Je ne puis vous garder, cependant, mademoiselle.

– Je suis venue parce que vous demandiez quelqu'un, monsieur.

– Évidemment, mais vous ne faites pas du tout mon affaire.

– J'ai mes diplômes, mon bachot... je parle anglais.

– Connaîtriez-vous le chinois que ma réponse serait la même : je ne veux pas de femme chez moi. Cela est péremptoire et ne souffre aucune exception.

La voyageuse courba la tête, désolée de sa malchance, de sa lassitude... de cette réception... Tout dansait devant ses yeux et elle crut qu'elle allait s'évanouir, dans ce bureau, aux pieds de cet homme sans pitié.

Le dos appuyé au mur, elle restait debout, les yeux clos, si pâle qu'elle aurait attendri le moins sensible des cœurs.

Mais l'homme ne faisait déjà plus attention à

elle. La tête replongée, à nouveau, dans ses bouquins, il paraissait avoir oublié la présence de la visiteuse.

Cependant, comme celle-ci ne bougeait pas, il appuya son doigt sur un bouton électrique. Et la servante accourue à son appel, il ordonna :

– Reconduisez mademoiselle.

Noële eut le désir de l'implorer. Elle tendit les mains vers lui, mais il ne la regardait pas, et elle comprit combien toute insistance serait vaine.

Alors, en titubant, elle suivit machinalement la femme qui la reconduisait dehors.

Quand la jeune fille, son paquet sous le bras, se retrouva sur le bord du sentier, ses forces l'abandonnèrent tout à coup et elle s'écroula, terrassée par la fatigue autant que par sa déception.

Cet écrasement de tout son être lui fut bienfaisant ; quelques larmes qu'elle versa ensuite la soulagèrent de son énervement. Bientôt elle put s'asseoir, et, la tête dans les mains, elle essaya d'envisager sa situation.

Hormis Montjoya qu'on venait de lui interdire, elle était éloignée de tout lieu habité et dans l'impossibilité physique de gagner à pied une autre habitation.

D'ailleurs, qu'aurait-elle fait au Belvédère ou à Roquebillière ? Point n'était besoin de sonder les flancs de son porte-monnaie pour savoir qu'il ne contenait plus de quoi payer un gîte.

D'un autre côté, son tuteur lui avait défendu de recourir à lui, et même, en supposant qu'il consentit encore quelque secours, son envoi parviendrait trop tard, comme l'aide des religieuses de l'orphelinat qu'elle pourrait peut-être implorer.

C'était tout de suite qu'elle avait besoin d'assistance, et, dans cette nature sauvage, à cette heure et en cette saison, l'abandonnée ne voyait aucun appui à espérer.

En dehors du château, il n'y avait pour elle aucun refuge.

Pauvre être passif, on lui avait dit de partir et elle s'était mise en route, obéissant à la directive

donnée. Son but était d'atteindre M. Le Kermeur, et elle était venue jusqu'à lui...

Où voulait-on qu'elle aille, maintenant ? Vers quelle destination porter ses pas ?

Il ne lui paraissait même pas qu'elle eût à chercher autre part.

D'ailleurs, les bois étaient sombres à cette heure. Déjà, le sentier ne s'y distinguait plus et la montagne apparaissait dangereuse avec ses pentes à pic et ses gigantesques échancrures.

Quant à la vallée, séjour des hommes heureux, des foyers tièdes, des habitations closes la nuit, un grand brouillard sombre l'envahissait peu à peu, et les moindres recoins s'ouataient de brume.

Bientôt, la montagne elle-même s'ensevelirait d'ombre.

Une peur atroce fut en Noële : celle de passer la nuit dehors, perdue dans cette immensité. Frissonnante, les bras croisés sur sa poitrine dans un geste d'instinctive défense, elle se leva et regarda autour d'elle.

Bien que ses jambes fussent raides et ses pieds douloureux, abandonnant sur place son paquet, la jeune fille longea l'enclos de pierres entassées qui bordaient, de ce côté, l'immense propriété.

Les aboiements des chiens, dans leurs niches, signalèrent, au passage, sa présence inquiétante en ces lieux.

Voyons, n'y aurait-il pas dans cette grande demeure un être humain qui aurait pitié de sa détresse et la sauverait des ténèbres ?

Jamais comme en cette circonstance, elle n'avait tant souffert d'être seule au monde.

Elle pensa à sa mère dont elle n'avait jamais connu les caresses.

Dieu ne pouvait pas permettre qu'en son paradis une mère se désintéressât de l'enfant laissée sur la terre.

De là-haut, cette mère lui devait protection. Et l'orpheline eut vers la morte cet appel désespéré :

« Oh ! ma mère, ne m'abandonnez pas. Vous qui avez payé ma naissance de votre vie, pouvez-vous m'oublier en une pareille détresse ? »

Cette certitude que sa mère morte avait encore des devoirs à remplir vis-à-vis d'elle lui fit dresser la tête vers le ciel, comme si, au-delà des nues, son regard avait pu monter jusqu'à Dieu et lui réclamer l'assistance qu'il devait à toute créature humaine pour le seul fait de l'avoir créée.

Des vers qu'elle avait répétés autrefois, à l'école maternelle, revinrent à sa mémoire et furent doux à son cœur.

*Aux petits des oiseaux, Dieu donne la pâture...
Laisse-t-il ses enfants jamais dans le besoin ?*

Phrases d'espoir qui, malgré l'hostilité des choses, lui faisaient croire à un secours inattendu.

Dans la cour, derrière la maison, Noële vit un hangar rempli de paille. Elle songea que l'obscurité venue, elle se glisserait entre les bottes et y reposerait chaudement, sinon tranquillement, car elle avait l'effroi instinctif des ténèbres.

Elle repéra bien l'endroit, puis elle revint vers son paquet auprès duquel elle se rassit, moins découragée de savoir où, à défaut d'autre abri, elle pourrait passer la nuit.

Un restant de pain, que Nicole tira de son paquet, fut tout ce qu'elle prit comme nourriture, elle en aurait volontiers dévoré trois fois plus, mais c'était tout ce qui restait de ses maigres provisions.

La jeune fille achevait minutieusement de ramasser les miettes tombées sur ses genoux, quand, dans la pénombre, une forme féminine se dressa devant elle.

— Le maître m'envoie vous chercher. Il a dit que vous ne pouviez rester ici, cette nuit. Vous dormirez à Montjoya.

L'orpheline suivit tout naturellement la femme, comme si elle s'attendait à cette tardive charité... N'était-ce pas, au fond, le secours divin qu'elle avait escompté ?

Mais elle ne s'illusionnait pas : elle savait que les mêmes difficultés se dresseraient pour elle le

lendemain matin.

Pour l'instant, dans sa tête affaiblie par la fatigue et la misère, une seule chose dominait et la plongeait dans une béatitude : elle allait coucher à l'abri... dans un lit, sous un toit... auprès d'êtres civilisés, et protégée contre les bêtes sauvages de la montagne mystérieuse.

*

La vieille femme l'avait conduite dans la cuisine.

– Tenez, réchauffez-vous. Je vous servirai à manger tout à l'heure. Vous êtes fatiguée ?

– Beaucoup... c'est la première fois que je marche si longtemps, et c'est très dur quand on n'en a pas l'habitude.

– Oui, le sentier est raide ; mais l'autre chemin est encore plus long.

– Il y a une autre route ?

– Celle que suivent nos mulets pour descendre

dans la vallée.

– Et quand vous-même désirez aller à Roquebillière, comment faites-vous ?

– À pied, par la sente, ou à dos de mulet, par le second chemin... Je n'aime pas le téléphérique.

Noële hocha la tête.

– C'est tout un voyage que de descendre dans la vallée, remarqua-t-elle mélancoliquement.

– Oui, quand on le fait accidentellement. Pourtant, nous avons un homme qui va tous les matins, avec deux mules, au ravitaillement. Il remonte, l'après-midi, pour apporter le courrier, les journaux et les provisions, et il ne trouve pas que cette course journalière est un voyage extraordinaire.

– Mais les maîtres ? interrogea l'orpheline.

– Quels maîtres ? fit brusquement la femme, en cessant de frotter ses fourneaux.

– M. Le Kermeur et sa famille ?

La vieille dévisagea l'arrivante d'un air soupçonneux, puis elle répondit assez

sèchement :

– Il n’y a pas de famille. Monsieur vit seul à Montjoya.

– Tout seul ? s’écria la jeune fille avec surprise.

– Tout seul, répliqua la femme, de mauvaise grâce. Et je ne vois pas ce qu’il y a là d’extraordinaire !

Son ton bourru rendit Noële à une prudente réserve.

– Évidemment, fit-elle conciliante. Je m’étonne sans motif. Il me semblait qu’une si grande maison devait contenir de nombreux habitants.

– Ce n’est pas une nécessité, et il est plus facile à un homme seul, qui aime ses aises, d’habiter un vaste local qu’à une famille nombreuse de vivre tranquille dans une seule pièce.

– Oh ! c’est certain ! approuva la jeune fille, que cette sentence inattendue parut avoir convaincue tout de suite.

La vieille était retournée à ses casseroles, laissant Noële rêvasser devant le feu.

Celle-ci croyait comprendre maintenant le refus opposé par M. Le Kermeur à sa démarche de l'après-midi.

Cet homme, un misanthrope, probablement, se plaisait à vivre dans la solitude. Il avait choisi cette habitation, parce qu'elle était loin de toute civilisation, et comme perdue dans l'immensité.

Par goût, par caractère ou à la suite de quelque gros chagrin, le châtelain fuyait tout voisinage. Peut-être même cette vieille servante était-elle le seul élément féminin qui vécût à Montjoya.

Noële eut la tentation de poser la question à la femme ; mais se rappelant le regard étrange que celle-ci avait fait peser sur elle, tout à l'heure, elle préféra garder le silence.

Bien lui en prit, car la servante n'ouvrit plus la bouche de la soirée, sauf pour inviter l'orpheline à manger, puis à aller se coucher.

Noële remarqua qu'on la faisait manger seule, et avant les autres, comme une intruse dont on

craint le bavardage ou la curiosité. En effet, dès qu'elle eut terminé son repas de légumes et de fromage, on lui indiqua sa chambre, de telle façon que l'orpheline ne put se rendre compte du nombre d'habitants que comptait Montjoya.

La jeune fille était d'ailleurs trop fatiguée pour attacher de l'importance à de tels détails.

Il lui était, au contraire, très agréable qu'on ne l'invitât pas à veiller. Et, quand la porte de sa chambre se fut refermée pour la nuit, la voyageuse eut vers le ciel un élan de gratitude pour la chance qu'elle avait de dormir sous un toit, alors que tout lui avait fait présager le contraire.

Jamais lit ne lui parut meilleur que celui qu'elle occupa cette nuit.

Elle était tout attendrie d'allonger son corps, rompu de fatigue, entre deux draps immaculés et de pouvoir poser sa tête accablée sur le moelleux oreiller de plume.

Elle dormit du sommeil profond et lourd des bêtes recrues de labour. Son éreintement était tel

qu'il faisait grand jour quand elle se réveilla, les jambes raides, mais l'échine reposée.

Sa toilette faite hâtivement, son lit remis en ordre, elle quitta sa chambre avec regret, se demandant si elle devait descendre avec son paquet ou attendre une invitation pour quitter la maison.

Dehors, le ciel était gris, une petite pluie glacée noyait le paysage.

Le maître solitaire de Montjoya aurait-il le courage de chasser, hors du nid, sous la pluie, le pauvre passereau qu'il avait accepté d'abriter une nuit ?

Dans la grande cuisine resplendissante de pavés blancs et de cuivres étincelants, Noële retrouva la vieille femme.

À son entrée, celle-ci leva la tête vers une antique pendule à chaînes.

– Vous avez dormi longtemps, et devez être reposée, à présent ?

– Oui, madame, répondit l'orpheline, sans entrain, car la phrase de la femme lui faisait

présager une invite à se remettre en route.

– Mangez. Tenez, voici un bol de café qui vous attend.

C’était dit sans amabilité, mais le geste était bienfaisant.

– Oh ! merci, madame, vous êtes bonne, et je ne sais comment vous remercier.

– Vous ne me devez aucun merci, c’est le maître qui commande ici, et, sans lui, je ne pourrais rien faire pour vous.

D’un signe de tête docile, Noële montra qu’elle comprenait la situation. Puis, assise devant la grande tasse de café noir, elle mangea pensivement.

Elle songeait à l’homme autoritaire de qui dépendait son sort. Lui faudrait-il aller le remercier ? Évidemment, puisque à lui seul elle devait cette nuit de bien-être et ce repas substantiel.

Sans hâte, elle achevait son déjeuner, appréhendant le moment où elle devrait accomplir cette visite de gratitude... avant de

reprandre finalement la route !

Ses yeux tristes allèrent, à travers la fenêtre, errer sur le paysage hivernal qu'un ciel lavé de suie rendait lugubre.

– Il doit faire froid, dehors ? murmura-t-elle.

– Très froid. Cette pluie-là c'est de la neige sur les hauteurs, et demain Montjoya en sera couvert.

L'orpheline soupira. Le mauvais temps arrivait vingt-quatre heures trop tard, pour elle.

Elle calculait que si la neige était tombée durant la nuit en couche épaisse, elle eût été retenue prisonnière à Montjoya par les éléments. Et le maître de maison n'eût pu la mettre dehors.

Mais elle ne pouvait prolonger davantage son déjeuner. Elle se leva.

– Il faut que j'aie remercié M. Le Kermeur, fit-elle, timidement. Voulez-vous le prévenir de mon intention ?

– Vous n'avez qu'à frapper à sa porte, répliqua l'autre, en haussant les épaules. Ici, ça se passe en famille, on n'a pas besoin de maître d'hôtel pour

se faire annoncer.

Cette raillerie émoussa un peu la timidité de Noële, qui, quelques secondes après, était devant M. Le Kermeur.

Celui-ci dévisagea longuement l'arrivante.

– Ainsi, fit-il, vous êtes venue de Paris jusqu'ici, simplement pour vous placer chez moi ?

– Oui, monsieur.

– Que faisiez-vous donc, à Paris ?

– Je n'ai pas encore travaillé. J'ai quitté le couvent, il y a quatre jours.

– Et vos parents vous ont fait partir si loin ?

– Je suis orpheline, c'est mon tuteur qui m'a envoyée ici.

– Vous aviez l'habitude de voyager ?

– Oh ! non. C'est mon premier voyage. Voici onze ans que je vis à l'orphelinat, sans sortir.

Il s'étonna :

– Et vous dites être partie sans savoir où vous

alliez, et sans être sûre que vous feriez l'affaire ?

– On me l'avait ordonné, monsieur.

– Et vous avez obéi ! Tout naturellement !

– Il le fallait bien ! Quand on est sans famille et sans argent, on n'a que la ressource d'obéir.

Il haussa les épaules, agacé de sa passivité.

– Mais enfin, où allez-vous vous diriger maintenant ? Qu'est-ce que vous allez faire ?

Elle courba la tête humblement.

– Je ne sais pas, monsieur.

Une grosse larme roula sur sa joue pâle. Toute la détresse dont son âme était remplie depuis son réveil crevait soudain en un gros sanglot qu'elle avait du mal à retenir.

L'homme, d'un geste, protesta :

– Allons, ne pleurez pas. Les larmes ne vous serviront pas en cette affaire. Expliquez-vous, plutôt ! Vous avez des ressources ?

– Des ressources ? répéta-t-elle, sans comprendre.

– De l'argent, quoi ?

– Quelques francs, encore...

Il eut un mouvement d'incrédulité.

– Voyons, on ne vous a pas expédiée à l'autre bout de la France sans vous donner quelque viatique ?

– Il y eu le train, l'hôtel, l'autocar... Ça part vite, en voyage.

– Allons, fit-il, racontez-moi exactement comment les choses se sont passées. Pourquoi, d'abord, avez-vous quitté le couvent ?

Noële était timide, mais elle comprenait qu'elle devait des explications à cet étranger dont elle avait essayé de forcer la porte et qui l'avait hospitalisée une nuit sous son toit. Elle lui fournit donc tous les renseignements qu'il demandait, ne cachant ni ses espoirs ni ses appréhensions.

L'homme l'écoutait distraitement, comme si cette affaire l'énervait. Pourtant, quand elle eut cessé de parler, il resta pensif un moment.

– Quelle histoire ! Quelle histoire ! murmura-t-il. Les gens ne doutent de rien, vraiment.

Il s'était levé et arpentait la grande pièce tiède.

Une pensée devait l'importuner.

– J'avais bien besoin de vous interroger ! fit-il, ennuyé par la responsabilité qui lui incombait maintenant.

Les mains dans les poches, il s'arrêta un instant devant la fenêtre et regarda machinalement la campagne qui s'étendait devant lui jusqu'aux confins de l'horizon.

– Un temps à ne pas mettre un chien dehors ! fit-il encore avec une sorte de colère.

Soudain, il se tourna vers Noële et brusquement lui dit :

– Une autre fois, mademoiselle, on se renseigne, on écrit ! Vous auriez dû vous assurer de mes intentions. C'est extraordinaire, une histoire comme celle-là : les gens ont un aplomb formidable !

La violence de son ton fit trembler la jeune fille.

– Je ne savais pas, balbutia-t-elle. Je ne pouvais pas savoir que mon tuteur ne vous

connaissait pas.

À ce moment, une sorte de sifflet retentit. C'était à la fois très proche et très lointain, comme un son faible et étouffé.

Noële n'eut pas le temps de se demander d'où ce bruit singulier pouvait venir. Elle vit M. Le Kermeur s'élançer vers un pan de la muraille.

Son doigt, frôlant la tenture, dut appuyer sur un invisible bouton, car un ressort détendit d'un coup la porte d'une minuscule armoire dissimulée dans l'épaisseur du mur.

Noële vit le châtelain saisir un tuyau qui pendait dans le fond de cette armoire et le porter successivement à son oreille et à sa bouche.

Bien que ce fût la première fois qu'elle en vît un, l'orpheline devina qu'il s'agissait d'un cornet acoustique. Et, intéressée par la nouveauté, elle écouta malgré elle ce que disait son compagnon.

– Ce n'est pas raisonnable... Oui, oui, j'entends bien ! mais c'est une gêne et un tas de complications en perspective... Bien ! Bien ! Ça va !

Quand il eut repoussé la petite porte, il se tourna vers l'orpheline.

– Une affaire urgente m'appelle ailleurs ; il me faut donc en finir tout de suite avec vous, mademoiselle. Voyons, vous m'avez dit avoir de l'instruction ?

– Oui, monsieur, voici mes diplômes.

– Bon ! bon !... Eh bien, écoutez. Vous ne pouvez, aujourd'hui, vous risquer seule dans la montagne, le sol détrempé doit être impraticable. Plus tard, nous verrons s'il y a lieu de vous garder, oui ou non. Pour le moment, je vais vous donner une occupation ici.

– Oh ! quel bonheur ! fit-elle, subitement rayonnante. Comment vous remercier, monsieur !

– En respectant le plus possible mon indépendance et mon désir de solitude.

– Je ne vous dérangerai pas, monsieur, promit-elle avec un sourire angélique qui eût désarmé un tigre.

Mais le visage de l'homme resta glacial.

– À Montjoya, fit-il, il y a une bibliothèque de

plus de dix mille volumes, qui date de mon prédécesseur. Je n'en connais guère qu'une partie. Vous allez dresser un catalogue par série d'ouvrages, dates, auteurs, etc... de telle façon qu'il suffise de consulter la liste des volumes pour trouver, tout de suite, le livre dont on a besoin. Vous saurez faire ça ?

– Oh ! oui, monsieur. Au couvent, c'est moi qui m'occupais de la bibliothèque, ces derniers mois. Je crois que je pourrai vous être utile en cette affaire.

– Alors, c'est parfait ! Vous pourrez travailler seule et sans que j'aie besoin de m'occuper de vous. C'est là le principal !

Comme elle attendait d'autres ordres, il lui donna brusquement congé.

– Voyez Norine. Elle vous indiquera la bibliothèque et vous donnera les plumes et cahiers indispensables.

Noële quitta la pièce, les joues en feu.

Une allégresse la remplissait d'aise.

Elle ne partait pas. Elle restait à Montjoya, qui

était son but normal, sa vraie destination. Elle avait l'assurance de pouvoir gagner sa vie, d'avoir un toit pour abriter ses nuits, une table pour apaiser sa faim, un refuge contre l'inconnu du dehors, la sécurité de sa vie, enfin.

Le ciel avait écouté sa prière. Il protégeait l'orpheline et avait bien guidé ses pas, en dépit des difficultés de la route.

*

– Alors, vous avez réussi à vous faire accepter à Montjoya ?

Noële leva ses grands yeux rêveurs sur la vieille femme qui l'interpellait.

– J'étais venue pour y travailler, madame. On m'avait assuré qu'une place m'attendait ici...

– N'empêche que s'il n'y avait eu que le désir de M. Yves, vous ne seriez pas restée au château.

L'orpheline eut, pour celle qui lui parlait, un bon sourire aimable.

– Si c’est vous, madame, qui avez intercédé pour moi, soyez bénie, fit-elle avec chaleur.

– C’est moi, c’est moi, bougonna la femme. Ça, c’est à voir.

Mais, s’apercevant que la jeune fille la regardait avec surprise, elle ajouta vivement :

– Enfin, suffit, je me comprends ! Il ne faisait pas un temps à mettre un chrétien dehors, et M. Yves s’en est rendu compte. Pour vous, c’est le principal, n’est-ce pas ?

Un pauvre sourire crispa les lèvres de Noële.

– Je crois que je ne suis pas très désirée ici, fit-elle, tristement. Et pourtant je suis remplie de bonne volonté, et je ne demande qu’à me rendre utile.

Cette conversation avait lieu le premier soir, dans la petite salle à manger attenante à la cuisine, où Noële prendrait ses repas désormais.

Depuis le matin elle était acceptée à Montjoya et, déjà, elle avait visité la bibliothèque et dressé un plan de travail.

Tout en la servant et en préparant le dîner du

maître, qui mangeait plus tard, la femme interpellait l'orpheline. Comme toutes les femmes âgées de province, Norine était méfiante : cette jeunesse tombée du ciel, sans être attendue, ne lui inspirait qu'une confiance limitée, et la bonne femme, sans en avoir l'air, lui posait mille et mille questions sur son passé ou sur ses projets d'avenir.

Et Noële, sans défiance, se livrait toute !

Elle racontait sa vie au couvent, son effroi du lendemain, quand son tuteur avait exigé son départ ; puis le long voyage où tout lui paraissait inconnu et dangereux.

Maintenant, elle était ici, et ne désirait qu'une chose : se rendre utile pour y rester.

– Alors, vous avez vu la bibliothèque ?

– Oui, c'est immense ! Je trouvais celle du couvent bien importante ; mais ici c'est autrement spacieux. Il y en a, des volumes, et des beaux ! Je suis heureuse à la pensée que je vais vivre au milieu de tant de livres.

– Vous aller les classer, il paraît ?

– Oui, oh ! c'est une tâche énorme et qui, malgré ma bonne volonté, durera plusieurs mois.

– Ce qui n'est pas pour vous déplaire.

– Évidemment, car j'espère que M. Le Kermeur ne me renverra pas avant que le travail soit terminé.

– Tout de même, il ne faudrait pas vous y fier... si vous traîniez trop !

Un nuage voila le doux visage de la jeune fille.

– Mais je ne compte pas perdre mon temps, madame ! protesta-t-elle. Il y a réellement beaucoup de travail. Il me faut trier et classer les volumes avant de les cataloguer et de les ranger par série... Je ne puis pas, non plus, remettre les volumes en place sans les recoller et sans faire subir à la bibliothèque un nettoyage en règle.

– Naturellement, tout ça est à faire, fit la femme, en regardant sa compagne avec plus d'indulgence, depuis qu'elle affirmait vouloir vraiment travailler.

Un instant, elle la détailla.

Noële était grande, mais mince. Sa longue claustration n'avait pas arrêté sa croissance, mais avait empêché son épanouissement, et son teint pâle, ses lèvres blêmes, ses grands yeux cernés, indiquaient plutôt le manque d'air et la privation d'exercices qu'une véritable faiblesse.

Norine – diminutif d'Honorine – était Bretonne, et, comme toutes les femmes de sa race, possédait un cœur d'or sous une apparence bourrue.

Ses yeux bleus dardèrent leur éclat métallique sur la tête brune penchée au-dessus de l'assiette presque vide, et une impulsion la souleva.

D'un geste vif, elle saisit dans le plat du maître une large tranche de rosbif, bien saignant, et la déposa dans l'assiette vide.

– Oh ! madame, balbutia Noële en devenant toute rouge d'émotion devant un tel régal.

Il y avait des années que l'orpheline n'avait vu si gros morceau dans son assiette.

– Pour bien travailler, faut pas boudier à table, répliqua la vieille d'un ton bougon, en retournant

à ses fourneaux.

– Mais si je mange autant, M. Le Kermeur trouvera que je coûte trop cher à nourrir, fit l'autre, un peu scrupuleuse.

– Eh bien, il ne manquerait plus que cela qu'à Montjoya on soupesât la nourriture. C'est bien assez qu'on ne puisse quitter ce plateau de malheur sans qu'on y soit privé de quelque chose !

– Il me semble qu'on doit vivre heureux ici, observa l'orpheline qui trouvait tout merveilleux depuis qu'elle était certaine de demeurer quelque temps sous ce toit bienfaisant.

– Vous n'aviez pourtant pas l'air de trouver le plateau bien hospitalier, hier soir.

– C'est juste ! avoua Noële en riant. Coucher dehors dans un pareil lieu ne me disait rien qui vaille. Mais vivre ici, dans une maison bien chaude, à l'abri de tous les dangers, travailler à une tâche agréable et dormir dans un bon lit, je crois qu'il n'y a rien à désirer d'autre.

– Tant mieux, fit la vieille, si dans quelques

mois vous n'avez pas changé d'idées.

– Pourquoi en changerais-je ?

– À votre âge on aime le monde, le changement... La jeunesse s'imagine toujours qu'elle sera mieux ailleurs !

L'orpheline embrassa du regard la petite salle bien chaude et bien intime, elle eut pour la grande bibliothèque un souvenir agréable, et, doucement, secouant la tête sous une impression intime qu'elle n'aurait su définir, elle affirma sincèrement :

– Eh bien, moi, je crois que je me plairai toujours ici, et qu'il me serait extrêmement pénible de devoir quitter Montjoya un jour...

*

À partir de ce moment, une vie tranquille, comme jamais encore elle n'en avait imaginé une semblable, commença pour Noële.

Dans la grande maison silencieuse, elle

jouissait d'une véritable liberté. On ne s'occupait pour ainsi dire pas d'elle.

L'orpheline passait des journées entières sans apercevoir le châtelain, qui, la plupart du temps, vivait enfermé dans son cabinet de travail.

Quand le hasard d'une rencontre la mettait en sa présence, l'homme se contentait de saluer d'un coup de chapeau hâtif ou d'un « bonjour, mademoiselle » assez froid pour couper court à tout autre échange de paroles.

Les ordres lui étaient transmis par écrit, sur un carnet que lui remettait Norine, et où le maître notait ses observations. Elle devait répondre de la même façon, et, comme elle avait toujours peur que le châtelain, se ravisant, ne la renvoyât de Montjoya, elle évitait de l'importuner par des demandes ou des remarques qui eussent pu le lasser.

Elle fut heureuse le jour où, sur son carnet, elle lut cette approbation de M. Le Kermeur :

« Suis satisfait de vos services. Vous pouvez continuer le classement des livres dans l'ordre où

vous l'avez commencé. »

Habituellement, elle se contentait d'approuver tout ce que disait le maître, sans jamais se permettre la moindre observation. Cette fois-là, elle était si contente du compliment qu'elle osa écrire, avant sa signature, un « merci, monsieur » bien appuyé.

En dehors des repas qu'elle continuait de prendre seule, la vie de Noële se passait dans la bibliothèque où elle dépensait tout son savoir et toute sa bonne volonté.

Cette immense pièce, lambrissée et parquetée de chêne, avec ses centaines de rayons du même bois, qui montaient jusqu'au plafond, avait pris visage familier pour la jeune fille.

Frottant, astiquant ou écrivant, perchée, torchon en main, tout en haut de l'échelle cirée, ou assise à la grande table carrée devant un fichier à moitié annoté, l'orpheline se sentait dans une atmosphère intime, avec l'impression d'être à sa place et comme chez elle.

Et pourtant, les jours de pluie, alors que le ciel

opaque ne laissait filtrer qu'une lumière diffuse, ou encore aux heures crépusculaires, alors que les ténèbres prennent d'assaut les recoins mal éclairés, Noële se trouvait souvent esseulée dans la pièce immense, au milieu des volumes innombrables.

Était-ce parce que toute la pensée humaine semblait condensée et toujours vivante entre ces rayons surchargés d'éther cérébral ?

Ou bien, les âmes multiples des penseurs avec leurs récits fabuleux, leurs visions créatrices, leur philosophie astrale, leurs oracles sibyllins, hantaient-elles ces lieux remplis d'eux ?

Toujours est-il que Noële, toute petite auprès de ces immortelles entités, tressaillait au moindre bruit et s'effarouchait facilement.

À travailler toujours seule, d'ailleurs, son imagination trottait.

Un craquement du bois, la chute d'un livre, un fugitif halo de l'ampoule électrique, tout l'impressionnait.

Parfois il lui semblait sentir derrière elle

comme une présence humaine. Elle tournait la tête, apeurée, cherchant des yeux l'invisible personne qu'il lui avait paru entendre respirer. Et, comme la grande pièce demeurait vide et conservait sa même physionomie d'apaisante retraite, Noële souriait de sa vaine frayeur et se gourmandait d'un aussi ridicule émoi.

Mais, le lendemain, un courant d'air venu elle ne vivait d'où, et éparpillant soudain les feuillets d'un manuscrit précieux, emplissait l'orpheline d'épouvante, au point qu'elle en restait tremblante et sans courage un long moment.

Un jour même, il lui parut que ses peurs étaient justifiées, et qu'alors qu'elle se croyait seule dans la bibliothèque, une autre personne, en réalité, se trouvait à ses côtés.

Ce jour-là, grimpée tout au haut de l'échelle, un éternuement formidable retentit derrière elle.

C'était tellement inattendu que Noële poussa un cri d'effroi et faillit dégringoler de son perchoir.

– Oh ! vous m'avez fait peur, monsieur !

protesta-t-elle, en croyant M. Le Kermeur derrière elle.

Mais, comme elle se tournait du côté d'où venait le bruit, elle écarquilla les yeux ; la pièce paraissait vide.

Épouvantée, se cramponnant à la barre de cuivre où s'accrochait l'échelle, elle scrutait la grande salle sans y rien découvrir.

Et pourtant, elle ne rêvait pas, elle était certaine que ses oreilles avaient bien enregistré le bruit impulsif d'un éternuement qu'on ne peut retenir.

— Qui est là ? demanda-t-elle, la voix tremblante.

Et comme personne ne lui répondait, elle implora :

— Oh ! je vous en prie, ne me faites pas peur. Quelqu'un vient d'éternuer, ici.

Mais le même silence impressionnant emplissait la pièce aux recoins d'ombre.

Elle avait pour coutume de n'allumer que les lampes des rayons où elle travaillait, si bien que

le reste de la bibliothèque restait dans la pénombre.

Se laisser glisser jusqu'au pied de l'échelle et, d'un bond, s'élancer sur le commutateur électrique pour le tourner, fut pour elle l'affaire d'un instant.

La grande salle s'illumina soudain d'une trentaine de lampes allumées de tous côtés. D'un coup d'œil, Noële constata que la pièce était vide, la porte bien fermée et les fenêtres bien closes.

L'orpheline passa la main sur son front, où un mal de tête la lancinait soudain.

– Mon Dieu ! Je ne suis pas folle, cependant ! On a bien éternué derrière moi, tout à l'heure...

Plus brave depuis que l'éclairage intensif inondait la vaste salle, Noële en fit le tour, rasant les murs, sondant le dessous de la table, observant les moindres recoins.

– Il n'y a personne, naturellement ! fit-elle, un peu rassurée. Mais, tout de même, j'ai bien entendu...

Et comme elle tenait à trouver aux faits une

explication, elle s'efforça de raisonner avec calme.

Elle sentait surtout la nécessité de ne pas mêler M. Le Kermeur à cet incident. Il était inutile de lui fournir un motif qu'il pût saisir pour l'éloigner de Montjoya. Comme il aurait beau jeu de lui rappeler que c'était un homme qu'il avait réclamé pour faire son travail !

Elle devait donc se rassurer en essayant de trouver un éclaircissement qui pût justifier à la fois et sa frayeur et la vraisemblance de son émoi.

– Puisqu'il n'y a personne dans cette pièce, c'est que je me suis trompée, ou que le bruit vient d'ailleurs ?

Cela acquis, elle continua :

– Comme je ne me suis pas trompée, il faut que dans une pièce voisine quelqu'un ait éternué...

Le temps de poser le problème et, soudain, son visage s'éclaira.

– Parbleu ! Cette grande pièce doit avoir une acoustique considérable, mes pas résonnent

singulièrement quand je marche. Donc, voici l'explication de ma frayeur : quelqu'un était à côté, ou à l'étage au-dessus, et son éternuement m'est arrivé, amplifié par le conduit de la cheminée ou par quelque fissure des murs ou du plafond.

Cette interprétation des faits lui fut bienfaisante.

– Il ne faut pas se laisser envahir par la peur, sinon on est perdu : l'idée fait du chemin !

Elle était complètement rassurée, maintenant.

Pourtant, comme elle avait été véritablement effrayée, elle ne travailla pas plus longtemps ce jour-là.

Elle sentait qu'il était inutile de s'exposer, dans son état d'énervement, à quelque nouvelle aventure qui l'eût complètement démoralisée.

Et, pour ne pas rester seule, même dans sa chambre, elle prit une couture et rejoignit Norine dans la cuisine.

Sur le carnet journalier où le maître de Montjoya communiquait ses ordres à l'orpheline, une petite note, un matin, rendit Noële joyeuse comme un pinson.

« La couturière sera demain à Montjoya. Vous resterez avec elle le temps qu'elle demeurera ici et vous travaillerez pour vous. Vous êtes autorisée à choisir plusieurs robes, ainsi que la lingerie qui vous est nécessaire, dans les tissus qu'elle vous soumettra. À Montjoya, il faut que vous soyez habillée convenablement. »

Quelle jeune fille n'eût pas accueilli avec joie semblable avis !

Pour Noële, une telle prévenance du maître valait tous les mots possibles de satisfaction.

– Monsieur est sûrement content de moi ! expliqua-t-elle à Norine avec animation. Je ne crois pas qu'il songe à me renvoyer, maintenant.

La vieille examina l'humble tablier de Noële et hocha la tête, un peu railleuse.

– Je ne trouve pas que M. Yves vous ait

accordé là une faveur exceptionnelle. Sauf votre amour-propre, ma pauvre demoiselle, un autre accoutrement ne sera pas pour vous du superflu.

L'orpheline regarda sa blouse avec bonne humeur.

– Mais elle n'est pas encore usée. Au couvent, il fallait mettre des pièces aux endroits trop clairs...

– Oui, et ça devait être fort élégant ! Je crois, malgré tout, que vous préférerez les robes de M. Yves aux sages économies des religieuses.

– Oh ! évidemment, répondit-elle gaiement. Mais si M. Le Kermeur avait comme les religieuses quatre ou cinq cents orphelines à habiller, il serait sûrement moins généreux !

Et les deux femmes de rire à cette supposition d'un bataillon de fillettes à Montjoya.

La couturière fit à Noële l'effet d'une magicienne puisque de quelques mètres d'étoffe elle sut faire jaillir de simples mais coquettes et confortables toilettes.

L'orpheline croyait rêver tout éveillée.

Tant de richesses pour elle ! Elle allait être métamorphosée comme Cendrillon après le passage de sa marraine.

Sa naïve admiration lui conquiert les sympathies de la couturière. Celle-ci lui expliqua que, depuis dix ans, elle venait régulièrement, quatre fois par an, à Montjoya.

– Norine aurait bien voulu que j’accepte d’y venir tous les mois, car il y a beaucoup de raccommodage ici, mais j’ai préféré qu’elle m’envoie le travail à faire chez moi. Cela me paraît assez désagréable déjà de venir tous les trois mois m’exiler sur une pareille hauteur !

– Le site est joli, pourtant !

– Heu ! je ne vous dis pas, quoique le plateau soit un peu balayé par le vent. Mais j’ai horreur de ce coin-ci. Les gens du pays disent qu’il est hanté et qu’il ne fait pas bon se promener la nuit dans cette région.

– Montjoya hanté ! protesta l’orpheline, étonnée. Voici deux mois que j’y suis, et je vous assure bien qu’aucun fantôme...

Soudain elle s'arrêta, tressaillant sous une pensée intime.

Elle se rappelait, tout à coup, les incidents de la bibliothèque.

– Vous avez vu quelquefois, vous, un fantôme à Montjoya ? interrogea-t-elle, la voix mal assurée.

– Oh ! moi ? Non ! Je n'ai rien vu ! assura la femme, en se signant. Vous comprenez que, s'il m'était arrivé ici quelque désagréable rencontre, tous les avantages du monde n'auraient pu m'y ramener après ça !

– Alors, qui donc vous a parlé de fantômes ?

– Les jeunes montagnards qui s'égarent la nuit vers la frontière italienne. Il y a les douaniers, n'est-ce pas ? et aussi les contrebandiers... Que ce soient les uns ou les autres, ils sont d'accord pour dire que les hauteurs de la Traverse, du Levens ou de Montjoya, sont hantées la nuit par un grand cavalier sombre qui vole au-dessus des abîmes.

– Ici, on n'en parle jamais, fit Noële, impressionnée.

– Évidemment, il vaut mieux ne pas évoquer le loup !

– Mais ce cavalier ? insista l'orpheline. Il y a des hommes qui l'ont vu ?

La femme haussa les épaules.

– Vous savez comment cela se raconte ? Tout le monde en parle ! Chacun ajoute quelque chose au récit du voisin, si bien qu'il faut en prendre et en laisser dans tout ce qu'on dit. Pourtant, il y a le fils Beudini qui prétend s'être trouvé une fois nez à nez avec le cavalier noir.

– Ah !... Et alors ? demanda Noële, frémissante.

– Il dit que sous les rayons de la lune le fantôme paraissait noir de la tête aux pieds. Il semblait drapé dans un immense linceul dont les bouts claquaient sinistrement au vent. Enfin, il avait enfourché un gigantesque cheval blanc qui bondissait sur les rochers de la montagne comme jamais monture vivante ne saurait le faire.

– Et il n'est rien arrivé de mal à ce garçon, après une telle rencontre ?

– Non, il a réussi à rentrer chez lui, sans accroc, bien que cette apparition lui eût fait perdre à moitié la tête. Sa mère m’a dit qu’il avait dû rester deux jours couché, tant l’émotion l’avait secoué.

L’orpheline était trop croyante pour admettre, du premier coup, la possibilité d’un fantôme se promenant au clair de lune sur les cimes dangereuses de la montagne.

– Vous ne pensez pas que votre M. Beaudini avait bu trop de vin nouveau, cette nuit-là ?

La couturière hocha la tête en souriant :

– C’est à examiner aussi, évidemment, cette supposition ! Mais le douanier Pablo ne boit jamais, et il affirme, cependant, avoir entendu bien souvent les sabots du cheval frapper le sol pierreux des crêtes alpines.

– Tout de même, remarqua l’orpheline, voilà un fantôme qui refrène terriblement l’ardeur belliqueuse des contrebandiers et celle de leurs poursuivants. Ne croyez-vous pas qu’il a été créé de toutes pièces par les uns pour écarter les

autres ?

– Ne riez pas, petite demoiselle. Le cavalier noir existe, trop de gens parlent de lui pour qu’il ne soit qu’un mythe. Si vous entendez jamais, pendant la nuit, son galop éperdu, vous reconnaîtrez qu’on ne peut l’oublier ni le confondre avec un autre bruit.

– Bah ! riposta gaiement Noële. Au fond, ce ne doit pas être bien terrible, un fantôme qui galope tout le temps. Ce qui serait effrayant, ce serait de le voir s’arrêter pour vous suivre ou vous parler... Mais, puisqu’il ne l’a jamais fait jusqu’ici, ce bougre-là est assez sympathique, ma foi !

La femme se signa à nouveau.

– Ne parlons plus de ça, petite folle ! Vous ne pouvez savoir s’il ne vous entend pas, pendant que vous divaguez si irrespectueusement à son endroit.

La jeune fille regarda derrière elle involontairement. Mais il faisait grand jour et, dans la petite pièce où elles bavardaient toutes

deux, le soleil mettait ses rayons dorés dans les moindres recoins. Véritablement, aucune frayeur ne pouvait naître, à cette heure, en son imagination surexcitée.

Pourtant, les paroles de la couturière lui revinrent à la mémoire quand elle se coucha, et elle évita de soulever le rideau blanc de sa fenêtre pour observer la montagne au clair de lune, comme elle le faisait quelquefois.

La couturière partie et ses robes alignées au portemanteau, sauf une qu'elle s'était empressée de revêtir aussitôt faite, Noële retourna avec joie à ses chers travaux dans la bibliothèque. Sauf quelques craquements qu'il lui parut entendre et des glissements de pas qui semblaient sortir des livres eux-mêmes, la jeune fille n'éprouva plus aucune véritable frayeur dans cette pièce.

Son jugement sain et la forte éducation morale qu'elle avait reçue ne lui permettaient pas, d'ailleurs, en dépit de sa naïveté, d'égarer son imagination vers des choses surnaturelles et invraisemblables.

Il lui paraissait plus normal, au contraire,

quand quelque bruit la surprenait ou l'effrayait, de chercher une solution raisonnable qui pût expliquer les faits normalement.

On était maintenant à la fin de mai ; les jours étaient plus longs et l'orpheline pouvait travailler sans émoi, toutes fenêtres ouvertes, jusqu'à l'heure du dîner.

Elle avait presque oublié les racontars de la couturière quand, une nuit qu'elle ne pouvait dormir, fatiguée de se retourner dans son lit, elle se leva, ouvrit sa fenêtre et s'accouda face au panorama nocturne de la montagne aux sommets argentés sous la clarté lunaire.

Le spectacle était grandiose, et Noële en goûta tout le charme nouveau.

Des taillis fleuris à l'entour du plateau, mille senteurs montaient jusqu'à elle, apportées par la brise, pendant que, de la lande humide de rosée, le parfum du thym sauvage rampait vers les bords de l'abîme pour dégringoler en cascades odorantes sut la vallée endormie.

De la montagne, des bruits sortaient,

multiples, indéfinissables...

Noële étirait voluptueusement ses bras nus au-dessus de sa tête par plaisir de baigner son corps enfiévré dans l'air vif de la nuit, quand, soudain, elle s'immobilisa, les yeux agrandis d'épouvante.

Là, à ses pieds, sur la vaste pelouse baignée de lune, une grande ombre venait de s'allonger.

Et Noële, éperdue, vit se profiler, telle une gigantesque bête de l'Apocalypse, un monstrueux cheval et un non moins formidable cavalier.

Ce n'était qu'une ombre formée par l'interposition d'un corps entre la lune et la pelouse, mais cette ombre était si singulièrement étendue, si étrangement découpée, qu'elle ne pouvait être celle de deux êtres ordinaires.

Tout de suite, Noële pensa, frappée de stupeur :

« Le cavalier noir ! »

Elle aurait dû fuir et refermer sa fenêtre, mais ses pieds demeuraient cloués au sol, pendant que ses yeux horrifiés restaient rivés sur l'inconcevable apparition.

L'ombre, qui était demeurée un instant immobile, s'agita tout à coup et un bruit mystérieux parvint à l'orpheline.

L'extraordinaire cavalier parut se pencher sur sa bizarre monture, celle-ci se cabra, dressa ses pieds immenses qui s'allongèrent jusqu'à l'autre extrémité de la pelouse, où, d'un bond fantastique, l'effarante vision parut s'ensevelir.

Noële avait poussé un nouveau cri d'effroi quand l'ombre prodigieuse s'était mise en mouvement. Il avait paru à la fillette que l'hallucinante image pouvait l'atteindre dans son saut fabuleux.

Et, le visage décomposé tout à coup, la terreur dans les yeux, l'orpheline se laissa glisser sur le tapis de sa chambre, avec l'impression de s'anéantir dans un atroce cauchemar, où la mort voisinait avec les pires tortures.

Quand elle se ressaisit, quelques instants après, la pelouse avait retrouvé, d'un coin à l'autre, sa clarté blonde et nette de paysage lunaire.

Les yeux encore remplis d'horreur, Noële se demanda si elle n'avait pas rêvé l'in vraisemblable scène.

Mais, dans le lointain, elle perçut le bruit d'un galop infernal qui se répercutait sourdement... comme un martèlement continu.

On distinguait encore assez nettement le heurt des sabots d'un cheval sur les pierres roulantes des sentiers en pente...

L'orpheline dut se rendre à l'évidence : elle avait bien vécu cette minute inimaginable.

Toute dolente, les yeux encore remplis du phénoménal mirage, elle regagna son lit. La tête lui faisait mal, ses oreilles bourdonnaient, elle grelottait de fièvre.

Elle comprenait, maintenant, comment le fils Beudini, sans avoir bu, pouvait, d'émotion, avoir gardé le lit après la chimérique rencontre.

*

Noële se réveilla avec un lourd mal de tête ; mais le souvenir de sa frayeur nocturne s'était considérablement estompé, et, maintenant qu'il faisait grand jour et qu'elle était complètement éveillée, elle était beaucoup moins certaine de n'avoir pas rêvé la singulière vision.

Pas très sûre de n'avoir pas été suggestionnée par le souvenir de la couturière de qui elle avait parlé la veille avec Norine, au sujet de travaux de couture qu'on envoyait à Roquebillière, l'orpheline ouvrit sa fenêtre et, longuement, interrogea des yeux la pelouse silencieuse.

– Oui, il me semble avoir vu réellement... vu, ce qui s'appelle vu ! Ce n'est pas un songe !

Mais un doute persistait en elle ; sa conviction n'était pas bien établie.

Et ce fut en vain, le midi, qu'elle chercha dehors, aux alentours de la grande demeure, une trace suspecte de sabots démesurés.

« D'ailleurs, des sabots magiques ne laissent pas d'empreintes ! »

Que ce fût un mirage de ses yeux presque

endormis, ou encore une fiction de son cerveau fatigué, ou enfin, ce qui est bien improbable, la projection inouïe d'un fantôme baladeur, il n'en était pas moins vrai que l'image tenait de la fantasmagorie et de l'invraisemblance.

« Tenons donc la chose pour irréaliste et ne nous y attardons pas outre mesure, pensa-t-elle. C'est le seul moyen de garder ma raison intacte et de ne pas me mettre à radoter sottement comme les bonnes femmes de la campagne, qui n'ont jamais rien vu et qui expliquent tout par le truchement du merveilleux. »

Noële en parla à Norine ; mais, comme elle aurait été humiliée d'avouer que, pendant quelques mutants, elle avait pu croire à la possibilité d'un fantôme, elle évoqua seulement le récit de la couturière.

– Tout ça, ce sont des racontars d'ivrogne ! riposta la vieille servante avec humeur. Les gens d'en bas ont la prétention de connaître le plateau mieux que nous qui y habitons. Je suis âgée et ne dors guère la nuit ; je puis vous affirmer n'avoir jamais entendu le galop de chevaux fabuleux, ni

vu d'apparition chimérique. Il est vrai que, moi, je ne bois pas !

L'orpheline sourit et pensa :

« J'aurai donc eu le cauchemar, car moi non plus je ne bois pas !... Et pourtant ! »

Puis, tout haut :

– La couturière croyait sincèrement à l'existence de ce cavalier noir.

– Cette femme est folle !

– Elle citait le nom de personnes ayant rencontré l'inférieure chevauchée.

– Des mabouls ! proclama Norine avec mépris.

Noële n'insista pas. Elle se disait qu'elle avait bien fait de ne pas raconter l'inexplicable histoire. Comme la vieille se serait moquée d'elle ! Peut-être même eût-elle répété au maître les paroles de la jeune secrétaire...

Cette pensée mettait du fard sur les joues de celle-ci.

Au fond d'elle-même, la jeune fille n'était pas

très fière d'avoir tout de suite cru à la possibilité du cavalier noir.

L'après-midi, d'ailleurs, elle fit une découverte qui changea, une fois encore, le cours de ses idées.

L'orpheline avait remarqué, sans y attacher d'importance, que dans la maison principale de Montjoya deux angles seuls de la grande bâtisse étaient habités.

Toute l'autre moitié du château paraissait inoccupée, bien qu'il y eût des rideaux aux fenêtres et que Crispin, un serviteur qui semblait être dans les faveurs du maître, fût spécialement affecté au nettoyage de cette partie du bâtiment.

Noële n'aurait, sans doute, jamais été intriguée par cet arrangement si, en classant de vieux dossiers, elle n'eût trouvé, dans un carton, les plans fournis par l'architecte, lors de la construction de Montjoya.

Et comme elle examinait ces dossiers avec intérêt, elle découvrit, tout à coup, qu'il restait beaucoup d'appartements au château qu'elle ne

connaissait pas.

Elle comptait un salon, une grande galerie, un fumoir et une salle de billard, rien qu'au rez-de-chaussée. Cela faisait présager au moins six ou sept chambres inhabitées au premier étage.

Cette découverte ne souleva en elle aucune autre réflexion que le regret intime de n'être point tombée sous les ordres d'un maître moins misanthrope.

Avec un châtelain plus mondain et ayant une famille, Montjoya, si admirablement situé, aurait pu être, toute l'année, le rendez-vous d'une brillante et nombreuse compagnie.

Les sports d'hiver y auraient attiré les invités intrépides et bruyants, alors que les jours chauds eussent amené les gens calmes désireux de jouir d'une villégiature tranquille et fraîche ; car, à cette altitude, les heures trop chaudes de l'été ne devaient pas être très redoutables.

Noële ne pensait pas à autre chose lorsque, ce jour-là, après son repas du midi, elle se dirigea vers la partie du parc qui contournait l'aile

inhabitée du château.

Un large rideau de verdure séparait le parc en deux parties, et l'orpheline n'avait pas eu, jusqu'ici, la curiosité de franchir ces massifs d'arbustes qui obstruaient la vue de ce côté-là.

Tous les jours, la montagne l'attirait sans jamais la lasser.

Pour une fois, aiguillonnée par sa découverte du matin, elle chercha l'issue qui permettait de gagner l'autre partie du plateau. Mais, si les allées qu'elle suivit pénétraient bien dans le rideau de verdure, elles tournaient presque aussitôt et la ramenaient vers son point de départ.

Intriguée, elle pénétra dans les massifs et essaya de passer outre. Bientôt, un treillage galvanisé l'arrêta et, bien qu'elle essayât à travers les mailles de voir l'autre côté, l'épaisseur des taillis ne lui permit même pas de constater si le plateau finissait brusquement au-delà des arbres, ou si une clairière le continuait jusqu'aux pentes de la montagne.

Elle n'hésita pas, d'ailleurs, entre ces deux

suppositions. Pourquoi les maîtres de Montjoya se seraient-ils privés volontairement de la possibilité de contourner leur propriété ?

Si ces issues étaient barrées, c'est que les bâtiments devaient être construits sur l'arête même de la montagne, et toute cette verdure n'avait été plantée que pour cacher la clôture assurant la sécurité des habitants contre des abîmes trop dangereux pour ne pas être limités.

Elle reprit donc sa tâche coutumière sans agiter davantage cette question.

Le dimanche suivant, comme elle avait profité de sa liberté pour monter au-dessus du plateau, vers les sommets dentelés de la montagne qu'elle n'avait pu visiter jusqu'ici, Noële se trouva atteindre un endroit chauve et dénudé dominant Montjoya.

De cette hauteur escarpée, les bâtiments paraissaient accroupis au ras de la terre, laissant voir librement toute la partie avancée du plateau.

Elle s'orienta.

Ici aboutissait le sentier qu'elle avait gravi le

premier jour ; tous ces enclos limitaient les communs, le devant du château, la pelouse jusqu'au bord...

La pelouse ?... Mais voici toute une partie ignorée !...

Elle reconnaissait le grand parc soigné et fleuri qu'elle parcourait tous les jours ; mais, au-delà de la haie infranchissable, un immense tapis vert se continuait en pente douce, assez loin vers la droite, dans une direction qui lui était totalement inconnue et qu'elle sut plus tard être Berthemont.

Noële s'étonna. L'endroit était désert et semblait abandonné. Alors que l'autre partie du parc était soignée méticuleusement, celle-ci restait inculte, délaissée, sauvage, avec ses allées remplies d'herbes folles et ses massifs livrés aux ronces.

Il y avait un tel contraste entre ces deux moitiés du plateau que l'orpheline devint rêveuse.

Quel douloureux mystère cachait cet abandon, quels deuils ou quels souvenirs pénibles avait-on voulu enterrer dans cette partie abandonnée de la

grande maison et de l'immense pelouse ?

Elle évoqua la sévère silhouette du châtelain, son besoin de solitude, son désir de n'introduire aucun nouveau visage chez lui... surtout une femme !

Pourquoi cette dernière pensée lui fit-elle supposer que l'homme avait peut-être été marié et qu'il pleurerait encore la perte d'une épouse adorée ?

Cette hypothèse lui fit mieux observer le plateau.

Ses yeux ardents en détaillèrent les moindres recoins, cherchant un endroit soigné qui pût être un lieu de pèlerinage.

Mais, nulle part, il n'y avait trace de tombe, dans ce coin-là ; ni tertre, ni fleurs, ni pierres. Rien que l'abandon. Elle revint songeuse à Montjoya.

Justement, dans les communs qu'elle devait traverser, M. Le Kermeur parlait à un domestique.

Il la salua de loin, poliment, mais sans faire

autrement attention à elle.

Pour la première fois, en revanche, Noële l'examina attentivement.

Il était grand, maigre, et pouvait avoir trente-cinq ans. Son visage grave et froid lui donnait un aspect sévère ; mais, quand on rencontrait le regard de ses yeux bleus, on s'étonnait qu'il fût plus mélancolique que dur.

Cette mélancolie-là, d'ailleurs, Noële ne l'avait pas encore découverte, et le châtelain restait pour elle le maître autoritaire et rigide qu'il ne fallait pas mécontenter.

*

L'intérêt que Noële portait subitement au châtelain, à cause d'une partie de domaine abandonnée, devait, quelques jours après, atteindre son maximum.

Un après-midi, en effet, M. Le Kermeur la fit demander.

Noële pénétra dans le cabinet de travail de son maître sans appréhension. Son travail lui avait valu, ces temps derniers, en différentes fois, quelques lignes de félicitations sur le fameux carnet.

Et cependant, dès qu'elle fut en présence du châtelain, elle sentit que quelque chose d'inattendu allait se passer et elle eut un peu d'angoisse au cœur.

– Asseyez-vous, mademoiselle, fit-il avec bienveillance.

Son regard un peu grave dévisageait l'orpheline, qui prenait place sur une chaise de l'autre côté de son bureau.

– Avant toutes choses, reprit-il, je tiens à vous dire que je n'ai qu'à me louer de votre travail, et que vous m'avez donné autant de satisfaction qu'aurait pu le faire un excellent secrétaire masculin.

Elle remercia d'un léger signe de tête. Son petit visage anxieux se tendait vers les lèvres de l'homme, dans l'attente des mots que, sans

comprendre, elle craignait redoutables.

Après une courte hésitation, comme si ce qu'il avait à dire lui coûtât énormément, l'homme reprit, les yeux au loin :

– Et cependant, mademoiselle, les choses dépassent ma bonne volonté et je ne puis vous garder un château.

Noële eut un haut-le-corps et le cœur soudainement serré.

– Vous voulez me renvoyer, monsieur ? balbutia-t-elle, prête à pleurer.

Il eut un geste évasif.

– Non, je ne veux pas ! protesta-t-il mollement, j'y suis forcé, ce qui n'est pas la même chose.

Puis, pensivement :

– En vous acceptant chez moi, je n'avais pas songé à toutes les responsabilités qui m'incombaient de ce chef.

– Quelles responsabilités ? questionna-t-elle, la voix tremblante.

Mais sans attendre, il continuait de son même air lointain, comme s'il récitait une leçon apprise par cœur :

– Je m'en excuse auprès de vous, mon enfant. J'avais l'âge de tout prévoir et d'envisager tous les inconvénients comme tous les avantages qui en résulteraient pour vous...

Il fit une pause, et ses yeux bleus s'adoucirent considérablement en se posant sur la tête brune aux yeux noyés de larmes.

– Vous étiez seule, à ma porte et comme abandonnée de tous. Je ne pouvais pas vous laisser dehors sans abri, toute une nuit. Je vous ai donné asile pour quelques heures.

– Vous avez été très bon, monsieur, balbutia Noële qui retenait ses larmes.

– Mon geste était naturel ; quel homme aurait eu le cœur assez dur pour laisser une femme mourir de froid et de faim à sa porte ? Bref, continua-t-il, le lendemain matin, au lieu de vous renvoyer comme j'aurais dû le faire, je me suis laissé attendrir par votre jeunesse, votre détresse,

ou peut-être votre sourire ! À moins, tout simplement, que ce ne soit par la félicité que j'avais de faire une bonne action qui ne me coûtât que le mal de vous dire : « Restez ici ». La charité aussi a ses mirages ! Et, croyant vous rendre service, je vous ai nui sans le vouloir, et je m'en excuse aujourd'hui.

– Mais, monsieur, vous ne m'avez porté aucun préjudice, protesta Noële avec chaleur.

Mais l'homme hocha la tête tristement.

– Si, mon enfant. Et plus que vous ne le supposez.

De nouveau, il s'arrêta. Son regard alla vers la fenêtre grande ouverte sur le parc ensoleillé, comme si ce qui se passait dehors eût accaparé son attention. En réalité, il ne voyait que ses lourdes pensées.

– Vous êtes très pure et très droite, mademoiselle, reprit-il avec effort. Il m'est difficile d'aborder ce sujet avec vous. Et, cependant, il faut bien que je vous fasse comprendre la situation.

Noële dressait vers lui, maintenant, son visage interrogateur, si bien que devant ces grands yeux innocents qui le fixaient, Yves le Kermeur eut un geste d'énervement.

– Vous avez vingt ans, mademoiselle, et moi je n'en ai que trente-cinq... Comprenez-vous, à présent ?

Mais, sur la douce figure de l'orpheline, il ne lisait que l'incompréhension.

Alors, brièvement, pour en avoir plus vite fini, il jeta d'un coup toutes ses explications :

– Mon âge ne me permet pas d'avoir une secrétaire du vôtre. Cela, je vous l'ai déjà dit, sans que vous ayez compris mes scrupules. Aujourd'hui, je suis forcé de vous ouvrir les yeux. Si j'avais une mère à mes côtés, ou si j'étais marié, votre réputation serait à l'abri. Mais je suis célibataire, et bien que nos rapports soient de part et d'autre infiniment corrects, il n'en est pas moins vrai qu'à vingt ans vous travaillez chez un homme de trente-cinq ans, sans famille, dans une propriété isolée où vous êtes la seule femme qui vive avec lui.

– Oh ! protesta Noëlle naïvement. Il y a Norine !

Tant d'ingénuité désarma le châtelain, qui ne put s'empêcher de sourire.

– Je vous assure que la réputation de Norine est à l'abri de toute suspicion.

Et, comme si ce qu'il venait de dire fût réellement drôle, il éclata de rire, d'un rire qui sonna clair et jeune dans la grande pièce ensoleillée, mais qui parut aux oreilles de l'orpheline receler toute l'ironie du monde.

Alors, la pauvre fille baissa la tête, accablée.

Elle se disait :

« Quand on veut tuer son chien, on trouve toujours motif à dire qu'il est enragé. M. Le Kermeur veut me renvoyer, et il saisit n'importe quel prétexte. De vraie raison, il n'en a pas, et tout ce que je dirai ne servira à rien. »

Comme s'il lisait en elle, le châtelain reprit :

– Ne croyez pas que ce soit moi qui soulève cette question à plaisir. Depuis quelque temps, je trouve, dans mon courrier, des prospectus, des

imprimés adressés à une M^{me} Le Kermeur inexistante, et cela m'ouvre les yeux sur ce que les étrangers doivent penser.

– Oh ! les étrangers ! Un tas de gens dont l'opinion est sans importance...

– Plus que vous ne le pensez, et je dois y songer pour vous. Je vous assure que, personnellement, je ne me soucie pas du tout de l'opinion des autres. Si j'en fais cas en cette affaire, c'est seulement dans votre intérêt. Que vous le vouliez ou non, vous êtes désormais celle qui a vécu pendant huit mois auprès d'un homme seul ! Si, demain, vous cherchez une place et qu'on vous demande d'où vous venez, aucune maison sérieuse ne vous acceptera quand vous aurez répondu loyalement que vous êtes restée ici dans de telles conditions. J'ajoute même que, si vous désirez vous marier, les gens s'étonneront qu'au sortir du couvent vous soyez venue habiter chez moi, et tout homme sérieux vous posera bien des questions avant de vous donner son nom.

Noële releva ses grands yeux sombres vers le

châtelain et doucement remarqua :

– Je dirais qu'on vous écrive, monsieur, et qu'on vous demande si je n'ai pas toujours été travailleuse et raisonnable.

De nouveau, le regard d'ironique indulgence de l'homme enveloppa l'orpheline.

– Et plus je donnerai de bons renseignements sur vous qui les avez mérités, plus je vous rendrai suspecte ! Voyez-vous, mon enfant, reprit-il gravement, la société est faite de conventions et de préjugés auxquels nous devons faire quelques sacrifices pour vivre en paix avec nos semblables. Votre présence chez moi, bien qu'infiniment respectable, est une chose qui, à certains, peut paraître scabreuse. J'en suis personnellement navré, mais je suis tout aussi persuadé que les saintes filles qui vous ont élevée, à l'orphelinat, seraient les premières à ne pas l'admettre.

– Les religieuses ? murmura la jeune fille, angoissée, comme si son affirmation éveillait en elle toutes les inquiétudes.

Elle courbait la tête, ne sachant plus où

finissait le bien, où commençait le mal.

Elle avait toujours été travailleuse et soumise, plus soucieuse de ses devoirs que de son plaisir, et voilà que l'homme de qui dépendait son sort lui disait qu'il fallait partir et que ses anciennes maîtresses approuveraient qu'il la mît à la porte !

Effondrée sur son siège, la tête dans ses mains, elle se mit à pleurer avec de gros sanglots silencieux qui soulevaient sa poitrine et secouaient ses épaules.

L'homme se leva, en proie à une véritable émotion.

Il vint vers l'affligée et posa doucement sa main sur la tête fine.

— Ne pleurez pas, Noële. Il faut être raisonnable et comprendre que c'est dans votre intérêt que je vous dis de partir.

— Partir ! pour aller où ? fit l'orpheline à travers ses larmes. Je n'ai personne qui s'intéresse à moi et puisse me recueillir. J'ai travaillé pour vous donner satisfaction, je me faisais toute petite pour ne pas vous gêner ; et,

pourtant, vous me chassez !...

– Je ne vous chasse pas, comme on le fait d'un mauvais serviteur, mon enfant ; vous avez toute mon estime et toute ma sympathie.

– Mais vous me renvoyez quand même !

– Ne rendez pas ma tâche plus pénible. Je vous affirme que j'agis en ce moment avec toute ma conscience d'honnête homme, et qu'il m'est très dur d'être obligé, par devoir, de faire couler vos larmes.

– Mais, si je vous quitte, où voulez-vous que j'aille ? Je suis toute seule au monde, moi !... Comprenez-vous, monsieur, je suis toute seule !

– Je vous donnerai de l'argent ! Vous trouverez une place, une situation...

Il était tout désarçonné par cette détresse féminine qu'il n'avait pas escomptée. Et comment réagir quand la voix plaintive qui ébranlait son énergie continuait sa douloureuse supplication :

– Pourquoi m'envoyer ailleurs puisque vous êtes content de moi ? Gardez-moi toujours, ici,

monsieur, j'ai tant peur de me retrouver toute seule !

Elle évoquait, en pensée, son voyage, sa solitude au milieu d'inconnus, son épouvante en voyant fondre l'argent de sa petite bourse. Pauvre oisillon chassé du nid, sans expérience de la vie, elle ne pouvait pas s'imaginer qu'elle pût vivre ailleurs qu'à Montjoya. C'était ici qu'on l'avait envoyée, c'était là qu'elle devait demeurer. Pour rester dans la grande maison accueillante où elle avait vécu si tranquille depuis huit mois, elle était prête à tous les sacrifices.

– Je travaillerai nuit et jour, si vous le voulez, je ferai tout pour vous aider ! Et quand je serai vieille comme Norine, je la remplacerai puisque vous saurez que vous pouvez avoir confiance en moi.

Petite loque lamentable, Noële avait glissé à genoux et levait vers son maître des mains qui imploraient.

Parce qu'elle l'avait ému et qu'il n'arrivait pas à dompter son émotion, M. Le Kermeur s'énerva.

– Relevez-vous, voyons ! Cette scène a assez duré. Vous êtes une enfant et si je vous prenais au mot, j’agiserais comme un malhonnête homme qui profite de l’inexpérience d’une enfant. Vous garder toujours ici, dites-vous ? Mais c’est toute votre vie que vous m’offrez !

À travers ses larmes, elle lui sourit doucement, les bras légèrement étendus. Elle semblait s’offrir toute.

– Oui, fit-elle à voix basse et presque mystique, toute ma vie à Montjoya, sans avoir faim, sans avoir froid, sans être seule, avec la sécurité d’un toit pour dormir et d’une protection contre les dangers de l’inconnu.

Le châtelain crispa les poings. Cette fillette, avec son incompréhension et sa foi absolue en lui, le dominait.

Il lui prenait envie de la bousculer, de l’effrayer, afin qu’elle comprît qu’il ne voulait pas d’elle, qu’elle devait s’éloigner sans discuter davantage.

L’insupportable enfant dont la ténacité va

causer le malheur !

Comme rageur, il levait la main sur Noële pour ébaucher une menace plus convaincante que ses impuissantes paroles, il vit qu'elle n'était que faiblesse !

Et cette faiblesse le désarma mieux que n'aurait pu le faire la force écrasante d'un athlète dressé contre lui.

« Un homme de ma force, pensa-t-il, n'écrase pas physiquement ou moralement un être qui s'abandonne sans résistance. »

Sa colère s'exhala en un lourd soupir, sans libérer pour cela sa poitrine écrasée par un trop gros fardeau.

Où est le bien ? Où est le mal ?

Il paraissait subitement accablé. Assis maintenant à son bureau, les coudes sur la table et la tête dans les mains, il réfléchissait, encore secoué par cette invraisemblable scène, pendant que Noële, redressée, mais toute petite contre la cloison, comme elle s'était tenue le premier jour, semblait écrasée de malchance et d'adversité.

Et cependant, si faible qu'elle fût en sa détresse sans espérance, une grande pitié était en elle devant l'homme effondré à son bureau et dont elle voyait la tristesse sans la comprendre. Si elle avait osé, elle serait allée s'agenouiller auprès de lui, elle aurait posé sa tête humblement sur ses genoux, comme un chien dévoué, et elle lui aurait dit :

« Si vous êtes malheureux, laissez-moi vous consoler. Le vrai malheur est d'être seul à porter sa croix. Ne me chassez donc pas de votre vie, puisque je puis être pour vous l'humble servante qui soigne et que rien ne rebute. »

En cette minute, où l'adversité semblait l'écraser de toutes ses rigueurs, l'orpheline n'était que bonté, que pitié, que dévouement, et, sans rancune contre l'homme qui la faisait pleurer, son adorable visage se tendait vers lui, empli de douceur et de miséricorde.

*

Oubliant la présence de Noële, Yves Le Kermeur continuait à dévider l'écheveau caché de réflexions contradictoires.

Sur son front soucieux un grand pli douloureux s'était creusé. Parfois il secouait la tête, comme pour répondre négativement à une pensée qui s'obstinait, puis ses poings se crispaient sous le besoin de repousser de toutes ses forces une solution qu'il ne se décidait pas à adopter.

Quand il releva le front, ses yeux égarés examinèrent autour de lui.

« Mon Dieu ! fit-il à mi-voix, où me conduisez-vous ? »

Sa main pressa son crâne, où les idées se heurtaient en sarabande effrénée.

Puis son regard tomba à nouveau sur Noële.

Il la dévisagea comme s'il ne la voyait pas réellement, et cependant, il perçut le doux rayonnement de son âme innocente.

– Oh ! pourquoi, fit-il, vous obstinez-vous à demeurer ici ? C'était si simple que vous vous

éloigniez de bonne volonté... si simple !... Et vous me délivriez d'un tel fardeau !

Une larme qui roula sur sa joue fut la seule réponse de l'abandonnée.

– Des êtres m'opposent leurs faiblesses et leurs malheurs pour mieux me désarmer, continua le châtelain un peu hagard. Est-ce vraiment votre volonté, Seigneur, que j'accepte une telle croix à porter ?

Son regard ardent et inspiré alla chercher le beau christ d'ivoire accroché entre les deux fenêtres.

Quelle mystérieuse et terrible demande monta du cœur de l'homme vers son Dieu en cette muette contemplation ?

Noële, qui regardait son maître, vit son visage s'altérer jusqu'à l'angoisse, puis s'adoucir.

L'âme inquiète avait-elle obtenu une audience du Très-Haut ?

L'orpheline en eut une telle impression qu'instinctivement, croisant ses mains sur sa poitrine, ses lèvres murmuraient tout bas cette

autre supplication :

« Oh ! Seigneur ! Vous qui pouvez tout, dites-lui qu'il ne m'éloigne pas de Montjoya... »

Et c'est peut-être cette humble prière de l'enfant ignorante que Dieu décida d'accueillir, car ses voies sont impénétrables quand il nous guide vers une destinée redoutable...

À ce moment, coupant le grand silence de la pièce, un long son modulé comme un coup de sifflet parut traverser les murailles et venir troubler le tête-à-tête du châtelain et de sa secrétaire.

Inquiète, Noële s'était redressée, ne comprenant pas d'où provenait ce sifflement étrange qu'elle avait déjà entendu le premier jour.

M. Le Kermeur, après un tressaillement involontaire, semblait tendre l'oreille vers des bruits perçus de lui seul et que le tuyau acoustique paraissait lui avoir signalés.

Il soupira à nouveau... longuement, péniblement ! Puis, passant sa main pâle sur son front moite où la sueur perlait, il parut enfin se

résoudre à quelque mystérieuse et impérieuse décision :

« Que Dieu seul soit mon juge, puisqu'il me faut prendre un chemin si éloigné des voies humaines... »

Et, comme si cet appel à la justice divine avait rassuré sa conscience ou réconforté sa faiblesse, une sérénité parut se répandre sur ses traits.

De nouveau tourné vers Noële, il la considéra moins durement.

– Ainsi, fit-il, à toutes mes propositions, vous préférez rester à Montjoya ?

– Oh ! oui, monsieur, fit la voix humble et tremblante d'émoi.

– Voyons, ne pleurez pas. Répondez-moi avec sang-froid, afin que vos paroles soient bien l'expression de votre pensée. Tout à l'heure, vous m'avez offert votre vie... toute votre vie ! Vous rendez-vous compte de ce que ces mots signifient : toute votre vie... à Montjoya ?

– Je suis heureuse depuis que je suis ici, je voudrais que cela durât longtemps.

– Je ne puis vous garder chez moi que sous une certaine condition.

– Quelle qu'elle soit, je l'accepte !
interrompit-elle avec vivacité.

– Même si pour vous elle doit entraver l'avenir ?

– Si je suis assurée de vivre toujours ici, Montjoya devient mon avenir.

Il eut un sourire un peu triste.

– Vous limitez facilement vos perspectives de bonheur.

– Quel plus grand bonheur peut-il arriver à une orpheline sans asile, sans famille, sans fortune, que d'être à l'abri de tous les maux qui la menacent ?

– Votre entêtement est peut-être de la sagesse, fit-il à mi-voix. Je voudrais en être convaincu.

Puis, plus haut :

– Évidemment, à Montjoya, si ma proposition vous agréée, vous serez à jamais sauvée de la misère et de l'incertitude. Mais cela suffit-il pour

remplir toute la vie d'une femme ?

– Je ne vois pas ce que je pourrais souhaiter de mieux. Votre maison était peut-être le but de mon existence, il m'a toujours paru que c'était la Providence qui m'avait guidée jusqu'ici.

– Et, cependant, vous voyez combien j'hésite à vous garder !... La Providence, avez-vous dit ? Ah ! si j'en étais sûr, mes lèvres formuleraient plus aisément la condition nécessaire à votre installation définitive ici !

– Elle est donc bien terrible, cette condition ?

Une inquiétude surgissait en elle.

– Vous allez en juger...

Il fit une pause. Une hésitation semblait encore le faire reculer.

Soudain, il se décida :

– Pour que vous demeuriez ici, il faut que vous acceptiez de porter mon nom et de devenir ma femme, expliqua-t-il enfin d'une voix qui avait du mal à formuler les mots.

Noële eut un haut-le-corps. Elle s'attendait à

tout, sauf à cela. Son regard alla interroger le visage de l'homme, qui se méprit sur le sursaut de la jeune fille.

– Oh ! fit-il, ne vous trompez pas sur ma proposition. Je ne cherche pas à profiter de la situation pour vous contraindre à un mariage que je n'ai ni cherché ni désiré jusqu'ici. Je me trouve placé, par votre refus de quitter Montjoya, en face d'une nécessité : vous protéger contre votre ignorance de la vie et contre les autres, en vous offrant l'appui de mon bras honorable et la respectabilité de mon nom.

Maintenant, Noële baissait les yeux. Si ignorante qu'elle fût de l'amour, une pudeur instinctive la troublait tout à coup et mettait du fard sur ses joues pâles.

Comme elle se taisait, l'homme se redressa sous un espoir qui surgissait en lui.

– Il est bien entendu que, si vous préférez partir, je vous faciliterai vos moyens d'existence jusqu'à ce que vous ayez trouvé une autre situation.

– Vous ne me retenez pas... vous me verriez partir sans regret ? questionna-t-elle d'un ton indéfinissable, sans bien comprendre pourquoi elle éprouvait le besoin de faire une telle remarque.

Il eut un geste de regret poli, mais ne répondit pas.

– Donc, reprit la petite voix blanche, l'alternative se réduit à ceci : ou partir, quitter Montjoya à jamais, ou accepter d'être votre femme ?

Il inclina la tête en silence, comme s'il avait peur qu'un mot de lui décidât de la réponse féminine dans un sens ou dans l'autre.

Noële se taisait maintenant. Les yeux fixes, elle regardait dans le vague toute une perspective qu'elle s'efforçait d'envisager. Puis, doucement, elle observa :

– Si je n'écoutais que ma peur de l'inconnu, l'angoisse de quitter Montjoya et l'épouvante de me retrouver seule, je répondrais tout de suite que j'accepte avec gratitude votre offre magnanime.

Mais la demande que vous me faites comporte plus de réflexion : y répondre avec légèreté serait en amoindrir la valeur. Quoi qu'il en soit, monsieur, soyez béni pour avoir formulé si généreusement une telle proposition.

– Vous refusez ! s'exclama-t-il avec élan.

– Oh ! non, protesta-t-elle, non moins spontanément. Si c'est une réponse immédiate qu'il vous faut, soyez tout de suite assuré de mon consentement.

Elle leva les yeux sur l'homme, qui demeurait impassible.

– Pourtant, insinua-t-elle timidement, je crois que pour vous comme pour moi, il serait plus digne de réfléchir quelques heures. Je ne me leurre pas : c'est bien un mariage de sagesse que vous m'offrez de contracter avec vous. Votre bonté a pitié de ma faiblesse, vous voulez faire cesser mon désarroi. Mais je suis si pauvre, qu'un pauvre lui-même hésiterait à me faire partager sa misère ; êtes-vous bien sûr, monsieur, que demain vous ne regretterez pas votre générosité d'aujourd'hui ?

– Un homme de cœur ne revient jamais sur une pareille proposition, affirma-t-il simplement.

– C'est donc pour moi, monsieur, que je vous demande un délai. Voulez-vous m'accorder jusqu'à demain à pareille heure ?

Il acquiesça de la tête.

– Votre hésitation est toute naturelle, observa-t-il courtoisement. Je préfère d'ailleurs que vous réfléchissiez avant de prendre une décision. Il faut que vous vous rendiez bien compte que je ne pèse pas sur votre volonté et que vous restez entièrement libre d'accepter ou de repousser ma demande.

Tant de pureté et d'innocence dominaient l'orpheline qu'elle ne s'étonna pas d'une demande en mariage aussi singulièrement formulée.

Quand les religieuses, autrefois, lui offraient quelque récompense en échange d'un travail peu agréable à faire, elles apportaient le même calme et la même modération dont M. Le Kermeur usait avec elle.

Au contraire, au fond d'elle-même, elle savait gré au châtelain d'agir si discrètement, et elle cherchait par quels mots l'en remercier, quand il se leva, vint vers elle et lui mit la main sur l'épaule.

— Allez, maintenant, mon enfant. Et surtout n'oubliez pas que vous êtes bien jeune pour vous dérober à la lutte de la vie... trop jeune aussi pour renoncer aux joies d'un amour partagé que votre âge peut encore espérer.

Puis sa main fermement poussa Noële hors de son cabinet, pas assez vite, cependant, qu'elle ne vît l'air de plus en plus soucieux que trahissait maintenant le visage de l'homme.

*

En quittant M. Le Kermeur, Noële gagna la bibliothèque. Elle y travaillait tous les jours ; c'est là qu'instinctivement ses pas la conduisirent.

Mais, dans la grande pièce aux milliers de

volumes, la jeune fille nes'affaira pas.

Tenant en main un livre qu'elle essuyait d'un geste machinal, elle demeurait debout, perdue dans ses pensées.

Quelque chose venait de passer dans sa vie qui en troublait, d'un coup, toute la limpidité.

Ce qui lui arrivait était une chose si merveilleuse, et en même temps si grave, qu'elle ne savait pas s'il lui fallait s'en réjouir ou s'en lamenter.

Un homme venait de lui offrir le mariage !

C'était tellement inattendu qu'elle en était tout étourdie.

Le mariage, c'était la sécurité pour toujours assurée : elle aurait à jamais un toit, un foyer, une famille...

Cette perspective dépassait tout ce qu'elle avait attendu jusqu'ici de la vie.

Cependant Noële n'arrivait pas à se réjouir comme elle l'aurait voulu, car elle se rendait compte que celui qui lui avait offert son nom l'avait fait sans chaleur.

Il avait dit :

– Ou m'épouser, ou partir !

Un frisson secoua l'orpheline.

Partir n'était pas à envisager. Ce mot résumait pour elle toutes les perspectives de malheur...

Devenir la femme d'Yves Le Kermeur était évidemment moins pénible et beaucoup plus facile à réaliser que recommencer une autre vie loin de Montjoya.

Cependant, si naïve que fût Noële, elle comprenait bien que l'état de mariage comportait une vie d'intimité, d'abandon et de confiance entre deux époux.

« Une telle attitude est-elle possible entre M. Le Kermeur et moi ? » se demanda-t-elle raisonnablement.

La grande silhouette du châtelain s'estompa en sa mémoire. L'homme était froid, hautain, renfermé, et la jeune fille eut l'impression que le mariage ne les rapprocherait probablement pas.

Il ne suffirait pas que le châtelain devînt son mari pour qu'il cessât d'être aussi distant avec

elle. Elle-même ne pourrait peut-être jamais vaincre complètement la gêne et la timidité qui la paralysaient devant lui...

Elle porterait le titre d'épouse, mais n'en aurait pas les privilèges, et ne saurait pas en prendre tous les droits.

Avec quelle loyauté, d'ailleurs, le châtelain avait formulé sa demande en mariage ! Il avait prononcé les mots d'honneur, de réputation, de probité... Il ne pouvait pas parler d'amour, c'est évident !

Elle-même n'aimait pas son maître. Elle le craignait parce qu'il possédait sur elle tous les droits... celui de la renvoyer, surtout !

Et elle tremblait encore à l'idée de quitter Montjoya.

Cette crainte la fit se demander pourquoi elle avait exigé vingt-quatre heures de réflexion avant d'accepter la splendide proposition qui lui était faite. Un instant, elle ferma les yeux pour mieux se recueillir et juger ses impressions.

Quelque chose qu'elle ne savait pas expliquer

demeurait insatisfait au fond d'elle-même... un besoin d'affection inassouvi peut-être.

« Même en ce mariage, je serai seule » pensa-t-elle tout haut.

Mais sa voix, dans la grande pièce silencieuse, lui parut résonner singulièrement, et elle regarda autour d'elle avec la crainte que son exclamation involontaire eût été surprise.

Ses yeux inquiets examinèrent les quatre coins de l'immense salle, où un craquement prolongé se faisait à nouveau entendre. Ce n'était peut-être que le bois des meubles jouant sous la sécheresse des ans, ou le travail des vers rongeur imperceptiblement les fibres précieuses... Mais Noële n'était pas une brave.

Elle remit en place le volume qu'elle tenait à la main et, doucement, sur la pointe des pieds, elle quitta l'inquiétante bibliothèque pour gagner sa chambre, où elle pourrait réfléchir librement.

Avec quels regrets elle s'apercevait que les conseils d'une amie lui manquaient en cette circonstance ! Combien il lui aurait été doux de

faire part à quelqu'un de la bonne nouvelle !... Car s'était une bonne nouvelle, n'est-ce pas ? Sans le vouloir, sans le chercher, orpheline pauvre et abandonnée de tous, elle avait trouvé un mari !...

Un mari !...

La grave figure d'Yves Le Kermeur passa à nouveau devant ses yeux rêveurs.

Il lui sembla sentir encore peser sur elle le regard calme, un peu mystique, du châtelain. Et elle en fut toute troublée. L'homme lui ferait toujours un peu peur, c'était évident. Cependant, elle était sûre d'être une épouse soumise, attentionnée et dévouée... Elle avait même l'impression qu'elle allait aimer comme un dieu celui qui acceptait de la mettre à l'abri de la misère, de l'abandon et des incertitudes de la vie. Son âme, esseulée et trop longtemps privée d'affection, allait se donner tout entière à celui qui lui apparaissait comme l'être que la Destinée lui réservait de toute éternité ; l'homme de sa vie que le Ciel avait placé sur ses pas pour qu'elle fût sienne à jamais.

Alors, sur le carreau rouge de sa chambre monacale, les genoux de Noële ployèrent, et, dans une gratitude éperdue, une action de grâces monta de son âme reconnaissante vers Celui qui l'avait guidée au port.

Vers la fin de la journée, elle décida d'écrire à la bonne mère supérieure qui lui avait fait tant de recommandations en la voyant partir.

« Ma mère, expliqua-t-elle, dans un style suranné et grandiloquent dont elle ne se rendit pas compte, Dieu n'a pas voulu que je reste seule sur la terre. Mon maître me donne son nom pour que la médisance ne s'empare pas de ma présence sous le toit d'un homme seul.

« Je vous tiendrai au courant de la date de mon mariage pour que vous attiriez les grâces du Ciel sur ma tête, afin que je demeure la femme soumise et irréprochable que vous m'avez recommandé d'être.

« Mon futur mari est froid et sévère, il me fait un peu peur, mais il est très bon et ma

reconnaissance pour lui est sans limite. Je serai son humble servante comme il se doit... »

Cette lettre singulière ne devait rassurer qu'à moitié la sainte fille qui la reçut, mais Noële pouvait-elle se rendre compte qu'une fiancée écrit généralement des choses plus gaies et plus exubérantes ?

L'orpheline ne fit pas partir sa missive ce jour-là. Elle ne l'enverrait que plus tard, et à bon escient, quand tout serait bien arrangé entre elle et Yves Le Kermeur, celui-ci pouvant encore revenir sur son offre magnifique, puisqu'elle avait exigé vingt-quatre heures de réflexion avant l'engagement définitif.

Une chose est sûre, c'est que, durant les heures qui suivirent, Noële, qui se proposait de réfléchir et de soupeser sa réponse, n'envisagea pas un seul instant la possibilité de quitter Montjoya et de partir seule, vers l'inconnu, vivre sa vie.

Un tel frisson la prenait même à cette

perspective qu'elle avait hâte d'être au lendemain pour être bien sûre que cette abomination lui serait épargnée.

*

Quand elle se présenta à l'heure dite au cabinet d'Yves Le Kermeur, celui-ci la reçut avec sa politesse habituelle.

– Eh bien ! mademoiselle, qu'est-ce que vous avez décidé ? Restez-vous ici, ou venez-vous m'apprendre que, réflexion faite, votre jeunesse a le droit d'envisager un autre décor que les murs de Montjoya à perpétuité ?

Il parut à l'orpheline que la voix masculine était quelque peu ironique pour lui parler.

Et voici qu'elle eut l'impression, en un éclair, qu'il serait bon de pouvoir rejeter le marché qu'on lui proposait.

Mais ce ne fut en elle qu'une fugitive révolte !

Noële était trop faible et trop désorientée pour

oser un mot dont les répercussions eussent été formidables ! Les religieuses ne lui avaient appris que l'obéissance. Pourquoi ne l'avait-on pas, dès l'enfance, armée pour la lutte quotidienne ?

Comme elle se taisait, intimidée par des pensées si inattendues, le châtelain reprit, de son ton toujours un peu dédaigneux :

– Vous hésitez, mademoiselle ?

– Oh ! non, monsieur, répondit-elle, toute troublée, en rougissant. Si vous maintenez toujours l'offre que vous m'avez faite hier, je l'accepte avec reconnaissance : je serai heureuse de ne jamais vous quitter.

Une imperceptible crispation altéra le visage du jeune homme.

– Qu'il en soit donc ainsi ! observa-t-il sans élan.

– Je vous promets d'être une épouse aimante et dévouée, dit Noële, qui avait depuis longtemps préparé cette phrase qu'elle jugeait de circonstance.

Mais la main d'Yves parut repousser l'offre de

discrète affection.

– Je vous demande surtout d'être toujours docile et raisonnable comme je vous ai connue jusqu'ici. Je suis indépendant, j'aime le calme et la tranquillité ; là se bornent toutes mes exigences.

– Il en sera ainsi, monsieur, je respecterai vos habitudes, soyez-en assuré.

Elle avait soudain un pauvre sourire tout transi, que son compagnon ne remarqua pas ou ne voulut pas voir.

– Eh bien ! c'est entendu, mademoiselle. Vous pouvez réunir vos papiers, nous régulariserons cette situation le plus tôt possible. De mon côté, je vais prendre les dispositions nécessaires pour que tout soit prêt à temps en cette affaire.

Tout était dit, semblait-il. Ils étaient engagés maintenant. Cependant Noële restait debout près de la porte. La tête basse, elle semblait attendre encore.

– Vous désirez autre chose, mademoiselle ?
Le visage féminin s'empourpra à nouveau.

– Je... balbutia-t-elle. Je... notre mariage sera-t-il béni à l'église ?

Il tressaillit et une tristesse assombrit l'éclat de ses yeux bleus.

– Vous y tenez, évidemment ?

– Oh ! oui... cela doit être !

– Eh bien ! cela sera, assura-t-il. Soyez tranquille, tout se fera régulièrement.

– Je vous remercie.

– Au revoir, mademoiselle.

– Au revoir, monsieur.

La porte refermée derrière elle, la jeune fille demeura debout, la tête appuyée contre le chambranle, ses forces semblant soudain l'avoir abandonnée.

Jamais, il ne lui avait fallu tant d'efforts pour vaincre sa timidité en présence de son maître. Et maintenant, en réaction, elle se sentait défaillir.

Ce qu'elle ne comprenait pas, c'était l'impression d'intense lassitude qui l'envahissait tout à coup, comme si, à sa faiblesse nerveuse,

une défaillance morale s'ajoutait.

« Oh ! comme il a été froid ! murmura-t-elle avec un chagrin enfantin. Est-ce qu'il sera toujours ainsi, maintenant ? »

Et de ses yeux clos sur d'intimes sensations, une larme s'échappa, qui traça son long sillon sur la joue pâle. Même, elle se révolta :

« Ce n'est pas accepter qu'il fallait... mais voilà, j'étais sans courage pour m'éloigner... et je n'ai pas eu d'amour-propre ! »

Cinq longues minutes, elle demeura prostrée auprès de cette porte hostile, mais soudain elle essuya ses yeux avec vivacité et, se gourmandant enfin :

« Mais qu'est-ce qui me prend ? C'est trop bête de pleurer quand un si grand bonheur m'arrive. M. Le Kermeur est trop bon et très généreux. D'une humble fille ramassée à sa porte, il fait une dame... sa femme ! Est-ce que je pouvais prétendre à pareil sort ?... Et voilà que je cherche la petite bête parce que l'homme, qui me donne son nom, dans des conditions aussi

inattendues, est froid !... Est-ce sa faute si je suis gauche et gourmée devant lui ? J'ai vraiment de belles raisons de pleurer ! C'est absolument ridicule ! »

Et, se taxant de toutes les épithètes désobligeantes, Noële, raisonnablement, se convainquit qu'elle était la plus favorisée des jeunes filles de la terre !

*

L'époque de son mariage arriva très vite sans que Noële se fût aperçue, pour ainsi dire, qu'elle avait été fiancée.

La vie avait continué pour elle absolument semblable à ce qu'elle avait été jusqu'ici.

Elle mangeait seule, ne voyait que fort rarement M. Le Kermeur, et continuait à communiquer avec lui par le truchement du carnet.

Ce grand calme qui entourait l'orpheline avait fini par déteindre sur elle. Après quelques jours

de désarroi et d'énervement involontaire, pendant lesquels elle s'était étonnée que la vie ne fût pas changée, puisqu'elle allait devenir l'épouse du maître, la jeune fille avait repris le cours de ses habitudes sédentaires et la sérénité de ses pensées.

Elle comprenait maintenant que rien, en réalité, n'était modifié pour elle. Elle porterait un autre nom patronyme, elle jouirait du privilège d'être l'épouse du maître en cette maison solitaire ; mais, hormis ce nom, ce titre et la certitude d'avoir un foyer, elle n'avait rien de plus à attendre de ce mariage.

Cette constatation ne lui était pas, à la réflexion, très désagréable. Ce qu'elle redoutait le plus, en vérité, c'était de se trouver en présence du châtelain ; M. Le Kermeur l'intimidait indiscutablement. Tout était donc pour le mieux si la vie conjugale ne les rapprochait pas davantage. Et puisqu'elle était heureuse depuis des mois, dans son existence à l'écart, c'était une garantie de bonheur pour l'avenir que tout continuât de la sorte.

Elle ne se rendit compte qu'elle était fiancée que quelques jours avant la date fixée pour son mariage, lorsque Norine lui remit plusieurs cartons qui venaient d'arriver pour elle, en provenance de Paris.

Trois semaines auparavant, la couturière était venue prendre ses mesures. Depuis, Noële n'avait plus entendu parler d'elle ; mais voici que des toilettes parvenaient maintenant à Montjoya.

D'une main un peu fébrile, elle ouvrit les cartons et ses yeux éblouis aperçurent des robes, des manteaux et de la lingerie de soie.

Parmi tant de choses nouvelles, un manteau de fourrure retint son attention...

Il portait une étiquette sur laquelle le chiffre de douze mille francs était écrit.

Médusée, Noële ne pouvait en détacher ses yeux ; l'énormité du chiffre la dépassait.

Minutieusement, avec des gestes religieux, elle osa endosser le vêtement.

Debout devant la glace, elle se regarda, ne se reconnaissant plus dans l'élégante jeune femme

que le miroir réfléchissait.

– Comme c'est joli ! Mais c'est trop beau !
C'est une folie !

Elle était instinctivement heureuse d'une aussi belle parure, bien que ses yeux agrandis demeurassent graves sous une pensée nouvelle...

Jamais, encore, Noële n'avait pensé qu'elle allait épouser un homme riche... Yves Le Kerneur, en effet, possédait une grosse fortune... Elle allait devenir sa femme... Étrange destinée ! Comment était-il possible qu'une pareille chance lui fût réservée ?

Elle s'examina : yeux trop grands dans un visage trop mince, sous une masse de cheveux tirés en arrière par le lourd chignon qu'elle portait dans le cou...

Pensivement, Noële secoua la tête. Elle ne se trouvait pas jolie et ne comprenait pas que le maître l'eût choisie pour compagne de sa vie.

Une fois encore, elle évoqua la silhouette de son fiancé. Elle revit son visage froid, ses yeux d'acier, sa bouche hautaine, toute sa personne

élégante et distinguée.

Véritablement, M. Le Kermeur pouvait prétendre à mieux. Joli garçon, possesseur d'une grosse fortune, assez orgueilleux, il eût pu trouver cent femmes mieux douées et plus agréables qu'elle.

Cette constatation la fit soupirer.

Serrant frileusement contre elle la précieuse fourrure, comme si elle voulait se dissimuler toute entière entre ses poils soyeux, Noële avait soudain l'impression d'être toute petite auprès d'un mari trop puissant... une toute petite chose insignifiante et fragile qu'un homme pouvait facilement briser... d'une chiquenaude ou d'un mot brutal...

Alors, sans cesser de regarder son image dans la glace, la singulière fiancée fit lentement glisser de ses épaules la riche fourrure, qui tomba au sol en plis lourds... si lourds !... découvrant l'humble blouse de vichy portée journellement.

Noële fut soulagée de se retrouver ce qu'elle était vraiment : une employée à gages qu'un

maître puissant commandait à distance, sans se préoccuper d'elle, sans même chercher à la mieux connaître...

– Une employée qui ne désire pas être jamais autre chose, murmura-t-elle avec une conviction qu'elle croyait sincère.

Elle acceptait, en cette minute, sa situation et l'avenir qui l'attendait : toute sa vie, auprès d'un mari indifférent, elle demeurerait la secrétaire chargée du service de la bibliothèque.

Ses yeux pensifs allèrent, par l'échancrure de la fenêtre ouverte, chercher au loin le village écrasé au pied de la montagne abrupte...

Pour la première fois, Noële se demanda s'il n'aurait pas mieux valu essayer de vivre au milieu des hommes, loin de Montjoya et de son dédaigneux propriétaire.

Mais à quoi bon tomber dans un tel regret ? La petite orpheline sentait bien, en réalité, que si le même problème s'était posé à nouveau devant elle, il n'y aurait eu, en son âme, aucune hésitation : elle serait demeurée à Montjoya !...

surtout maintenant qu'elle s'était habituée à l'idée d'en épouser le propriétaire.

*

Ce jour-là, Noële se leva avant l'aube. La veille, Yves Le Kermeur était venu la trouver dans la bibliothèque et lui avait recommandé d'être prête à huit heures, au plus tard.

— Il nous faudra voir le prêtre avant que la bénédiction nuptiale nous soit donnée ; nous partirons donc un peu tôt pour être à la mairie à l'heure dite et ne pas faire attendre nos témoins.

L'orpheline avait promis d'être habillée de bonne heure ; il ne lui coûtait pas de se lever très matin.

Revêtue d'une robe de crêpe brun, d'un chapeau de feutre de même ton et du fameux manteau de fourrure, Noële offrait à l'œil un ensemble charmant et de bon goût.

Pourtant, elle regrettait de ne pas être vêtue de blanc, comme il lui semblait que toute jeune fille

honnête devait l'être, le jour de son mariage. M. Le Kermeur n'y avait pas pensé. Peut-être, si l'orpheline en avait exprimé le désir, le châtelain lui eût-il donné satisfaction sans difficulté, mais Noële n'avait pas osé formuler un pareil désir au glacial fiancé que le sort lui accordait.

Le matin du mariage, Norine s'était révélée experte femme de chambre. Elle avait harmonieusement ondulé les cheveux de la future mariée ; un peu de rouge avait avivé les lèvres trop pâles, un nuage de poudre de riz adoucissait encore le fin visage.

Longuement, la jeune fille s'était regardée dans la glace.

– Je ne me reconnais plus du tout, avoua-t-elle sans vanité devant la vieille femme qui la contemplait.

– Vous êtes très belle ainsi... La toilette rend jolies toutes les femmes.

– Oui ; toutes les femmes sont bien quand rien ne leur manque, répéta pensivement la mariée.

– M. Yves sera fier de vous.

Une rougeur envahit la petite face timide.

– Vous vous trompez, Norine, c'est de lui que le maître sera content, puisque tout le mérite d'avoir choisi et payé ces belles choses lui revient.

La femme approuva de la tête.

– Il est certain que le jeune maître a toujours eu du goût... Autrefois, il ne s'entourait que de choses artistiques et précieuses... c'était une nécessité pour lui de vivre dans un milieu harmonieux.

– Pourquoi donc ne s'est-il pas marié avant ce jour ?

– Dame ! il faut croire que ça ne lui a rien dit.

Puis, levant le nez vers l'orpheline si pompeusement parée :

– Après tout, il avait peut-être deviné que vous porteriez bien la toilette... Je me demandais pourquoi il vous choisissait de préférence à n'importe quelle autre... C'est peut-être bien qu'il avait vu plus clair que moi.

Devant ce compliment prononcé sans fard, une

joie innocente envahit l'orpheline.

– Tout de même, je suis contente ! s'écria-t-elle avec élan. C'est un beau jour pour moi !

Et gaminement, légère et joyeuse comme elle ne l'avait jamais été, elle descendit au salon, où Yves Le Kermeur l'attendait. Elle marcha vers lui, jetant un « bonjour, monsieur » presque provocant.

Mais le jeune homme salua distraitement. Il avait l'air plutôt sombre, ce jour-là.

– Vous êtes prête ?

– Oui, monsieur !

La voix était redevenue atone ; Noële, peut-être déçue, avait repris son air sérieux habituel.

– Vous avez mangé ?

– J'ai bu une tasse de chocolat.

– Cela vaut mieux, car nous ne déjeunerons pas de bonne heure. Toutes ces cérémonies vont demander un temps infini. En route !

Sans faire la moindre attention à la toilette de la jeune femme, le châtelain marcha devant elle,

la précédant pour lui montrer le chemin.

Un serviteur les suivait, portant une serviette de cuir et des parapluies, car, en cette saison d'automne, il était prudent de prévoir un changement de temps.

Noële s'était souvent demandé, sans avoir l'audace de poser la question, comment son fiancé et elle gagneraient la vallée. Leur faudrait-il suivre le sentier de chèvre par où elle était montée si péniblement la première fois, ou utiliseraient-ils les mulets ? Mais Yves Le Kermeur avait emprunté un sentier différent contournant le plateau, dans le sens opposé.

Le chemin était bien tracé. Une main habile avait rejeté de côté les grosses pierres et égalisé sa surface pour le rendre moins fatigant aux pieds. Noële s'étonna. Elle n'avait jamais aperçu ce sentier qui faisait le tour du parc abandonné et elle supposa qu'il avait été tracé à l'occasion de son mariage.

Ils marchèrent en silence durant plus d'un quart d'heure ; puis, l'orpheline vit soudain se dresser devant elle un abri recouvert de tuiles,

sous lequel un wagonnet, suspendu par un jeu de poulies à un gros câble d'acier, semblait attendre quelque mystérieuse charge.

Elle n'avait pas encore compris la destination de ce minuscule véhicule, ni l'utilité de la cabine électrique dressée contre les parois abruptes de la montagne, que le châtelain, ouvrant devant elle une petite porte d'acier percée dans un des côtés du wagonnet, lui désigna l'étroit intérieur.

– Montez ! fit-il. Allez-y, Crispin ! ajouta-t-il, après avoir pris place auprès d'elle.

L'espace était si petit qu'ils durent demeurer debout, l'un contre l'autre.

Noële faillit pousser un cri d'horreur quand, glissant sur le câble d'acier lancé à travers la vallée, le léger véhicule s'élança vers l'abîme.

L'instinct de la conservation fut si fort en elle qu'elle eut un élan pour quitter la mouvante nacelle et regagner la terre ferme. Mais la main nerveuse de son compagnon la retint auprès de lui.

– Eh bien ! Qu'est-ce que c'est ? Vous n'avez

jamais vu de téléférique ?

– Jamais ! avoua-t-elle, les yeux horrifiés.

– Allons, remettez-vous et ne craignez rien, c'est un mode de locomotion très pratique. L'auto nous attend à l'arrivée.

Cependant, comme elle était livide, il ne desserra pas son étreinte et la maintint contre lui.

– Si vous avez le vertige, ne regardez pas en bas. Levez les yeux vers le ciel ou tenez-les fixés sur moi.

Elle était si près de lui qu'elle n'osa pas suivre ce dernier conseil. Elle se contenta de lever la tête, essayant de fixer un nuage diaphane qui moutonnait sur le bleu du firmament.

Cette attitude ne lui permit pas de voir l'œil sombre dont son compagnon la dévisageait soudainement. Yves Le Kermeur n'avait pas eu, jusqu'ici, le désir d'examiner la compagne qu'il s'était choisie pour la vie. Cette promiscuité et ce tête-à-tête l'y obligeaient en quelque sorte.

Un instant, son regard dur la détailla attentivement. S'apercevant qu'elle était vraiment

charmante dans ses atours de fête, une altération crispa son mâle visage.

– Vous êtes bien jolie, aujourd’hui, Noële !

De surprise, la jeune fille lâcha le bord du wagonnet auquel elle se cramponnait. Elle eût peut-être chaviré davantage s’il ne l’avait maintenue contre lui avec plus d’ardeur qu’il n’en avait mis jusque-là.

Toute rouge de sa maladresse autant que du compliment, elle regarda avec des yeux éperdus celui qui venait de parler.

Un instant, leurs prunelles se saisirent, se pénétrèrent... ce fut inattendu et involontaire de part et d’autre.

Noële ne comprit pas pourquoi son cœur avait soudain battu si fort, ni le petit froid qui avait couru le long de son échine. Elle ne comprit pas davantage la fougue involontaire avec laquelle son compagnon l’avait pressée contre lui, pas plus qu’elle ne s’expliqua pourquoi, brusquement, celui-ci avait desserré son étreinte et, l’œil tout à coup devenu mauvais, avait tourné

la tête d'un autre côté.

Elle n'eut d'ailleurs pas le temps d'approfondir l'effet ressenti. Déjà, ils touchaient la terre, où un mécanicien les reçut et les dirigea vers des bâtiments qui se dressaient sur leur gauche.

Devant le garage, une longue auto foncée les attendait.

Un peu effarée par la rapidité avec laquelle tous leurs gestes se déroulaient, Noële prit place sur le siège d'arrière pendant que l'auto, sous la main du châtelain qui avait saisi le volant, s'élançait sur la route blanche.

Il est inutile de raconter en détail ce qui suivit. Un mariage dans une grande ville comporte les mêmes cérémonies que dans un village perdu des Alpes. Il y a une salle de mairie plus ou moins grande, le même nombre de témoins, le même officier d'état civil ; puis, un prêtre, devant un autel, pose les mêmes questions auxquelles, généralement, les deux époux – j'allais dire les deux adversaires répondent avec le même ahurissement ou la même émotion...

Il en fut de même pour Yves Le Kermeur et Noële Sabatier, à moins que nous ne comptions, comme une chose extraordinaire, l'attitude rigide du nouvel époux, qui, les bras croisés, la tête haute, le regard rivé sur le christ de l'autel, semblait en appeler au ciel contre quelque monstrueuse cabale pliant, malgré lui, sa volonté.

Le marié tressaillit et ne redescendit sur terre que lorsque le prêtre précisa :

– Yves Le Kermeur, consentez-vous à prendre pour épouse Noële Sabatier, ici présente ?

– Oui, fit-il fermement.

Son regard n'effleura pas la tête brune courbée devant le prêtre ; de même qu'il ne parut pas remarquer le tremblement involontaire de la petite main qui s'abandonnait à lui pendant qu'il passait une bague à l'un des doigts... Non, Yves, Le Kermeur ne parut rien remarquer... Auprès de l'enfant fragile qui lui confiait sa vie, l'homme demeura hautain... comme insensible ! Perdu dans des pensées hostiles, son cerveau ne semblait contempler que des visions désagréables...

*

Après la cérémonie religieuse, les nouveaux époux prirent la route de Nice. Un de leurs témoins les accompagnait, l'autre s'étant excusé de ne pouvoir les suivre.

Pour voyager, Noële dut reprendre sa place à l'arrière de l'auto, Yves ayant insisté pour que leur témoin s'assît à côté de lui, sur le siège du devant.

Cette marque d'indifférence, en un pareil moment, fut assez pénible à l'orpheline ; pourtant, elle eut le bon esprit de ne pas trop y appesantir sa pensée : ne fallait-il pas prendre, ce jour-là, toutes les choses du bon côté ?

Ils firent, tous les trois, à Nice, un déjeuner fin.

Puis, ils allèrent prendre un thé confortable dans un luxueux salon de Cannes. Après la tombée du jour seulement, ils reprirent la route de Roquebillière, dont leurs phares éblouissants

signalaient les moindres méandres.

Il faisait nuit noire quand les nouveaux époux franchirent à nouveau la vallée profonde. Ce n'était que ténèbres autour d'eux ; pourtant, dans la nacelle d'acier, le bras d'Yves Le Kermeur n'alla pas soutenir la forme féminine que l'effroi dominait et qui tremblait de peur.

Ce fut pour l'orpheline un soulagement quand leur véhicule parvint au but. Crispin les attendait à leur descente, une lanterne à la main ; ils se remirent en route, l'un derrière l'autre, comme le matin.

Cependant, après une dizaine de mètres, le châtelain s'arrêta. Il semblait se rappeler, soudain, qu'une femme les accompagnait !

Il fit passer l'orpheline devant lui :

– Marchez derrière Crispin : sa lumière vous guidera pour suivre le sentier que vous connaissez mal.

C'était la première attention qu'il lui marquât depuis qu'ils étaient mariés. Au restaurant ou au café, leur témoin s'était occupé de Noële, Yves

l'ayant laissé faire comme s'il était naturel qu'à sa place un autre entourât de soins la jeune femme.

De retour au château, M. Le Kermeur tendit la main à Noële pour prendre congé d'elle.

— Je vous souhaite bonne nuit. Si vous avez faim, faites-vous servir à souper ; moi, je tombe de fatigue et je n'ai qu'un désir, c'est de gagner mon lit au plus tôt.

La nouvelle mariée fut enchantée de cet arrangement et elle ne chercha pas à veiller davantage.

Elle avait craint une dînette à deux durant laquelle son mari eût peut-être extériorisé sa mauvaise humeur.

Toute la journée, malgré la présence d'un étranger, le nouvel époux était demeuré soucieux et Noële, qui avait conscience d'être inexpérimentée, se disait qu'elle avait peut-être heurté le jeune homme d'un mot maladroit ou d'un geste importun.

Ils se séparèrent donc, enchantés en eux-

mêmes d'en avoir fini avec toutes ces allées et venues.

Une surprise attendait Noële dans sa chambre. Son lit était défait, les draps enlevés et les couvertures soigneusement pliées. La jeune fille était si naïve qu'il ne lui vint pas à l'idée qu'on eût pu lui préparer une autre chambre, plus spacieuse que la minuscule cellule qu'elle occupait à Montjoya, depuis son arrivée.

Elle supposa, tout simplement, que Norine avait voulu lui renouveler ses draps et, qu'étant allée à d'autres occupations, elle n'y avait plus pensé.

Comme tout le monde dormait déjà dans la grande demeure silencieuse, Noële ne voulut pas réveiller la vieille femme et elle s'enroula dans une couverture de laine blanche pour dormir.

C'est ainsi que la nouvelle mariée passa sa nuit de noces.

Le lendemain de son mariage, Noële se rendit à la petite salle attenante à la cuisine pour y déjeuner comme à l'ordinaire. Il ne lui venait pas à l'idée qu'elle eût quelque chose à changer à ses habitudes.

En riant, elle prévint la servante de son oubli de la veille :

– Il faudra que vous me donniez des draps et un oreiller, Norine, pour que je puisse faire mon lit. Vous m'aviez enlevé les miens et j'ai dormi sans linge, cette nuit.

La vieille femme, toute saisie, la regarda :

– Vous avez dormi !...

– Enroulée dans une couverture. C'est très drôle, quand on n'en a pas l'habitude, la laine pique la peau. Pour commencer, c'est plutôt désagréable ! Heureusement, on s'y fait assez vite !

– Mais je vous avais préparé une autre chambre, voyons !... Ce n'est pas ma faute si pareille chose vous est arrivée ; M. Yves aurait dû vous conduire...

Ce fut au tour de l'orpheline d'être étonnée.

– Ah ! bah ! fit-elle avec surprise. Une autre chambre ! Je ne pouvais pas deviner. Mais j'étais très bien, dans la mienne. Pourquoi changer ?

– Parce que vous êtes mariée, maintenant... « La plus belle chambre », avait dit Monsieur. Et c'est naturel : c'est vous la maîtresse, à présent... Il va même falloir que je m'habitue à vous parler à la troisième personne...

Les grands yeux purs de la jeune fille s'agrandirent ; lentement, elle hocha la tête.

– Vous vous trompez, Norine, fit-elle d'une voix bien douce, il ne faut pas me traiter autrement que jadis... Je ne suis pas la maîtresse, ici, je suis... Je suis...

Elle s'arrêta, s'apercevant tout à coup qu'il ne fallait peut-être pas raconter à la servante pour quelle raison M. Le Kermeur l'avait épousée, ni ce qu'elle était, la réalité, pour lui.

La vieille femme, d'ailleurs, ne s'illusionnait pas :

– Vous êtes... vous êtes madame Le Kermeur !

S'il vous plaît de l'oublier, il faut qu'on en tienne compte, à l'office. M. Yves nous le rappellerait... Là-dessus, il ne plaisanterait pas !

Elle s'arrêta, puis, au bout d'un instant, elle dit encore :

– À midi, votre couvert sera mis en face de Monsieur, comme de juste... C'est comme le matin, si vous voulez qu'on vous monte votre petit déjeuner dans votre chambre, il faudra me le dire ; ça ne coûtera pas plus et je suis là pour vous servir.

La vieille femme avait débité toutes ces choses avec une certaine vivacité et Noële eut l'impression qu'elle lui était hostile.

Un peu de tristesse embua l'âme de vingt ans. Elle comprenait bien qu'après être arrivée mourante de faim à Montjoya, elle devait se faire pardonner la place qu'elle y occupait maintenant.

Mais était-ce elle qui l'avait souhaitée, cette place ?... C'était comme ce changement de chambre... et surtout, ce couvert mis à la table du maître...

Pensive, elle s'accouda sur le tapis de toile cirée. Cette perspective de prendre ses repas désormais en face d'Yves Le Kermeur à la grande table, n'avait rien de bien séduisant.

Elle avait l'habitude d'être seule dans la petite salle et de lire en mangeant, sans se soucier de ce qu'elle mangeait ni de l'ordonnance du repas.

Si elle occupait la place de maîtresse de maison qui lui revenait, il allait donc falloir qu'elle en prît également les charges et les devoirs ? Il est facile de s'y habituer quand un jeune mari est là qui s'empresse auprès de vous et vous y aide, en riant gaiement de vos premières bévues. Mais, pour elle qu'aucune affectueuse indulgence n'entourerait, cela allait être pénible.

Elle évoqua le regard d'acier de certains yeux bleus et elle ne se sentit pas très à l'aise.

Pourtant, la veille au matin, dans la nacelle, ils avaient été très doux et très indulgents, ces yeux-là ! Elle ressentait encore un frisson, le long de son échine, quand elle évoquait ce regard d'homme rivé sur le sien avec tant de douceur.

Oui, le châtelain devait savoir quelquefois être indulgent ; mais, de même qu'elle ne devinait pas pourquoi, tout à coup, les yeux masculins avaient été si doux, elle ne s'expliquait pas comment, subitement, ces mêmes yeux s'étaient détournés d'elle. Et pourquoi, après avoir été si aimable le matin, M. Le Kermeur avait-il cru devoir rester sombre toute la journée ? Enfin, le soir, dans la nacelle pleine de ténèbres et de dangers, pourquoi la main secourable du nouveau marié n'était-elle pas venue, cordialement, soutenir la fléchissante épouse que les ténèbres épouvantaient ?

Pas un geste, pas une parole !

Non, bien sûr, ça n'allait pas être très gai, tous les jours, des repas pris en face d'un pareil maître !...

La voix de Norine interrompit ses méditations.

– Ce que je ne comprends pas, disait la vieille femme, c'est votre nuit passée toute seule, dans votre ancienne chambre. M. Yves ne vous a donc pas suivie ?

– Pourquoi l'aurait-il fait ? répondit Noële. Il

était l'heure d'aller dormir, et je n'avais besoin de personne pour m'aider à me déshabiller.

Sa tranquille réponse médusa la servante.

– Non, mais... Vous êtes merveilleuse !

Les poings aux hanches, la femme s'était arrêtée en face de Noële et elle l'examinait.

Le candide visage et l'expression très pure du regard lui firent hocher la tête.

– Tout de même, ma petite, faudrait pas rester si naïve ! Je crois bien que les bonnes sœurs dont vous parlez tout le temps ont oublié de vous instruire de ce qu'il est nécessaire de savoir quand on se marie. Sûrement, M. Yves l'aura trouvé saumâtre, hier soir !

Étonnée, Noële regarda la brave femme.

– Je ne crois pas avoir mécontenté M. Le Kerneur, affirma-t-elle. J'ai l'impression, au contraire, d'avoir docilement répondu à tout ce qu'il attendait de moi. Je ne suis pas très bavarde et il ne parle pas beaucoup. Néanmoins, il me semble que la journée d'hier s'est passée comme le maître le désirait...

– La journée, je ne dis pas ! Mais la nuit !

– Eh bien ! la nuit ?

– Vous l’avez passée toute seule ?

– Évidemment ! Avec qui auriez-vous voulu que je la passe ?

Ces mots parurent si formidables à Norine qu’elle n’insista plus.

« Après tout, pensa-t-elle, que M. Yves se débrouille ! Si sa femme est une petite oie, il en sera quitte pour la dégoûter ! Mais je lui souhaite bien du plaisir avec une pareille nigarde ! »

Et, sur ce soliloque qui satisfaisait son inconsciente malveillance, la vieille femme retourna à ses travaux.

Ce fut avec un peu d’appréhension que Noële, le midi, gagna la grande salle à manger.

M. Le Kermeur n’était pas encore arrivé, et l’orpheline eut le temps de jeter un coup d’œil sur les lieux.

Une longue table de chêne occupait le milieu

de la pièce.

Sur cette table, dans le sens de la largeur, un napperon de toile assez étroit avait été jeté.

À chaque extrémité de cette nappe, deux couverts étaient dressés, si bien que les deux convives se trouvaient séparés par toute la largeur de la table.

Noële souhaita occuper la place la plus sombre, c'est-à-dire celle qui tournait le dos aux deux fenêtres ; ce fut tout le contraire qui arriva.

Quand M. Le Kermeur entra, il tendit la main à la jeune femme, lui dit quelques mots de politesse ; puis, très simplement, il s'assit à table, à l'endroit que l'orpheline avait justement repéré.

Noële ne réclama pas, naturellement, et, un peu gênée, elle prit place en face de lui.

– Vous avez bien dormi ? s'informa-t-il.

Elle rougit, comme si sa méprise de la nuit pût lui être imputable.

– Je dors généralement très bien, répondit-elle.

– Il n'en est pas de même pour moi, observa-t-

il. Je suis toujours fatigué en me couchant ; puis, lorsque je suis au lit, je reste éveillé pendant des heures.

– Votre cerveau se fatigue trop dans la journée, supposa-t-elle. Je vous vois toujours au travail.

– Peut-être, en effet. Mais que faire en cette maison, si l'on ne s'occupe pas ? J'essaie, depuis quelques mois, de reconstituer l'histoire ancienne de la région. C'est passionnant ! Partout, dans ce département, on rencontre des vestiges des Romains ou des Huns... Ces recherches m'enthousiasment. Jusqu'ici, j'ai fait des découvertes fort probantes. Je vais même m'excuser auprès de vous de mon manque de courtoisie, continua-t-il. J'ai l'habitude de lire en mangeant, et il me sera difficile d'agir autrement aujourd'hui.

– Oh ! faites, je vous en prie, répondit-elle avec empressement. Ne vous gênez pas pour moi qui ai l'habitude de manger en silence.

Il sourit.

– Alors, tout est pour le mieux. Je prends mon bouquin et vous laisse à vos rêves, puisque vous le permettez.

C’était dit avec tant de courtoisie que Noële crut qu’elle venait d’accorder une grande faveur à son mari.

En réalité, elle sentait bien qu’il eût agi pareillement, même si elle avait osé faire une réponse différente. Il avait apporté un livre et ce volume, posé à côté de son couvert, n’attendait que l’instant d’être ouvert.

Elle mangea donc en silence, s’efforçant de faire le moins possible de bruit, si bien qu’on entendait voler, autour des vitres, les dernières mouches de l’année.

Ces repas silencieux, précédés de quelques mots polis, devaient se renouveler deux fois par jour.

C’était le seul moment d’intimité dont pussent jouir les deux époux puisque, dans la journée, aucune autre occasion de rapprochement ne se présentait pour eux, et s’ils n’en profitèrent pas

mieux c'est que, réellement, ni l'un ni l'autre ne parut le désirer.

*

Noële avait pris possession de la nouvelle chambre qui lui était destinée ; un cabinet de toilette et une salle de bains y étaient joints.

L'orpheline, qui n'avait connu dans sa vie que l'inconfortable cellule du couvent ou sa précédente chambrette, avait été littéralement éblouie d'habiter une pareille pièce.

Le lit immense, aux draps de dentelles, à la courtepointe de soie rose ; la chaise longue, surchargée de coussins ; l'armoire basse et large, remplie de lingerie soyeuse ; les fauteuils profonds, où elle disparaissait tout entière ; les petites chaises dorées, si fragiles sur leurs pieds élancés, tout lui parut magnifique.

La coiffeuse précieuse, aux ors polis, aux accessoires d'ivoire et le verre d'eau de baccarat teinté d'opale, étaient choses nouvelles pour elle

et l'émerveillèrent véritablement.

Était-il possible que des objets aussi précieux, dignes de figurer dans un musée, fussent à sa disposition tous les jours ?

Son âme était éperdue de reconnaissance pour l'homme qui, si généreusement, l'entourait d'un tel luxe.

Une seule chose lui parut superflue dans ce fastueux aménagement : les deux oreillers brodés.

Pourquoi deux oreillers, puisqu'elle était seule ? Avait-il donc été prévu que M. Le Kermeur la rejoindrait la nuit ?

Pareille supposition mettait de l'incarnat sur les joues de l'orpheline. Une épouvante s'insinuait en elle car, si elle ignorait tout de la vie et, à plus forte raison, de l'amour et de ses mystérieuses manifestations, du moins avait-elle compris, dans ses lectures ou par certains rapprochements établis dans son esprit, que les époux généralement vivaient ensemble et faisaient chambre commune.

C'est ainsi qu'au couvent la maisonnette du

jardinier et la loge du portier ne contenaient chacune qu'un seul lit... un grand lit, avec deux oreillers... comme le sien !

Cela, c'était le gros nuage noir qui assombrissait le front de l'orpheline au point de lui faire regretter sa petite chambre de l'étage au-dessus où, avant son mariage, elle avait vécu des nuits si tranquilles.

*

Il y avait à peine vingt minutes qu'elle était montée, ce soir-là, à son appartement.

Elle procédait à sa toilette de nuit, dans son cabinet de toilette, quand, brusquement, l'électricité s'éteignit.

Interdite, car elle n'aimait pas les ténèbres, Noële alla à tâtons tourner les autres boutons électriques de sa chambre, où la même obscurité continua néanmoins de régner.

Croyant à une courte interruption, comme il s'en produisait quelquefois dans son couvent de

Nanterre, l'orpheline chercha un siège où s'asseoir et attendre.

Mais, tout ce noir autour d'elle lui faisait peur et, peu à peu, une anxiété s'infiltra en elle-même.

Les volets des fenêtres étaient tirés, c'était l'opacité complète.

Le cœur battant, elle écarquillait les yeux, croyant deviner des ombres dans cette nuit. Elle imaginait des fantômes étirés ou des êtres accroupis prêts à se jeter sur elle.

Ses mains, nerveusement, comprimaient sa poitrine oppressée où le cœur palpitait en mouvements d'alarme, quand un bruit à la porte la fit sursauter.

Quelqu'un tournait le bouton de la serrure, cherchant à pénétrer chez elle.

Un cri horrifié lui échappa, qui retint sur le seuil le visiteur interdit.

Devant cette embrasure de porte dans laquelle une haute silhouette s'encadrait, Noële crut perdre ses esprits.

– Qui est là ? demanda-t-elle d'une voix

méconnaissable.

Ses dents s'entrechoquaient sous un grelottement de peur.

– Moi, votre mari, répondit une voix que, dans son émotion, elle ne reconnut pas.

– Oh ! mon Dieu !... Qui parle ?... J'ai peur !

– Mais non ! insista le nouveau venu. C'est moi, votre mari. Ne craignez rien.

– Mon mari ?... oh ! non ! ce n'est pas sa voix !... C'est affreux de me faire une peur pareille, dans les ténèbres !

– Je ne cherche nullement à vous faire peur, Noële... au contraire ! Si ce manque d'électricité vous gêne, rassurez-vous, puisque je suis là !

– J'aimerais mieux que la lumière revienne.

– Il se peut qu'elle tarde. Dans cette maison, nous en sommes souvent privés.

Elle devina que le visiteur s'introduisait dans la pièce et refermait la porte derrière lui.

Mais la vague silhouette noire qui se mouvait dans l'ombre prenait pour elle des proportions

fantastiques et, bien que le nouveau venu lui eût affirmé être son mari, elle n'en fut pas convaincue et supposa tout de suite que ce ne pouvait être lui.

– Qui êtes-vous ?... Au secours !... j'ai peur !

L'ombre s'arrêta.

– Voyons, Noële, soyez raisonnable et ne criez pas ainsi...

– J'ai peur ! Mon Dieu ! j'ai peur ! répéta-t-elle sans l'entendre.

– Taisez-vous ! Vous allez ameuter toute la maison !

Le ton était si bref et si agacé que Noële s'efforça de dominer sa frayeur.

– Monsieur Le Kermeur, pria-t-elle d'une voix mal assurée, si c'est vous vraiment qui êtes là, vous ne devez pas me faire peur ainsi. Allez-vous-en, je vous en prie, ou apportez de la lumière. Il est inadmissible que vous vous introduisiez ainsi chez moi en pleine nuit.

– Ma petite Noële, je viens pour vous rassurer. Où êtes-vous, grande enfant ? Comment pouvez-

vous vous effrayer ainsi ?

Il marcha vers le lit, en tâta les couvertures.

– Comment, vous n’êtes pas couchée ?... Où êtes-vous donc ?

Mais Noële ne tenait pas à le guider. Au contraire, devant cette grande ombre qui, en se mouvant, lui paraissait avoir des dimensions inusitées, elle ne songeait qu’à se faire toute petite pour ne pas être rejointe.

Dissimulée d’abord derrière le fauteuil où elle s’était assise, elle ne cherchait plus, maintenant, qu’à gagner le cabinet de toilette sans que le visiteur s’en rendît compte, pour s’y enfermer si possible avant qu’il l’eût rejointe.

– Voyons, Noële, où êtes-vous ? Je ne comprends rien à votre réception ; vous deviez bien vous attendre à ma visite ; pourquoi m’accueillez-vous si mal ?

Mais l’orpheline ne l’écoutait pas. Son but était atteint. Elle venait de refermer sur elle la porte du cabinet de toilette et d’en pousser le verrou.

Le visiteur perçut le double mouvement. Un cri de mécontentement lui échappa et il s'élança vers la porte.

– Noële, ouvrez-moi. Ce que vous faites est ridicule... Je suis votre mari, voyons !

Énervé même, il secoua la porte avec rage. Ce verrou tiré paraissait le mettre hors de lui.

– Je vous ordonne d'ouvrir, m'entendez-vous, Noële ?

La voix était impérieuse et ne semblait pas admettre la possibilité d'une désobéissance.

Mais, debout derrière cette porte, le cœur anxieux, le souffle court, le visage décomposé de terreur, Noële ne pensait même pas qu'elle eût à obéir.

La nouvelle mariée ignorait totalement la vie. Une mère l'en aurait instruite ; malheureusement, personne ne lui avait jamais dit qu'il est des choses qu'une femme doit accepter de son mari. Et, à cette heure nocturne, il n'entraît pas du tout en elle la pensée qu'elle eût à obtempérer au désir de son mari si importunément exprimé.

« Qu'il s'en aille ! se répétait-elle tout bas, pourquoi vient-il me faire peur ? »

Et, avec un doux entêtement, elle se persuadait que le châtelain se faisait un jeu de l'effaroucher parce que, justement, ce soir-là, l'électricité ne marchait pas.

Ce fut le visiteur qui dut céder.

Après avoir cherché à ébranler la porte, comprenant que menaces et prières restaient lettre close pour sa singulière épousee, se trouvant peut-être ridicule dans son attitude de mari éconduit, l'homme s'éloigna, déçu et de mauvaise humeur.

Derrière sa porte, Noële devina les gestes du visiteur et crut percevoir ses pas qui s'éloignaient. Craignant une feinte, la peur lui donnant de l'imagination, elle demeura recluse dans le cabinet de toilette.

Quand elle fut fatiguée de guetter dans l'obscurité les bruits de l'autre pièce, elle s'enveloppa d'un peignoir en tissu-éponge qu'elle trouva sous sa main, puis elle s'allongea

sur la chaise longue de rotin qui lui servait d'ordinaire après son bain.

À vingt ans, on dort dans toutes les positions ; malgré l'inconfortable et la dureté de son lit improvisé, Noële reposa assez bien cette nuit-là.

Au matin seulement, quand le soleil inonda la pièce d'une poussière d'or, l'orpheline se demanda si son attitude de la veille, vis-à-vis de M. Le Kermeur, était bien conforme à ce qu'elle aurait dû être.

Ce problème posé devant elle l'inquiétait soudain terriblement.

Il lui avait dit :

– Je vous ordonne de m'ouvrir.

Cependant, la jeune femme se disait que les religieuses auraient sûrement approuvé son refus instinctif. Elles eussent compris sa peur et admis l'incorrection de la visite de M. Le Kermeur.

Un homme bien élevé évite de heurter la pudeur d'une femme en pénétrant dans sa chambre à l'improviste, et, si ses gestes doivent l'effrayer, il ne les accomplit pas.

Noële songea que si son mari, au repas du midi, lui adressait des reproches sur son manque d'obéissance de la nuit, elle se permettrait de lui répondre comme il se devait.

Évidemment, ce serait difficile à dire... elle rougirait, se troublerait et ne saurait peut-être pas aller jusqu'au bout de sa phrase. Néanmoins, elle ne devait pas se laisser accuser sans répondre : pour cette fois, M. Le Kermeur avait manqué de tact, et il ne fallait pas lui permettre d'en user encore pareillement avec elle.

Toute la matinée, Noële se dit ces choses et mille autres semblables, et c'est avec un grand battement de cœur qu'elle entra dans la salle à manger. Mais, quand les deux époux se retrouvèrent à table, le mari ne fit aucune allusion à la scène de la nuit. Il fut aussi courtois, aussi froid et aussi indifférent que d'ordinaire. Le nez dans son livre, il parut s'enfermer en sa lecture comme en une forteresse.

Cependant, à un moment que Noële était fort occupée à décortiquer les pattes d'un homard, M. Le Kermeur, par-dessus les pages de son livre,

leva les yeux sur elle, et la jeune femme perçut soudain un regard aigu, un peu dur, qui la dévisageait curieusement.

Elle devint rouge comme un coquelicot, car elle fut persuadée qu'en cet instant son mari évoquait sa visite de la nuit. Comme il n'en parla pas, Noële, soulagée, se garda bien d'y faire aucune allusion.

*

Était-ce le froid et les intempéries de l'hiver qui, sévissant sur la montagne, contraignaient les usines électriques à interrompre les circuits ? Mais l'éclairage, qui n'avait jamais manqué jusqu'ici, faisait souvent défaut à présent.

Les pannes d'électricité se succédaient chaque soir, au grand déplaisir de Noële, qui, le cœur battant, attendait dans l'obscurité le retour plus ou moins tardif de la lumière.

La jeune maîtresse de maison avait bien réclamé à la cuisine une lampe de secours ou une

bougie ; Norine lui avait affirmé qu'on n'en avait jamais usé à Montjoya, et qu'elle en chercherait en vain. Aussi, quand Noële gagnait sa chambre, elle se dépêchait toujours de faire sa toilette de nuit et de se mettre au lit pour ne pas être obligée de circuler à tâtons dans un appartement peuplé d'ombres redoutables.

Noële, qui s'attendait à ce que son mari renouvelât le lendemain sa tentative, avait peu à peu repris confiance en ne le voyant pas revenir. Maintenant, elle ne dressait plus l'oreille au moindre bruit ; elle s'affairait doucement sans trop d'inquiétude, regrettant seulement que la porte de sa chambre qui donnait sur le couloir ne possédât pas le moindre verrou ou une serrure à clef.

Cette impossibilité de s'enfermer chez elle lui était désagréable. D'être obligée de dormir dans une pièce où n'importe qui pouvait pénétrer durant son sommeil, lui mettait toujours une anxiété à l'âme. Pour remédier à cette sorte d'insécurité, elle disposait une chaise devant la porte, de telle sorte qu'on ne pût entrer chez elle

sans faire du bruit et la réveiller.

C'était tout ce que la pauvre fille avait trouvé pour se défendre et se protéger contre des visites importunes.

Cette nuit-là encore, elle s'était couchée bien tranquillement, sans même voir l'électricité coupée comme d'habitude.

Elle dormait profondément quand un bruit de chaise renversée la réveilla en sursaut.

Noële avait tant épié la venue de son mari, les soirs précédents, qu'elle ne s'égara pas en vaines suppositions ; tout de suite, elle se dit que c'était lui qui s'introduisait à nouveau dans sa chambre.

Son sursaut de pudeur fut tel qu'instinctivement elle bondit de sa couche et s'empara d'un vêtement jeté sur une chaise, au pied du lit.

Un second mouvement lui fit chercher le bouton électrique pour donner de la lumière ; il n'y avait toujours pas de courant et, dans l'obscurité persistante, Noële ne distingua même pas, comme la première fois, la silhouette du

visiteur.

Celui-ci, peut-être pour ne pas la réveiller, retenait son souffle en s'avançant vers le lit.

Noële s'en rendit compte au heurt de ses pieds contre des pantoufles abandonnées sur la descente de lit, et dont l'une fut projetée au loin.

L'homme avait dû tâter les draps encore tièdes, mais vides.

– Vous ne dormez pas, Noële ? Où êtes-vous ?

Déjà, la parole masculine reprenait ses inflexions nerveuses. Et, comme l'autre soir, le même phénomène se reproduisit : la peur ou l'obscurité tragique amplifièrent les sons aux oreilles de Noële qui ne reconnut pas la voix de son mari et s'affola.

– Voyons, Noële, cessez ce jeu stupide. Répondez-moi : où êtes-vous ?

– Je suis là, répondit-elle en tremblant.

– Où ?

– Auprès de la fenêtre ; mais je vous préviens que, si vous avancez, j'ouvre les persiennes et me

jette en bas.

– C'est de l'enfantillage.

– Votre présence m'effraie... retirez-vous...
prenez garde : ne me poussez pas à bout.

Cette affirmation parut ralentir le zèle du visiteur.

– Je ne comprends rien à votre attitude, Noële, fit-il en restant en place. Êtes-vous mariée, oui ou non ? Et comptez-vous me faire jouer longtemps ce rôle ridicule auprès de vous ?

– Je ne désire faire jouer à mon mari aucun rôle ridicule, répondit-elle en se mettant à pleurer. Si c'est lui qui est là, il sait bien que je ne souhaite que lui faire plaisir.

– Vous avez une drôle de façon de me montrer votre soumission.

– Parce que j'ai peur ! Cette obscurité est terrible !

– Nous n'y pouvons rien, il faut vous y habituer.

– Du moins, vous pourriez vous munir d'une

lumière, ou mieux encore, me laisser tranquille et ne pas venir, en pleine nuit, me causer des frayeurs pareilles.

– Laissez-moi m’approcher de vous, et vous n’aurez plus peur.

– Votre insistance est extraordinaire. Pourquoi choisir une pareille heure pour me voir ? Jamais, dans la journée, monsieur Le Kermeur, vous ne cherchez à me rejoindre ni à me parler.

– Parce que la nuit est faite pour que les époux se rencontrent.

– Je ne crois pas, répliqua-t-elle avec mauvaise grâce. La nature ne nous a pas donné des yeux qui voient dans les ténèbres. L’homme n’est pas nyctalope et je crois, moi, que la nuit est faite pour dormir.

Elle avait prononcé ces mots avec une telle fermeté, que le visiteur fit entendre un léger rire.

– Quelle grande gosse amusante vous faites, Noële ! Vous avez des réflexions délicieuses ! Mais, cessons ce jeu stupide qui n’est digne ni de vous, ni de moi. Je vous fais l’honneur de vous

visiter, mon enfant ; veuillez accueillir votre mari comme il se doit.

En parlant, il s'avançait vers elle.

L'orpheline avait à peine perçu le bruit de ses pas s'allongeant dans sa direction qu'en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire elle avait ouvert la fenêtre et poussé les persiennes.

Une clarté lunaire se répandit au milieu de la chambre.

L'homme poussa un cri et se rejeta en arrière.

Debout sur le rebord de la fenêtre, le corps appuyé sur la barre d'appui de fer forgé, Noële était prête à se précipiter dans le vide.

– N'avancez pas ou je me laisse tomber !

– Noële, cessez cette plaisanterie ! fit la voix altérée. Descendez de là-dessus ! Vous voyez bien que vous n'avez rien à craindre de moi. Je suis loin de vous et prêt à repartir, si vous l'exigez.

Mais l'orpheline ne paraissait pas disposée à l'écouter ni à le croire. Ses yeux inquiets cherchaient à percer le mystère de cette obscurité

plus épaisse dans les coins depuis que le rayon de clarté de la lune illuminait le milieu de la pièce.

– Où êtes-vous ? s'inquiéta-t-elle très bas, car tout était immobile dans la chambre.

– Ici, près de la porte. Et très fâché contre vous.

– Je ne vous vois pas, répliqua-t-elle, l'oreille tendue et les sens aiguisés. Pourquoi ne vous mettez-vous pas en pleine lumière pour que je vous reconnaisse ?

– Parce que je crois que vous vous moquez de moi, Noële. Votre peur et votre méfiance deviennent de l'injure, car je les crois simulées.

– Oh ! non ! Vous me faites réellement peur !

– La vérité, c'est que mon empressement vous déplâit. Vous avez bien voulu accepter le nom, le titre, la fortune et tout le bien-être qui résultaient de votre situation légitime ; mais vous ne voulez pas vous plier à vos devoirs. Vous auriez dû me dire qu'il en serait ainsi ; je ne vous aurais certainement pas épousée !

Elle écouta cette phrase formidable sans

protester. Dans sa frayeur impulsive, la jeune femme ne voyait rien au-delà de l'épouvante que l'homme lui causait.

Elle entendit, sans s'émouvoir et le retenir, la porte s'ouvrir puis se refermer avec un claquement sec... Des pas s'éloignèrent et s'effacèrent dans le lointain... Alors, seulement, Noële respira.

« Il est parti », fit-elle, délivrée.

Cependant, elle n'était pas tranquille. Maintenant que le visiteur s'était éloigné, les dernières paroles qu'il avait prononcées résonnaient en elle et troublaient sa quiétude.

« Il ne m'aurait pas épousée ! balbutia-t-elle, ennuyée. Il regrette !... C'est épouvantable ! »

Et, au bout d'un instant :

« Enfin, pourquoi s'obstine-t-il à venir dans les ténèbres ? Ce n'est pas ma faute si je ne le reconnais pas et si j'ai peur ! Il me reproche mon mauvais accueil, mais moi je déplore qu'il vienne sans lumière. Ça ne rime à rien, son arrivée dans la nuit comme un malfaiteur ! Je pense tout de

suite au cavalier noir : n'importe quelle femme s'affolerait ! »

Elle claquait des dents.

Était-ce le froid ? Était-ce la peur ? Elle ne savait. En simple chemise longue par cette nuit de novembre, la bise glaçait ses épaules. Elle se risqua à rentrer chez elle.

« Je ne fermerai plus les persiennes, décida-t-elle. Si mal qu'éclaire la lune, ça vaut mieux que tout ce noir dans la chambre. »

Elle replaça, devant la porte, la chaise renversée ; puis, grelottante dans cette pièce où la bise avait eu raison de la chaleur du chauffage central, elle se remit au lit.

« Il a peut-être raison de dire qu'il ne m'aurait pas épousée, observa-t-elle un peu après. Moi, je crois que si j'avais su qu'il dût m'effrayer si fort, en pleine nuit, j'aurais préféré quitter Montjoya ! »

Noële dormit fort mal après une pareille alerte. D'abord, elle fut longue à se réchauffer ; puis, les paroles regrettables prononcées par son mari en colère eurent sur sa sensibilité un effet déplorable. Plus elle se les remémorait, plus elle les trouvait graves. C'est par le regret que débutent les mauvais ménages.

Et ce qui était malheureux, c'est que les torts parussent provenir d'elle. Elle avait repoussé systématiquement son mari, alors que celui-ci, animé probablement de bonnes intentions, venait la voir.

Sans compter qu'en plein jour elle n'arrivait pas à retrouver cette peur incoercible qui la tenaillait dans l'ombre, et elle réprouvait sévèrement son attitude de la nuit.

Elle était donc résolue à s'en expliquer avec le châtelain.

Elle n'était pas une épouse ingrate, et savait se souvenir de tout ce que cet homme avait fait pour elle. Il ne fallait pas qu'il gardât d'elle la méchante impression emportée de leur effarante rencontre. Elle lui expliquerait... elle saurait lui

dire...

Mais, contrairement à ce qu'elle escomptait, Noële ne vit pas Yves Le Kermeur à table. Il s'était fait excuser auprès d'elle par Norine ; le soir, il en fut de même.

Pourtant, elle constata que son mari s'était occupé d'elle : un cadenas avait été posé aux persiennes.

« Pour vous enlever à jamais la possibilité de vous jeter par la fenêtre », disait ironiquement un papier épinglé aux rideaux.

Avec stupeur, Noële regarda la fermeture inattendue, et un grand découragement l'envahit.

Son mari la traitait comme une enfant déraisonnable ! Il était fâché contre elle et ne voulait pas admettre que la jeune femme pût avoir peur de ses visites.

Allait-il donc continuer celles-ci ?

*

À chaque repas, l'orpheline espéra voir apparaître son mari dans la salle à manger, mais le châtelain se faisait excuser, et la jeune femme commençait à se tourmenter de cette bouderie qui s'éternisait.

Pour fuir la solitude qui lui pesait, chaque jour davantage, dans le grand château silencieux, Noële avait repris, malgré le froid, ses longues promenades solitaires autour du plateau de Montjoya.

À être toujours seule et à ne devoir compter sur le secours de personne, l'orpheline s'enhardissait peu à peu.

Elle, qui était si peureuse la nuit, se montrait intrépide dans la journée. Prenant des sentiers de douanier à peine visibles dans la neige, elle osait se livrer à d'aventureuses randonnées, loin des parages fréquentés par ses gens.

Un jour, elle glissa sur une pierre gelée et elle tomba si maladroitement qu'elle se foula le pied.

Quand elle se releva et voulut reprendre sa route, la douleur l'en empêcha.

Très ennuyée, trop loin de son habitation pour pouvoir appeler utilement, comprenant, en outre, que, par cette température glacée, elle ne devait pas rester en place, elle essaya de se traîner en s'aidant des mains contre les parois des rocs glacés.

Mais la route à parcourir était longue et, après une demi-heure d'efforts, Noële y renonçait, quand un bruit de pas à proximité lui permit d'appeler à l'aide.

Elle pensait qu'il s'agissait d'un des serviteurs, en corvée de bois ; mais, entre les aiguilles de neige des noirs sapins, elle reconnut Yves Le Kermeur, fusil en bandoulière, qui revenait de chasser le chamois.

À la vue de sa femme agenouillée sur la neige, le châtelain s'approcha vivement et questionna :

- Que faites-vous ici, Noële ?
- Je suis tombée, avoua-t-elle piteusement.
- Seriez-vous blessée ?
- Oui... Non ! Je ne sais pas, mon pied me fait mal, je ne puis marcher.

Le chasseur s'était agenouillé devant elle, et, défaisant ses gants, il la forçait à s'asseoir pour pouvoir mieux examiner le pied malade.

Toute rougissante et intimidée, Noële le laissait faire ; mais son regard anxieux cherchait à lire sur le visage de son compagnon le réflexe des pensées sournoises dont elle le croyait animé à son endroit. Elle s'étonnait presque qu'il lui eût parlé doucement et toujours avec sa même courtoisie, comme si l'accident arrivé à la jeune fille avait fait oublier au mari tous ses griefs.

La chaussure et le bas défaits, l'homme avait pris le pied blessé entre ses mains. Déjà, l'enflure envahissait la cheville.

– Une belle foulure, murmura-t-il en prenant de la neige et en commençant à masser les muscles blessés.

La douleur faillit arracher un cri à l'orpheline. Pourtant elle se raidit, il ne fallait pas, par ses plaintes inopportunes, indisposer encore la bonne volonté de son mari.

Elle était soudain très émue, la petite épousée,

devant cet homme agenouillé dans la neige et qui, si simplement, négligeant son ressentiment, lui prodiguait généreusement ses soins.

Pensivement, elle contemplait cette tête inclinée. À travers la masse luisante de la chevelure blonde, quelques fils argentés brillaient.

Cette vue parut éveiller en elle une sensibilité telle que sa timidité en fut comme amoindrie.

– Vous êtes très bon, balbutia-t-elle.

L'homme leva les yeux et lui sourit.

– Ce n'est pas de la bonté, c'est de la prévoyance ! Si je ne vous masse pas tout de suite, vous allez en avoir pour quelque temps. Et comme l'immobilité est toujours désagréable à votre âge, j'essaie de vous en préserver.

– Si. Vous êtes très bon, insista-t-elle doucement, pendant qu'il se remettait à sa tâche.

Et, levant la main, elle la posa avec douceur sur la chevelure fauve.

– Il ne faut pas m'en vouloir, monsieur Le Kermeur : je n'ai jamais voulu vous faire de la

peine, murmura-t-elle, les yeux soudain brillants d'humidité.

– Mais j'en suis persuadé, mon petit, vous n'êtes pas tombée par plaisir, riposta-t-il en riant.

Elle crut qu'il dénaturait volontairement le sens de ses paroles.

– Je parle du chagrin que je vous ai causé l'autre nuit... Je suis navrée de vous avoir déplu... je vous assure que ce n'est pas ma faute.

– Ah ! l'autre nuit ! fit-il avec un léger sursaut.

Sa main avait cessé son mouvement de massage. Redressé un moment, l'homme parut secouer des pensées désagréables.

– N'en parlons plus, voulez-vous ?... C'est préférable, n'est-ce pas ?

– Si, insista-t-elle. Je dois en parler puisque vous me fuyez et que je ne vous vois plus. Vous ne pouvez pas savoir combien je suis peinée de vous sentir fâché contre moi.

– Je ne suis pas fâché, répondit-il.

Mais son visage était tout assombri.

– J’ai eu beaucoup à faire ces jours-ci, et je n’ai pu déjeuner avec vous, expliqua-t-il avec effort. Croyez-moi, Noële, ce ne fut pas mauvaise volonté de ma part, et je m’en suis fait excuser auprès de vous.

– Ce n’était pas parce que vous étiez indisposé contre moi ?

– Mais non, voyons, mon petit ! Pourquoi l’aurais-je été ?

Il la regardait avec bonté, elle le dévisageait avec surprise.

Elle s’était imaginé tant de choses, depuis une semaine qu’elle ne le voyait plus !

– Oh ! je suis contente ! Si vous saviez comme cette supposition me faisait de la peine !

– Vraiment ? sourit-il.

Leurs yeux se croisèrent avec la même douceur et la même gravité que le matin de leur mariage.

Noële ressentit, à nouveau, le frisson singulier qui courait le long de son échine et alanguissait tous ses membres. Ce fut Yves Le Kermeur qui le

premier, brisa le sortilège.

– Il ne faut pas douter de ma bonne volonté, Noële, affirma-t-il gravement en recommençant lui masser le pied. Voyez en moi un bon compagnon qui ne demande qu'à vous rendre facile la vie monotone de Montjoya.

– Bien vrai ? s'écria-t-elle tout heureuse. Un bon compagnon qui ne regrette pas de m'avoir épousée ?

– Vous n'en doutez pas, j'espère !

– Alors, fit-elle, sans se rendre compte de toute la grâce qu'elle mettait dans ses gestes et ses paroles, puisque vous êtes si bon et si rempli d'indulgence, aujourd'hui, promettez-moi, monsieur Le Kermeur, que vous ferez venir de la ville de quoi éclairer ma chambre le soir.

Il faillit laisser retomber le petit pied qu'il frictionnait.

– Pourquoi de la lumière ? Vous en avez besoin pour dormir ?

– Oh ! non ! pas pour dormir ! bien que j'ai été habituée au pensionnat à ce qu'il y ait toujours,

durant la nuit, une veilleuse allumée.

– Dans un dortoir où il y a de nombreux enfants, cela s'explique... mais dans une chambre !

– Aussi, je ne demande pas de veilleuse... une lumière seulement, pour me coucher : c'est très pénible de se déshabiller sans y voir.

– L'électricité est fermée de bonne heure, à cette saison, en effet. Eh bien, Noële, il faudra moins traîner le soir, avant de vous mettre au lit. Une demi-heure de plus de sommeil vous fera du bien, vous êtes toute pâlotte, en effet.

– Me coucher plus tôt, j'y ai bien pensé, fille avec lassitude, car, malgré son apparente bienveillance, il ne paraissait pas vouloir la comprendre. Mais c'est quand vous venez me surprendre que j'ai peur.

Brusquement, il se redressa. Une hostilité s'éveillait soudain dans ses yeux bleus qui prenaient une teinte métallique.

– Ce qui se passe la nuit, entre deux époux, n'a pas besoin de clarté ! Croyez-moi, Noële,

parlons d'autre chose !

Les lèvres de l'orpheline dessinèrent une moue chagrine. Le ton de son mari était sans réplique, et la pauvrete sentait les larmes la gagner.

– Ce n'est pas ma faute si j'ai peur ! expliqua-t-elle en s'efforçant de ne pas pleurer. Vous ne voulez pas saisir : j'ai peur ! C'est épouvantable ! Il me semble que je finirai par devenir folle, dans tout ce noir !

– Quelle exagération ! fit-il de mauvaise humeur. Vous tenez, décidément, à me gâter cette journée !... Bon ! voilà que vous pleurez, à présent... J'ai horreur de voir les gens pleurer ! Je vous en prie, cessez cette comédie !

Mais plus il prenait un ton sévère pour lui parler, plus le chagrin de la jeune femme redoublait.

– Ah ! j'avais bien besoin de vous rencontrer ! observa-t-il, bourru et en s'énervant. J'étais presque heureux, aujourd'hui ! Il fallait que cette petite scène vînt me rappeler tous mes soucis !

– Pardonnez-moi, balbutia-t-elle à travers ses larmes. Je suis très malheureuse de vous causer du tourment ; mais à qui voulez-vous que je me plaigne si vous ne voulez m'entendre ?

– Vous plaindre ? s'écria-t-il comme si ce seul mot, dans tout ce qu'elle avait dit, valût la peine d'être retenu. Vous avez à vous plaindre !... Voyons, qu'est-ce qu'il y a au juste ?

– Je vous ai déjà dit que j'avais peur... C'est nerveux peut-être, mais ça ne se calcule pas... Je ressens... et c'est affreux !

– Vous avez peur ?

– À en perdre la tête ! Je ne vous reconnais pas ! Vous me paraissez avoir des proportions fantastiques, votre voix est changée : pour moi, ce n'est pas vous qui êtes là !

– Voyons, voyons ! Qui voulez-vous que ce soit ?

– Évidemment ! En plein jour, je comprends et je me rends compte ; mais la nuit, l'instinct seul me guide et c'est épouvantable !

– Il faudra pourtant vous y habituer, ma petite

Noële ! Entre gens mariés, ces visites sont normales.

– Oui, probablement !

Il eut un bref sourire.

– Votre « probablement » m’amuse !

Mais elle était si grave, et il y avait tant de désespérance dans son regard d’enfant que la gaieté de l’homme tomba aussi vite qu’elle était née et qu’il s’attendrit.

– Je regrette que vous n’ayez plus votre mère... Une maman sait ce qu’il faut dire à sa fille... Elle vous aurait fait comprendre...

Noële, tristement, secoua sa tête brune.

– Une maman me procurerait, avant tout, quelques bougies. Je suis toute perdue dans ce désert glacé et, quand j’ai besoin d’une chose, je ne sais comment la faire venir.

– Vous croyez qu’une chandelle vous ferait mieux agréer la présence d’un mari ?

– Évidemment ! Ce n’est que l’obscurité qui me fait peur ! Si vous arriviez chez moi, une

lampe à la main, je vous accueillerais avec plaisir et non comme un menaçant fantôme. Mais votre venue, dans les ténèbres, tel un être malfaisant, est une chose affolante. Et je n'ai même pas la ressource de m'enfermer à clef dans ma chambre. La porte n'a qu'une inoffensive poignée, si bien que je ne dors pas : la seule perspective que quelqu'un peut survenir à l'improviste, pendant mon sommeil, me tient éveillée des heures entières.

– Allons, allons, tout cela n'est pas sérieux et n'est qu'un effet de votre imagination trop ardente. À vivre au milieu des livres, dans la bibliothèque, vous vous exaltez et vous finissez par croire que tout ce qu'ils contiennent existe dans la réalité, alors que la plupart du temps c'est tout le contraire qui est vrai.

En parlant, il l'aidait à marcher, car il lui avait remis bas et soulier. Et, la soutenant contre lui, il la ramenait au château, à petits pas soigneusement calculés pour qu'elle ne glissât pas à nouveau sur le roc du sentier gelé.

Comme ils arrivaient à la porte de la maison,

Noële, qui était reconnaissante à son mari de tant de soins, voulut l'en remercier.

M. Le Kermeur ne lui avait fait aucune promesse, il n'avait pas davantage paru vouloir la comprendre ; mais la jeune femme pensait que jamais encore le maître de Montjoya ne lui avait marqué autant d'attentions. Et puisque, dans le mariage, c'est à l'épouse d'être conciliante, elle voulut tout de suite lui fournir une preuve de sa bonne volonté.

Avec un mouvement d'adorable spontanéité, Noële se dressa sur la pointe des pieds pour mettre son visage à la hauteur de celui du châtelain. Lui plaquant un baiser sur la joue, elle osa cet aveu qu'elle n'avait pas calculé et dont, la première, elle s'étonna par la suite :

– Yves, vous ne savez pas combien je vous aime et comme je voudrais vous satisfaire... J'essaierai de dompter ma peur pour vous faire plaisir.

Puis, toute rougissante de son audace, elle s'éloigna, en boitillant, car son pied blessé ne lui permettait pas de marcher aussi vite qu'elle

l'aurait voulu.

Yves Le Kermeur était demeuré sur place, tout saisi.

Le front sombre, les yeux graves, il regardait s'éloigner l'enfant à qui il avait donné son nom. Il ne s'était pas attendu au geste de puérile tendresse, et tout son être en frémissait comme si un scalpel invisible avait rouvert en lui une plaie sensible et mal cicatrisée.

*

Noële passa le restant de la journée dans un état d'exaltation qui ne lui était pas habituel.

En sa tête, soudain farcie de tous les plus beaux rêves, les pensées tourbillonnaient en danse éperdue autour de sa rencontre avec son mari.

Celui-ci avait parlé avec une telle douceur, il l'avait soignée avec des gestes si délicats, qu'une griserie inconnue habitait maintenant son âme émerveillée de petite épouse, très jeune, très

ignorante, mais instinctivement très aimante.

Son mari...

Subitement, Noële découvrait à ce mot une magie ignorée jusqu'ici. Et c'était, en son être, mille sensations, mille espérances qui, tour à tour, heurtaient sa sensibilité ou extériorisaient ses besoins de tendresse.

Son mari...

Combien de fois, lorsque celui-ci était devant elle, courtois et hautain, selon les jours, n'avait-elle pas eu l'obscur désir de s'approcher de lui pour lui donner elle ne savait quelle marque d'intérêt ou d'affection !

À cette heure, plus que jamais, elle rêva de poser sa tête sur son épaule et de rester blottie contre lui, en silence, les yeux clos en une immobilité délicieuse et apaisante.

Oh ! oui ! Connaître la douceur d'un abandon sur une épaule d'homme accueillante comme un refuge, dans une sécurité complète qu'aucun geste masculin ne vient décevoir.

Avant l'éveil des sens, son éveil à l'amour lui

faisait connaître le grand besoin instinctif des femmes : être une toute petite chose qu'un homme aime et protège en dehors de tout désir charnel.

Et, pendant des heures, d'une âme débordante de tendresse, d'abnégation et de dévouement, Noële ne pensa qu'à son mari. Comme une ingénue qu'elle était, elle se donnait tout entière et sans calculer à celui qui n'avait fait, pourtant, que lui marquer un peu de sympathie.

Le cœur ne pèse pas ce qu'il donne de lui-même, et il n'oppose pas à son don ce qu'il a reçu de l'autre.

Noële ne calcula pas davantage quand elle décida, le soir même, d'accueillir courageusement la visite de celui dont elle portait le nom. Elle ne voulait pas le décevoir, elle ne souhaitait que lui faire plaisir et lui marquer ainsi toute la tendresse dont son âme maintenant débordait.

Dans l'obscurité coutumière, assise au milieu des coussins, sur la chaise longue de sa chambre, l'orpheline attendait la venue de celui qui lui avait donné son nom.

Coudes aux genoux et visage dans les mains, elle s'efforçait de rester calme et de ne pas s'affoler, comme d'habitude, de ces ténèbres nocturnes qui l'horrifiaient.

N'avait-elle pas promis à Yves Le Kermeur de l'attendre ? N'était-elle pas décidée à l'accueillir favorablement ? Il fallait donc qu'elle prît sur elle de ne pas se laisser aller à ses naturelles terreurs.

Et, avec une vaillance inusitée, Noële, à plusieurs fois, s'encouragea :

« Je n'ai pas peur ! Je ne veux pas avoir peur ! » Cependant, quand le pêne de sa porte joua dans la serrure, elle s'immobilisa, les yeux agrandis dans le noir.

Voici arrivé le moment redouté où il faut surmonter ses frayeurs.

La porte ouverte, le nouveau venu s'informa

tout de suite :

– C'est moi, Noële, serez-vous plus accueillante, ce soir ? Où êtes-vous ?

– Je suis là.

La voix qui prononça ces trois syllabes était lamentable. Elle eût attendri un tigre... mais un homme amoureux est, par moments, moins sensible qu'un félin.

– Où êtes-vous ? De quel côté ? insistait le visiteur.

– Ici, sur la chaise longue.

Héroïquement, elle attendait. On ne pouvait lui demander d'aller au-devant de lui, n'est-ce pas ? D'ailleurs, toute sa volonté était tendue à ne pas avoir peur, et elle eût été incapable d'un autre effort.

Mais c'était tellement affolant, cette approche d'un être invisible, que la pauvrete claquait des dents.

– Ma petite Noële, fit l'homme, qui l'avait rejointe et qui s'attendrissait d'un si beau résultat. Ma petite Noële, combien vous me rendez

heureux, ce soir !

À tâtons, il l'avait saisie aux épaules et ses mains avides la palpaient avec ivresse, coulant le long des bras jusqu'aux coudes, qu'elles maintenaient fermement, pendant qu'il s'agenouillait devant elle.

– Je suis avec vous, enfin, ma petite Noële ! Je vais pouvoir vous exprimer mes sentiments et vous dire tous les mots d'amour que je retiens depuis des semaines.

Noële ne répondit pas.

Haletante, l'oreille tendue, elle essayait de s'habituer à cette voix d'homme, coupée de souffles courts que l'émotion rendait rauque et qui était si différente, la nuit, du ton enjoué mais distant dont le châtelain usait dans la journée.

Il avait pris ses mains et les couvrait de baisers brûlants qui ne s'arrêtaient que pour laisser jaillir les mots enflammés et les serments délirants.

L'effroi de l'orpheline peu à peu s'apaisait. Elle avait cessé de trembler et même l'obscurité la troublait moins.

Bercée par la voix basse qui se faisait à la fois si humble et si ardente dans son lyrisme éperdu, Noële évoquait l'homme agenouillé tantôt dans la neige... douce et apaisante vision opposée à la réalité fouguese de ce soir.

Comment Yves Le Kerneur, si calme, si pondéré lorsqu'il lui parlait d'habitude, pouvait-il mettre tant de délire dans son monologue nocturne ?

Au contact du châtelain dont la passion l'étonnait, la jeune fille sentait son enthousiasme de la journée s'apaiser singulièrement.

Après avoir rêvé à toutes les tendresses qu'elle exprimerait à son mari, Noële demeurait silencieuse et restait froide, attentive, écoutant, analysant, tout son entendement dressé à saisir ce que ses yeux ne pouvaient voir.

Quelques heures plus tôt, elle était toute bouleversée d'amour pour un mot de douceur que son compagnon avait prononcé. Maintenant, elle était glacée, malgré la chaleur de la voix qui lui faisait les déclarations les plus inattendues.

Les sentiments d'amour ne vont donc pas de compagnie chez les deux partenaires en même temps ?

Le visiteur, devant ce mutisme obstiné et la froideur du buste qui ne s'humanisait pas, redoublait d'ardeur et d'éloquence.

Pendant qu'à travers l'étoffe de sa robe, car elle l'avait attendu sans se dévêtir, il embrassait ses genoux, sa taille, son corsage, Noële se rappelait avec attendrissement l'émoi qui l'avait saisie l'après-midi, quand elle avait osé, de ses doigts, effleurer les cheveux blonds du jeune homme.

Elle voulut retrouver la sensation délicieuse.

Dégageant une de ses mains, elle la leva vers la tête inclinée devant elle. En gestes malhabiles, puisqu'elle n'y voyait pas, elle heurta le front tiède et ses doigts s'allongèrent sans légèreté vers l'abondante mais invisible chevelure.

L'impression ressentie ne rappela pas, pour elle, celle qu'elle souhaitait évoquer. D'ailleurs, la main de son mari était venue rechercher la

sienne pour la presser contre sa joue, contre ses lèvres, sans que la litanie des mots d'amour cessât sa chanson éperdue.

Machinalement, les doigts de la jeune femme effleurèrent comme une lente caresse les lèvres et la joue que l'homme appuyait contre sa paume. Elle eut le contact d'une chair infiniment lisse et douce... si douce même que ses doigts curieux renouvelèrent leurs gestes et que l'homme les happa avec sa bouche comme des fruits qu'elle lui eût promenés sous le nez.

Et cela amena cette confiance :

– Ne vous apercevez-vous pas combien mes joues sont douces ? Tous les soirs, je me rase soigneusement, à la dernière minute, avant de venir vous retrouver, dans l'espoir que, peut-être, j'obtiendrai le baiser que je désire de vous...

« Croiriez-vous, Noële, que, chaque jour, depuis notre mariage, je suis venu monter la garde à votre porte, le cœur tremblant d'émoi, attendant votre appel et n'osant que rarement entrer, car je redoute votre déplaisir et la peur que je vous cause chaque fois. »

– Tous les soirs ? interrogea-t-elle, songeuse, car elle était médusée d'une si persistante attention.

– Oui, tous les soirs... comme un collégien timide que l'homme reste toujours, quel que soit son âge, en présence de la femme qu'il aime et qu'il désire. Et voici que mon attente n'a pas été déçue... Je suis à vos pieds... je vous tiens dans mes bras... Noële chérie, ne me donnerez-vous pas le baiser que j'attends ?... mes lèvres sont si près des vôtres...

L'orpheline ne répondit pas... Elle n'entendait plus que son murmure passionné, sans s'occuper du sens des paroles prononcées.

– Tous les soirs ! avait-il dit.

Elle n'en revenait pas !

Cette persévérance la déconcertait.

Pourquoi ne lui avait-il jamais dit un mot d'amour dans la journée, puisqu'il en était si prodigue ?... Pourquoi prendre tant de soins pour la rejoindre la nuit, alors qu'il ne paraissait pas désireux d'être auprès d'elle, le jour ?...

Sa naïveté ne pouvait trouver aucune explication à de semblables remarques.

Et voici que, justement, devant son silence qui était un encouragement, l'homme se dressait contre elle et l'attirait dans ses bras ; avec fougues ses lèvres venaient écraser les siennes.

Surprise, Noële ne put éviter ce baiser, mais ce fut comme si une décharge électrique l'avait subitement atteinte alors que sa pensée était si loin.

Elle se dégagea et se dressa d'un bond.

Les dents serrées, elle s'essuyait la bouche avec force pour effacer la désagréable sensation de ce baiser humide.

Et, frémissante, elle le repoussa.

– Oh ! laissez-moi !... éloignez-vous !

Tout à coup, elle s'épouvantait de le sentir près d'elle, bien que, devant son sursaut, il l'eût lâchée aussitôt.

– Ma petite Noële, écoutez-moi !

– Non ! Allez-vous-en !

Elle avait la terreur d'être la proie d'un monstre. Depuis qu'il était entré dans sa chambre, cette terreur la hantait et elle n'arrivait pas à assimiler sa présence au souvenir qu'elle gardait de son époux.

– Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! répétait-elle sans même entendre ses promesses de sagesse.

Il dut céder et s'éloigner, car il comprenait qu'il n'aurait pas obtenu, ce soir-là, qu'elle l'écoutât davantage.

Il partit en lui jetant encore de loin des mots d'amour et des protestations de respect auxquels elle ne répondit rien.

L'entendait-elle seulement ?

Elle était devenue butée et malveillante.

– Moi, j'en ai assez de tout ce noir !... Je n'aime pas du tout ces histoires-là !

Cette longue présence du châtelain auprès d'elle qui s'était contrainte à bien l'accueillir, l'avait considérablement énervée.

Elle était déçue aussi...

Après une telle demi-journée d'exaltation où tout lui était apparu si beau et si facile, il lui était pénible de constater qu'en réalité cette rencontre ne la satisfaisait pas.

Pourtant, son mari lui en avait dit des choses et des choses !... Jamais elle ne se serait imaginé que le châtelain pût prononcer de telles paroles !...

Comme on se trompe, tout de même ! Elle qui croyait Yves Le Kermeur si froid, si indifférent !...

Au fond, cela aurait dû lui paraître délicieux tous ces mots d'amour qu'un homme lui avait murmurés !

Maintenant qu'elle se les remémorait, elle trouvait du plaisir à les avoir entendus...

Pourquoi, tout à l'heure, ne ressentait-elle que l'impression désagréable de parler à un étranger invisible, et ne s'évertuait-elle qu'à épier ses gestes et ses intonations comme s'il était d'une essence dangereuse ?

Ce devait être encore la faute de cette

persistante obscurité.

Avec le temps, elle s'y habituerait peut-être. Mais une chose importune qu'on finit par tolérer n'en demeure pas moins importune... Il serait préférable que M. Le Kermeur comprît son état d'âme ; la bonne volonté ne suffit pas toujours à empêcher l'imagination de créer des images déplaisantes... et, dans ce domaine, sa pauvre cervelle ne forgeait-elle pas mille menaces toujours renouvelées ?

Ce qui serait mieux, c'est que son mari adoptât d'autres manières...

Oh ! oui. Noële ne demandait pas autre chose !

Quand elle verrait le grave et silencieux châtelain lui parler, en plein jour, comme il l'avait fait ce soir, alors la jeune femme s'abandonnerait à lui sans réserve et sans répulsion... au contraire !

Ce tableau évoqué la fit sourire d'aise...

Et Noële s'endormit en se figurant que son mari et elle se promenaient au grand jour, tendrement enlacés... Le jeune homme lui disait

des mots très doux... des mots troublants comme des caresses que ponctuait de longs baisers fous...

Noële rêvait, tout simplement...

*

– Madame Le Kermeur, savez-vous où est Monsieur ?

À cette voix d'homme, Noële se retourna vers la porte du vestibule que quelqu'un venait d'ouvrir.

Elle reconnut l'ouvrier affecté au téléphérique de Montjoya.

– Monsieur doit être dans son bureau, répondit-elle affablement.

– Bon, je...

Il s'arrêta et regarda ses pieds couverts de boue, et s'excusant :

– Madame veut-elle remettre à M. Yves ce petit paquet ? Ce sont des rasoirs qu'il attend...

J'ai les pieds tellement boueux qu'il vaut peut-être mieux que je ne salisse pas davantage le couloir.

– Donnez, fit l'orpheline, qui sourit en prenant le paquet.

Elle se rappelait ce que son mari lui avait dit la veille, à propos de rasoirs, et c'est un peu en rougissant qu'elle lui remit ceux-ci.

– C'est Grizelli qui vient de les apporter.

– Tant mieux ! dit le châtelain. Voici plusieurs jours que je les attends. J'ai un jeu de trois unités que je donne à repasser habituellement au fur et à mesure qu'ils ont perdu leur tranchant. Cette fois, je ne sais à quoi je pensais, j'ai attendu que les trois rasoirs fussent inutilisables pour les envoyer au repasseur.

Il s'arrêta devant les yeux arrondis de Noële, que la stupeur clouait sur place. Puis, se grattant les joues, il observa, un peu confus :

– J'en ai besoin, hein ? Je suis très sale... C'est d'ailleurs pourquoi je me suis abstenu de paraître à table, ces jours-ci.

Elle ne répondit pas. Elle le regardait, pétrifiée, comme si, devant elle, un monstre était apparu.

Cet homme avec cette barbe, c'était son mari, indiscutablement... Un mari moins soigné que d'habitude, mais son mari tout de même !...

Son mari qui, la veille au soir, lui avait dit...

Elle lui avait même tâté ses joues...

Voyons, était-ce possible ? Elle pousse si vite, la barbe ?

Le châtelain se trompa sur son ébahissement.

– Je suis très laid ainsi, n'est-ce pas ? Toute la physionomie en est changée. Cinq jours sans se raser et on devient méconnaissable.

– Ce n'est pas beau, dit-elle enfin d'une voix décomposée. Mais hier ?... vous aviez déjà ?...

– Évidemment, tous ces jours-ci.

– Je n'avais pas remarqué.

– Peut-être ne pouviez-vous voir. Il faisait froid et j'avais relevé le col de ma pèlerine... J'avais aussi un cache-nez autour du cou.

Il parlait de leur rencontre de l'après-midi, alors qu'elle évoquait sa visite nocturne.

– On le sent ? balbutia-t-elle, en faisant le geste de toucher sa propre joue.

– Oh ! oui, ça pique !

– Ça pique ?

Comme une hallucinée, elle marcha vers lui. Et, intriguée, sans s'apercevoir de la familiarité de son geste, elle allongea le bras et, à plusieurs reprises, elle passa la main sur la joue de son compagnon.

– Oh ! ça gratte... comme une brosse !

– Oui, c'est rugueux ! Et encore avec la main on se rend moins compte, mais si je vous embrassais !

Dans une sorte d'hypnose, elle tendit vers lui son visage.

– Embrassez-moi.

Le châtelain eut un léger sursaut aussitôt réprimé.

– Vraiment, Noële, vous voulez connaître la

saveur un peu forte d'un baiser de fauve ? railla-t-il. Vous avez des curiosités singulières.

– Autant que si, avant ce jour, je n'avais jamais vu un homme ayant de la barbe, convint-elle en souriant pensivement.

– C'est vrai. Tout le monde se rase, aujourd'hui, je n'en parais que moins soigné.

– Mais l'occasion en est d'autant plus rare, riposta-t-elle avec opportunité, car tous ses sens, subitement aiguisés, lui faisaient percevoir, en l'amplifiant, l'hésitation de son compagnon.

M. Le Kermeur avait, en effet, reculé jusqu'à la cheminée, et il affectait de se regarder dans la glace.

Toujours sous l'obsession de sa découverte, Noële l'avait suivi.

– Embrassez-moi... pour que je connaisse la drôle d'impression.

– Oh ! ça racle, tout simplement ! fit-il en riant.

Et, ne pouvant se dérober plus longtemps à l'invite de sa femme, il posa ses lèvres sur la face

pale qu'elle levait vers lui. Il mit même une certaine complaisance à lui faire sentir ce que c'était qu'une barbe d'homme qui commence à pousser, car il s'amusa à frotter sa joue contre la sienne.

– Eh bien ! c'est doux ?

– Oh ! non ! Ça fait mal !

Il rit silencieusement sans s'apercevoir que le fin visage de sa femme se décomposait de plus en plus.

– Du côté de la barbe est la toute-puissance, fit-il avec emphase ; vous venez de le percevoir : Qui s'y frotte, s'y pique !

– Oui, acquiesça-t-elle, maintenant, je sais...

Elle ne discerna pas très bien quelles paroles elle prononça encore avant de quitter son mari ; mais lorsqu'elle se retrouva seule hors de sa présence, elle était comme ivre et tous les objets lui paraissaient danser autour d'elle.

Elle avait soudain l'impression d'être devenue folle. Qu'est-ce que cela voulait dire ?... Avait-elle donc rêvé la scène de la nuit ?... Sinon, quel

était cet homme qui avait osé venir la rejoindre ?

Noële gagna sa chambre.

Dans l'état d'esprit où elle se trouvait, elle aurait été incapable de se livrer à une occupation quelconque.

Elle s'était jetée à plat ventre sur le divan, parmi les coussins de velours brodés de soies multicolores.

Les yeux dans le vague, elle ne fixait rien, ne voyait rien, mais réfléchissait éperdument, intensément.

C'était tellement extraordinaire et même invraisemblable ce qui lui arrivait, qu'elle ne trouvait aucune explication possible.

Voyons, il fallait essayer de comprendre la renversante histoire...

D'abord, une chose était indiscutable : c'était bien Yves Le Kermeur qu'elle avait épousé... C'était, aussi, bien à lui qu'elle avait parlé le matin. Hormis lui, elle ne connaissait aucun autre homme à Montjoya... sauf les serviteurs !

Et cependant, hier soir, un homme, se disant

son mari, était venu la rejoindre dans sa chambre.

Cet homme n'était pas M. Le Kermeur..., indubitablement, ce ne pouvait être lui !

Cette certitude lui donnait le vertige ; pourtant, elle devait avoir le courage d'en examiner tous les côtés.

Le problème se présentait fatalement ainsi :

« Il est impossible qu'il n'y ait pas deux hommes à Montjoia : mon mari et un mystérieux inconnu... Ce ne peut être un effet de mon imagination en délire... chacun d'eux n'a pu se substituer à l'autre, à quelques heures de distance... Ils sont bien de chair et d'os, tous les deux, puisque j'ai touché les joues de chacun... Donc, ils existent !... »

En dehors de cette donnée irréfutable, Noëlle ne pouvait former que des conjectures.

Malgré l'in vraisemblance des faits, elle se rendait bien compte que quelques observations venaient appuyer la thèse de deux hommes différents.

D'abord, elle n'avait jamais nettement

reconnu la voix de son mari dans celle du visiteur nocturne ; ensuite, il était incontestable que l'homme des ténèbres était beaucoup plus affectueux, vis-à-vis d'elle, que ne l'était le châtelain ; enfin, il lui apparaissait évident, à présent, que si ce dernier avait éprouvé pour elle les sentiments de l'autre, il n'aurait pu être à la fois de glace durant le jour et de feu pendant la nuit... Dans tous les cas, son mari n'aurait pas été sans y faire allusion quelquefois.

Son instinct, qui l'avait toujours fait repousser les avances de l'inconnu, était donc dans la vérité sans qu'elle s'en fût rendu compte jusqu'ici.

Mais toutes ces observations d'après coup n'éclaircissaient pas la situation. Elles lui ouvraient des aperçus insoupçonnés, et c'était tout !

Noële n'était pas une énergique. Sa nature timide et le manque d'affection dont elle avait souffert jusque-là l'avaient fait replier sur elle-même, sans qu'elle eût jamais osé avoir une volonté bien affermie.

Dans une lutte ouverte contre la vie ou contre

quelqu'un, elle eût opposé une grande force d'inertie et de mutisme, c'est tout ce dont elle était réellement capable à ce jour.

Mais si Noëlle n'était pas audacieuse, elle possédait en revanche une belle intelligence et une fermeté de principes inattaquable.

Il ne lui vint pas à l'idée que son mari pouvait lui donner la clef du mystère dressé devant elle. Elle avait l'intuition que ce n'était pas en l'interrogeant qu'elle découvrirait la vérité...

D'ailleurs, l'interroger était profondément gênant, peut-être même blessant ! La veille, quand elle avait osé faire allusion à ses terreurs nocturnes, lors des visites qu'il lui faisait, il avait marqué un réel mécontentement qu'elle eût soulevé avec lui cette question...

Ici, elle eut un long tressaillement :

« Il n'a pas nié qu'il ne vînt me voir le soir... Je me souviens, *il* m'a dit : Ce qui se passe la nuit entre deux époux n'a pas besoin de clarté... »

Alors ?

Mais qu'est-ce que cela prouvait, sinon que M.

Le Kermeur avait, *lui aussi*, rendu visite à sa femme. Cela n'expliquait pas l'importune visite de la veille : la possibilité de la présence de son mari, certains soirs, n'excluait pas l'audacieuse venue d'un autre, les autres jours.

Sa raison lui commandait de ne pas assimiler les deux choses, elle devait aussi n'agir qu'à coup sûr.

Le châtelain lui avait donné son nom ; loyalement, il lui avait fait dans sa demeure une place respectable dont elle avait, jusqu'ici, senti tout le poids et réalisé tous les avantages.

Elle devait se montrer à la hauteur de cette place qu'elle occupait en ne troublant pas, mal à propos, l'harmonie en usage à Montjoya. Avant de soulever le trouble dans la maison qui l'avait accueillie, elle devait, avant tout, être certaine que, malgré l'évidence, ses sens ne l'avaient pas abusée et qu'il y avait réellement deux hommes différents autour d'elle.

Ceci décidé, il lui restait à trouver le moyen d'arriver à une solution indéniable...

En cette grise journée d'hiver, la neige tombait en gros flocons d'ouate que le vent chassait vers la vallée.

Noële, accroupie sur le divan, la joue tassée sur la soie du dossier, les yeux vagues dans l'atmosphère mélancolique, suivit longtemps du regard, sans les distinguer, les gracieux papillons blancs qui s'agrippaient aux arbres avant de glisser définitivement dans l'abîme.

Tout à coup, elle sursauta, la solution lui apparaissait :

« Coûte que coûte, il faut que je me prémunisse contre les ténèbres... Je dois démasquer le visiteur. Avant tout, j'ai besoin de lumière. »

Et, en éclair, elle voyait tout ce qu'elle devait faire pour obtenir ce résultat.

Son mari fumait, il devait posséder des allumettes... dans ses poches ou sur son bureau... Noële n'avait qu'à fouiller partout, elle trouverait.

Des allumettes n'étaient pas grand-chose. De

la lumière serait mieux.

Jamais, vraiment, l'orpheline n'avait cherché avec tant de volonté une source d'éclairage à faire jaillir en cachette des autres habitants de Montjoya.

Comment, jusqu'ici, n'avait-elle pas pensé aux lanternes du personnel des communs ?

Partout, dans la cour, dans les étables, l'électricité était abondamment répartie, mais, avec les corvées de la ferme et les bêtes à soigner, quelquefois très tard le soir et de bonne heure le matin, il y avait un grand jeu de lanternes mises à la disposition des domestiques... Il ne devait pas être bien difficile de s'emparer d'un de ces lumignons.

Et, tout de suite, elle envisagea les dispositions à prendre.

La lanterne allumée, elle la placerait dans son cabinet de toilette, dont toutes les issues seraient adroitement voilées, afin qu'on ne pût voir du dehors l'éclairage intempestif. Puis, la porte du cabinet de toilette soigneusement refermée sur la

source de ce foyer lumineux, elle attendrait dans l'obscurité la visite de l'inconnu avec, dans sa poche, des allumettes prêtes à jaillir et à suppléer la lampe si la lueur de celle-ci était imparfaite ou faisait subitement défaut par insuffisance d'huile.

Il n'est pas d'impossibilité pour quelqu'un bien décidé à réussir...

Avec plus de facilité qu'elle ne s'y attendait, Noële réussit à se procurer en cachette ce qui lui était nécessaire.

Il ne lui resta plus qu'à attendre la nuit et ses ténèbres, complices qui devaient lui livrer le secret de son mystérieux visiteur... peut-être même le secret de Montjoya.

*

Depuis la minute mémorable où Noële avait découvert la preuve de la présence d'un autre habitant à Montjoya, l'orpheline avait fait bien des rapprochements et évoqué bien des choses.

C'est ainsi qu'elle s'était demandé si le

cavalier noir de terrible réputation dont lui avait parlé la couturière ne serait pas le visiteur mystérieux qui l'importunait. Et les bruits singuliers entendus dans la bibliothèque ne se rapportaient-ils pas à cet habitant inconnu qui la surveillait sans qu'elle s'en aperçût ?

Et ce grand parc en friche ? cette partie inhabitée du château dont elle avait entretenu Norine, sans que celle-ci pût ou voulût la renseigner ?... Quelqu'un vivait peut-être dans ces pièces toujours fermées... quelqu'un qui serait, en quelque sorte, un voisin d'Yves Le Kermeur... Celui-ci le connaissait probablement sans s'y intéresser... à moins que... car il fallait aussi tenir compte de l'étrange vie solitaire de son mari, qui, jeune encore, acceptait cette réclusion dans la montagne, sans un ami, sans une visite, sans rien qui parût réellement l'y retenir, en dehors de cette solitude complète dans laquelle il semblait se complaire.

Mais, parmi tant de suppositions plus ou moins étranges, Noële n'avait su choisir et aucune déduction n'avait prévalu.

Quand on attend un dénouement, le chapelet des heures paraît long à égrener. Mais si lent que soit le temps, les minutes le grignotent tout de même, et l'heure attendue sonne toujours au moment venu.

Le soir arriva... comme tout arrive !

L'oreille de Noële perçut le bruit habituel des pas ouatés qui s'approchaient de sa chambre.

Le cœur battant d'angoisse, elle eut le courage d'entendre la porte s'ouvrir sans faire un geste pour échapper à celui qui s'avançait.

Et cependant, en sentant cette présence invisible se mouvoir dans l'ombre, la jeune femme mordillait les poings crispés sur sa bouche, pour résister à l'envie de crier et d'alerter toute la maison.

– Ma petite Noële, ne suis-je pas trop importun, ce soir ? J'ai hésité à vous rejoindre... deux jours de suite : c'était peut-être abusif. Mais mon désir de vous parler et de vous sentir près de moi était si grand, que je suis venu tout de même...

– Vous avez bien fait, fit-elle à voix basse.

Parce qu’il lui parlait avec douceur et en s’excusant presque de venir troubler son repos, elle eut tout de suite le désir de s’être trompée.

Ah ! comme elle aurait aimé son mari si ç’avait été lui qui eût prononcé de tels mots affectueux !

Mais il n’était pas encore prouvé que ce fût un autre qui les lui faisait entendre.

– Où êtes-vous, chérie ?

– Ici, près de la porte du cabinet de toilette.

– Oh ! méchante ! Vous n’allez pas vous y enfermer, ce soir encore ?

– Non !... Vous pouvez venir me rejoindre...

En parlant, elle sentait des larmes d’énervement lui monter aux yeux. Il lui semblait que c’était elle, maintenant, qui jouait un rôle misérable, indigne de l’enfant loyale qu’elle avait toujours été.

Cependant, dans la poche de sa blouse de soie, Noëlle sentait sous ses doigts la boîte d’allumettes

prête à servir. Elle savait aussi qu'il y avait à portée de sa main une bougie pouvant épandre sa clarté dans la chambre enténébrée.

Alors, pendant que l'inconnu, l'ayant rejointe, cherchait à l'attirer dans ses bras, la jeune femme fit tourner sans bruit le bouton de la serrure. Puis, d'un geste presque violent, elle poussa la porte qui s'ouvrit largement.

Une lumière blonde s'étala sur le sol, illuminant le bas des meubles, les tapis et les sièges, mais voilant de pénombre les objets élevés, si bien que Noële distingua mal les traits de l'homme qui, d'un élan, abandonnant son étreinte, s'était rejeté en arrière.

L'orpheline voyait assez clair, cependant, pour discerner que ce n'était pas son mari qui était là.

Elle entendit, d'ailleurs, l'exclamation sourde que l'autre ne sut réprimer.

– Qu'est-ce qui vous prend ? Vous êtes folle !

– Je veux vous voir ! répondit-elle, surexcitée. Je veux savoir qui vous êtes ! Je suis sûre que vous n'êtes pas Yves Le Kermeur... Je veux

connaître la vérité...

Elle s'était penchée sur le sol pour prendre la lanterne et pouvoir l'élever jusqu'au visage inconnu. Mais l'étranger ne lui en laissa pas le temps.

Instinctivement, il se rua sur elle et immobilisa son bras qui déjà avait saisi le lumignon.

Alors, ce fut une lutte étrange. L'homme tenait Noële par derrière, de telle sorte qu'elle ne pouvait voir son visage ni projeter sur lui la lumière révélatrice. Et tout en la maintenant le plus délicatement possible pour ne pas lui faire de mal, il cherchait, d'un coup de pied, à projeter au loin la lanterne pour essayer de l'éteindre.

Toute la volonté de Noële était tendue à l'empêcher d'agir, et elle apportait autant d'ardeur à défendre sa lumière que l'autre en mettait à vouloir renverser celle-ci.

Ils ne parlaient pas, mais elle entendait sa respiration haletante et il lui semblait que son adversaire devait surprendre le tic-tac bruyant de son cœur essoufflé.

Il était visible que l'inconnu s'efforçait de ne pas blesser la jeune femme ; ses mouvements restaient modérés, et il ne les esquissait qu'avec une sorte d'hésitation.

Cette faiblesse donna la victoire à Noële, qui réussit à se libérer, et d'un bond, se mit à l'abri derrière un fauteuil.

Déjà, elle poussait un cri de triomphe, sa lanterne projetait sa lueur d'or dans la chambre, vers l'étrange visiteur.

Notre héroïne allait savoir ! Elle allait voir, enfin, celui qui osait, auprès d'elle, se substituer à son mari...

Mais ses yeux écarquillés ne distinguèrent qu'une grande silhouette qui fuyait, tête baissée, comme un animal blessé que les chiens talonnent dans les bois.

Elle eut l'impression que l'homme était plus grand et de plus large carrure que son mari... Elle remarqua surtout qu'en fuyant l'inconnu s'efforçait de cacher sa tête dans ses bras levés et repliés. Ce fut tout ce qu'elle eut le temps

d'enregistrer durant les quelques secondes qu'il mit à disparaître.

Alors, tremblante encore de la scène effarante qu'elle n'avait prévue ni si violente, ni si tragiquement inutile, Noële demeura debout, gagnante du champ de bataille, mais complètement désorientée par un si infructueux résultat.

Deux choses seulement étaient acquises : d'abord, celui qui la rejoignait le soir n'était pas son mari, lequel n'aurait eu aucune raison de cacher son visage à sa femme. Ensuite, l'inconnu ne voulait pas être vu par elle...

Pourquoi ?

Probablement parce que Noële le connaissait, ou, tout au moins, qu'il devait être facile de l'identifier à la description qu'elle pouvait faire de lui.

Le visiteur ne voulait donc pas être reconnu des habitants de Montjoya.

Ce raisonnement permettait de croire qu'Yves Le Kermeur n'était pas au courant de cette

histoire.

L'orpheline eût été heureuse de savoir qu'il en était bien ainsi, mais elle n'osait plus aller jusque-là dans ses conclusions.

Néanmoins, elle estimait qu'à présent elle n'avait plus à tergiverser.

Dès le lendemain matin, elle mettrait son mari au courant de la situation, et elle exigerait de lui qu'il fît la lumière complète sur cette étrange affaire.

Tout cela lui paraissait bien obscur et faillit naître en elle des aperçus et des commentaires qu'elle appréhendait d'approfondir.

Elle était naïve et tout à fait pure, c'est entendu ; mais depuis quelques mois, ses lectures faites au hasard, sans guide, et simplement choisies par l'attrance des titres, lui avaient ouvert un peu les yeux sur des choses insoupçonnées jusqu'ici.

L'amour, ce lien du cœur entre deux êtres de sexe différent, et dont, au couvent, on ne parlait jamais, lui paraissait maintenant un sentiment

normal que tout le monde devait éprouver... elle, comme les autres !

D'autre part, les visites de l'étranger, ses paroles enflammées et certaines hardiesses de ses gestes, lui faisaient soupçonner des manifestations plus physiques que sentimentales...

Elle sentait confusément que c'était miracle qu'il n'y eût pas eu plus d'intimité et d'irréparable entre elle et le visiteur mystérieux qu'elle avait, si longtemps, cru être son mari.

Ce qui l'avait préservée d'une pareille abomination, c'était sa peur instinctive de l'obscurité ; cette terreur nerveuse qui lui faisait redouter l'ombre et ses mystères, cette idée implantée en elle que tout ce qui est propre et beau apparaissait aux rayonnantes clartés du jour, tandis que le prince des ténèbres doit faire dans la nuit tout le mal dont son âme de maudit est remplie.

En réalité, c'était sa nature même, son âme lumineuse et claire qui l'avaient guidée à travers les embûches nocturnes jetées sous ses pas, dans

le grand château de Montjoya... de même qu'elle faisait remonter jusqu'à sa mère morte, à son invisible mais certaine protection, l'extraordinaire hasard qui lui avait fait découvrir l'effarante réalité par le simple truchement d'une barbe mal rasée.

Et Noële, en dépit de l'angoisse qui était en elle, devant d'aussi bizarres événements, malgré l'ambiance inquiétante de cette chambre aux sièges renversés, aux meubles déplacés et qui était encore tout imprégnée de la lutte dramatique qui s'y était livrée, Noële se mit à genoux et remercia le Ciel de l'avoir préservée jusqu'ici de tout danger plus grand...

*

Quand Noële quitta sa chambre, le lendemain matin, elle était bien décidée à parler tout de suite à son mari.

Son désir en était si impérieux qu'elle ne songea même pas à déjeuner avant de l'aller

trouver et qu'elle fut directement frapper à la porte de son cabinet de travail... ce cabinet qui, déjà, tant de fois, avait vu se décider tous les grands événements de sa vie...

Aucune invite à entrer ne retentissant, l'orpheline s'assura que le châtelain n'était pas là. Cette certitude acquise, elle se mit à le chercher partout.

Successivement, elle parcourut les différentes pièces de la grande demeure, les trouvant vides les unes après les autres, même la cuisine et l'office, où elle s'attendait à questionner Norine.

Ne songeant pas encore à s'inquiéter, mais néanmoins surprise, Noële gagna l'escalier et fit la même recherche dans les diverses chambres.

« On dirait que, ce matin, je suis le seul être qui respire dans ce domaine silencieux ! se dit-elle, amusée. Tout le monde est-il donc endormi quelque part comme dans le château de la Belle au Bois dormant ? »

Cependant, elle s'énervait un peu de voir retardé l'entretien qu'elle souhaitait avoir tout de

suite avec son mari.

Devant le silence impressionnant qui persistait, elle appela et, n'obtenant pas de réponse, elle regagna le rez-de-chaussée.

« Où sont-ils donc tous passés ? »

Noële, sans comprendre pourquoi, se sentit le cœur lourd.

Toutes ces pièces vides... ce grand silence... Il y avait comme une ambiance désolée autour d'elle... Il y avait aussi un sourd, un imperceptible pressentiment qui grandissait à mesure que passaient les minutes...

Du haut du perron, Noële inspecta inutilement le parc dénudé où la bise soufflait. Et comme elle ne découvrait toujours aucune silhouette familière, elle jeta un châle sur ses épaules et, retraversant l'office, elle se dirigea vers les communs.

Là, elle était certaine de trouver quelque serviteur affairé auprès des animaux.

Mais elle fut encore déçue... Partout, c'était le désert !

L'absence de tout personnel domestique dans la ferme surprit la jeune femme plus que les grandes pièces vides du château abandonné.

Dans les étables et les écuries où les bêtes mugissaient devant les râteliers vides, sa sensibilité s'éveilla.

Il se passait quelque chose d'inhabituel à Montjoya.

Il n'était pas naturel de trouver tout le monde parti... même les chiens dont les colliers gisaient grands ouverts au bout des chaînes d'acier, devant les niches inoccupées.

Une angoisse la saisit soudain. Elle trouvait aux choses une ambiance de malheur.

Ce fut pour elle un soulagement d'apercevoir un jeune garçon qui traînait sur ses épaules deux bottes de paille plus hautes que lui.

En courant, elle le rejoignit.

– Saturnin, qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi les bêtes ne sont-elles pas encore soignées ?

Le domestique laissa tomber sa charge et mit sa casquette à la main.

– Je suis tout seul, madame, pour distribuer les rations et soigner les animaux. J’ai dû d’abord traire les vaches avant de m’occuper du reste...

– Mais où sont les autres ? Que font vos camarades ?

– Ils sont tous partis à la recherche du monsieur.

– Quel monsieur ?

– Dame... Je ne sais pas... Le cheval est rentré seul, tout sellé.

Elle ne comprit pas et elle se mit à l’interroger fiévreusement, sans obtenir grand éclaircissement.

– D’habitude, les chevaux et les mulets sont à l’écurie. Ce matin, il en manquait un... on l’a retrouvé là-bas... au bout du plateau. Il était sellé, les rênes pendantes, et l’un des étriers avait été arraché. L’animal semblait inquiet et nerveux, il dressait l’oreille, et, dès qu’on voulait l’approcher, il lançait des ruades et s’éloignait de quelques pas. Comme cela paraissait inexplicable à tout le monde, on a prévenu Monsieur...

– Ah ! Monsieur était au château ? soupira Noële, soulagée, car tout de suite, elle avait craint un accident arrivé à son mari.

– Oui, madame, Monsieur était là. Mais il faut croire que c'est grave tout de même, car il est parti comme un fou avec tout le monde.

« Il faut retrouver le cavalier, disait-il, angoissé. Si ce cheval est rentré tout seul, c'est que celui qui le montait est blessé. »

« Crispin et Norine étaient aussi affolés que Monsieur... La vieille pleurait... Ils sont partis avec tous ceux de la ferme, en me laissant le soin de m'occuper des animaux. Je fais de mon mieux, mais, dame, il faut du temps.

– Continuez, mon ami, vous faites ce que vous pouvez et c'est le principal. Mais, dites-moi, ajouta-t-elle, ce monsieur ?... ce cavalier ?... avez-vous idée de qui ça peut-être ?

– Non, madame, aucune idée ! Mais M. Le Kermeur et les gens du château étaient au courant... Madame saura peut-être, il s'agit d'un nommé Jacques...

– Jacques ? répéta-t-elle, étonnée.

Ce nom lui disait rien.

– Comment connaissez-vous ce nom ?

– Dame, c'est pas bien malin. Crispin répétait tout le temps : « Ce pauvre M. Jacques, pourvu qu'on le retrouve ! »

– Et vous ne voyez personne qui porte ce nom à Montjoya ?

– Non, madame.

– Je vous remercie, mon ami, fit-elle avec douceur.

Elle s'éloignait déjà, quand une idée lui vint et elle retourna sur ses pas.

– Saturnin, de quel cheval s'agit-il ? Montrez-moi cette bête ?

– Le voilà, madame. On l'a attaché sous la remise pour lui permettre de se calmer avant d'aller à l'écurie... Il est plus tranquille, à présent. Voilà qu'il a mangé la botte de foin que j'avais mise devant lui.

Noële s'approcha de l'animal.

C'était un grand et beau cheval blanc qui tourna la tête vers elle et se mit à hennir dès qu'elle fut à sa hauteur.

Il la laissa lui flatter le garrot.

Doucement, la jeune femme lui parlait pour le familiariser, et il demeurait docile devant elle.

Elle put ainsi examiner la selle de cuir fin, les étrivières doublées de peau et un étrier en argent...

L'autre ayant été arraché, comme le lui avait dit Saturnin.

Elle ne s'y connaissait pas beaucoup en matière de harnachement ; mais point n'était besoin d'avoir beaucoup de connaissances pour s'apercevoir que c'était une selle de maître... une fort belle selle qui ne pouvait appartenir qu'à un cavalier élégant et riche.

Cette constatation la rendit rêveuse... Elle pensait à son mystérieux visiteur de la nuit... S'agissait-il de lui ?

Elle rentra pensivement au château et se mit à l'une des fenêtres du premier étage pour

surveiller les alentours.

Une lourde tristesse était en elle sans qu'elle s'expliquât bien cette mélancolie qui la noyait soudain.

Elle sentait que le retour de cette bête encore sellée, mais seule, annonçait un malheur, et elle avait la vague prescience d'être mêlée à ce malheur.

Ce Jacques inconnu qu'on recherchait, si c'était elle qui l'eût vu la dernière ?...

Mais, dans le lointain, sous les frondaisons enneigées de ouate blanche, un groupe d'hommes apparut, dont la marche paraissait embarrassée.

Noële vit Norine se détacher du groupe et courir vers la maison. Et voici qu'à mesure que la vieille servante approchait, l'orpheline distinguait mieux les traits ravagés et bouffis de larmes.

– Qu'est-ce qu'il y a, Norine ? cria-t-elle de son observatoire.

La vieille leva tragiquement les bras au ciel.

– Un accident, bien sûr ! *Il est mort !*

Et, pendant qu'elle disparaissait pour ouvrir les portes et préparer la funèbre arrivée du corps, l'orpheline, le cœur serré, contemplait anxieusement la forme allongée qu'on ramenait étendue sur des branchages que soutenaient des fusils en guise de brancard.

*

Debout au haut du perron et le visage angoissé, Noële attendait le tragique cortège.

Une religieuse qui était décédée autrefois au couvent, et auprès du lit de laquelle elle était allée, avec quelques compagnes, réciter un chapelet, était tout ce qu'elle connaissait de la mort.

Pour la première fois, elle allait véritablement en voir le visage et la frôler de près.

Au bas du perron, le groupe d'hommes s'était immobilisé, attendant les instructions du maître.

Très pâle, très émue, la jeune femme descendit les marches et s'élança vers la funèbre dépouille.

Elle distingua des bottes, de longues jambes que drapait une culotte d'étoffe côtelée. Tout le haut du corps avait été caché respectueusement sous le châle noir de Norine.

Noële fit un grand signe de croix, puis marcha vers son mari dont le visage était décomposé.

– Yves, qui est-ce ? demanda-t-elle. Comment ce malheur est-il arrivé ?

– Une imprudence, probablement. Il était risqué-tout, rien ne l'arrêtait... Nous l'avons trouvé tout à l'heure, au fond du ravin... Depuis ce matin, nous le cherchions partout. Quel épouvantable malheur !

– C'est Jacques ? fit-elle d'une voix méconnaissable.

– Oui, fit-il, si ému que ce nom sur les lèvres de sa femme ne lui parut pas extraordinaire.

Mais le fait que son mari ne s'étonnait pas qu'elle le connût, atteignit la jeune femme comme un grand coup au cœur.

Cependant, elle se raidit et ses yeux angoissés revinrent se poser sur le corps allongé...

Il y eut à peine une hésitation sur son visage mobile. Chancelante, elle marcha vers le mort, et sa main qui tremblait voulut soulever le châle pour voir le visage de ce Jacques mystérieux dont son mari ne lui avait jamais parlé avant ce jour et dont il paraissait admettre qu'elle connût l'existence.

Mais M. Le Kermeur la devança et retint sa main indiscreète.

– Non, Noële, non ! Laissez-le reposer en paix, puisqu'il n'a pas voulu, quand il vivait, que vous voyiez ses traits défigurés.

– Il n'a pas voulu ? fit-elle en hypnose, car maintenant, elle savait qui était le mort et pourquoi une pareille appréhension lui broyait l'âme. Il n'a pas voulu... mais qui était-il ? Je ne comprends pas pourquoi vous pleurez.

– Je perds mon frère, mon pauvre petit ! Il était tout pour moi... Je lui avais tout sacrifié pour qu'il ne fût pas seul dans la vie et c'est lui qui part le premier !... Jacques, mon pauvre Jacques ! pourquoi fus-tu si téméraire, cette nuit ? Pourquoi as-tu repris ces chevauchées nocturnes que tu ne

devais plus jamais connaître ?

Le visage de Noële revêtait une attention tragique. Et pendant que M. Le Kermeur aidait les porteurs à gravir les marches, puis à installer le corps sur un lit de camp dressé en hâte dans le salon, la jeune femme réfléchissait...

Il y avait encore de grands trous d'ombre dans sa compréhension, mais aux paroles émouvantes du frère affligé, elle avait failli répondre :

« Il est parti parce que je l'ai chassé, cette nuit, en voulant, coûte que coûte, connaître celui qui s'obstinait à venir vers moi dans les ténèbres... celui qui ne voulait pas que je le voie... »

Maintenant, cette certitude la dominait... Le mort était son étrange visiteur nocturne !

Mais ce qui la concernait était si peu de chose en cette heure tragique, qu'elle ne dit rien. Les paroles sont du vent et elles peuvent faire tant de mal...

Qu'est-ce, d'ailleurs, qu'une visite indésirable en face de ce grand mystère qu'est la mort ? Et cette mort ne jetait-elle pas un voile sur tous les

gestes, bons ou mauvais, que le défunt pouvait avoir eus durant son existence ? L'action de la justice s'éteint quand le coupable est décédé.

Une pudeur généreuse lui fermait les lèvres ; il ne fallait pas troubler le souvenir indulgent qu'Yves Le Kermeur gardait de son frère ; il convenait aussi de laisser reposer en paix le malheureux qui n'était plus.

Plus tard, elle en saurait davantage... s'il était possible d'apprendre autre chose !

*

L'enterrement eut lieu quatre jours après.

Entre-temps, il y eut des allées et venues de docteurs, de prêtres, de menuisiers venant prendre des mesures, de fournisseurs qui préparaient les funérailles.

La couturière se donna la peine de venir voir Noële pour les robes, manteaux et voiles noirs qui étaient nécessaires.

Des maçons montèrent à Montjoya pour préparer, sur la pointe extrême du plateau, la funèbre sépulture. Enfin, des fleurs et des couronnes commandées à grand frais, dans la vallée, vinrent jeter leurs notes attentionnées autour du disparu.

Ces jours de tristesse parurent longs à l'orpheline qui portait en elle une lourde croix d'angoisse, et qui errait, tête basse, comme une âme en peine, dans la maison plus silencieuse que jamais.

Ce deuil, qui atteignait cruellement son mari, paraissait l'avoir frappée aussi durement. Mais il ne rapprochait pas les deux époux, malgré la bonne volonté de la jeune femme, qui eût voulu consoler son mari.

Obstinément, Yves Le Kermeur demeurait livré à sa douleur, et, chaque fois que Noële avait cherché à le réconforter, il avait repoussé les avances de celle-ci :

– Plus tard, Noële... pour le moment, laissez-moi seul. Tant que le corps de mon frère repose sous ce toit, je veux être tout entier à lui et ne

partager ma veillée avec personne.

Devant une si ferme volonté de recueillement, l'orpheline s'était inclinée : elle avait l'impression, en ces jours de deuil, de compter si peu pour son mari qu'elle n'osait se formaliser qu'il l'éloignât. Pourtant, elle ne comprenait pas pourquoi il laissait tous les autres s'approcher de lui. Norine, Crispin, le docteur, le prêtre, avaient pu lui parler : Yves Le Kermeur avait surmonté son chagrin pour répondre à chacun. Elle seule paraissait être éloignée systématiquement... non pas avec malveillance, mais comme si une secrète pudeur empêchait son mari de lui parler devant le cadavre de son frère.

Et Noële, inquiète, se demandait s'il connaissait les détails de sa dernière entrevue avec le malheureux, cette lutte sournoise dans les ténèbres, qui avait été suivie d'un si terrible accident.

Elle essayait d'en fixer le moment.

Voyons, il était dix heures du soir, peut-être, quand leur étrange conflit s'était terminé. En la quittant, cet homme était-il allé rejoindre son

mari ? Ou, furieux et déçu, était-il parti dans la montagne pour cette dernière chevauchée où il devait trouver la mort ?

Depuis qu'on avait ramené le corps mutilé, une inquiétude terrible la hantait. C'était presque du remords. Quelle était au juste sa part de responsabilité en cette affaire ? Sans sa curiosité et la scène orageuse qui les avait si violemment séparés, l'homme peut-être ne serait pas sorti...

Indirectement, Noële avait donc servi le hasard...

Mais l'orpheline avait-elle eu, alors, le pouvoir de n'être pas curieuse ? Aurait-il été possible qu'elle continuât, en connaissance de cause, à se plier à des visites nocturnes qui lui étaient désagréables, avec un visiteur inconnu qui l'effrayait ?

Tout son être intime lui disait qu'elle n'aurait pu accepter cela : sa pudeur ne pouvait l'admettre, mais elle était si scrupuleuse qu'elle s'évertuait à tourner le problème pour le voir dans tous les sens avant de s'absoudre définitivement.

Cette inquiétude la hanta jusqu'aux funérailles. Et quand arriva son tour de jeter l'eau bénite dans le trou béant où le corps du défunt venait d'être descendu, elle demeura rigide au bord de la fosse, les yeux rivés au cercueil que la terre allait recouvrir, interrogeant encore sa conscience, inquiète du lien étrange qui l'unissait au mort.

Dans sa tête farcie de scrupules, elle se disait qu'il fallait faire mieux que pardonner... elle devait aussi s'excuser de ses torts involontaires.

C'est ainsi qu'on parle à ceux qui sont partis, n'est-ce pas ? Toujours en les disculpant et en prenant à son compte les ennuis qu'ils vous ont causés... pour que Dieu les absolve plus facilement...

Or, son désir était bien d'agir ainsi, mais son subconscient devait vouloir autre chose ; car, si son âme fut toute mansuétude, elle ne s'accusa pas.

– Allez en paix et que Dieu vous pardonne, comme je le fais moi-même...

Et parce que ces mots, en un pareil moment, lui étaient montés instinctivement aux lèvres, il lui parut qu'ils étaient l'expression de la vérité et qu'elle ne devait pas vouloir en chercher d'autres.

*

Dans le cabinet de travail de son mari. Noële s'avança fine et gracieuse dans ses vêtements de crêpe.

– Monsieur Le Kermeur, je suis venue pour que vous me parliez de votre frère, il ne doit pas être un étranger pour moi.

– Hélas ! Noële, il ne vous fut pas autre chose, cependant.

– Est-ce bien sûr ?

Ses yeux, une seconde, se rivèrent sur ceux de son mari qui l'examinait.

Mais peut-être ignorait-il tout ce qui l'avait tant bouleversée depuis des semaines.

Elle ne devait pas commencer maladroitement

l'entretien de cette façon.

– Tout ce qui vous touche me touche, répondit-elle avec douceur ; mais votre frère, que vous aimiez profondément, m'intéresse plus particulièrement, vous n'en doutez pas, je pense ?

– Que vous dirais-je de plus que ce que vous savez ? Nous étions nés le même jour... deux jumeaux qui ne s'étaient jamais quittés et qu'un stupide accident vient de séparer à jamais. Je suis cruellement atteint, Noële !

– Je le sens bien et compatis à votre peine, croyez-le bien... Mais parlez-moi encore de lui et de vous, je vous prie. Votre enfance s'est écoulée à Montjoya, probablement.

– Oh ! du tout ! Nous sommes nés en Bretagne et nous y possédons encore toutes les propriétés familiales. Notre nom vous indique notre race... essentiellement Bretons tous deux ! Nous ne sommes venus à Montjoya qu'après la guerre... pour nous y ensevelir.

– Pourquoi vous y ensevelir ?... Oh ! pourquoi cette réclusion volontaire ?

– Ah ! Noël ! Vous ne pouvez comprendre ce que la guerre atroce et inhumaine avait fait de nous... avait fait de mon frère, surtout !

Et, s'animant tout à coup, l'homme fit le tragique procès des peuples qui osent se combattre et s'entretuer, alors que ce droit de vie ou de mort ne devrait être réservé qu'à Dieu...

– Nous avons fait nos études ensemble, mais, physiquement et moralement, mon frère me dominait. Il était grand, et beau, et intelligent !... Sorti premier de Polytechnique, où je terminais dans les derniers, il était promis aux plus hautes destinées comme aux plus beaux succès mondains et autres, et la guerre a éclaté... la guerre hideuse, aveugle, qui frappe à tort et à travers... la guerre qui n'est nullement le jugement de Dieu et qui ne prouve rien, sinon la supériorité des armements ou la force sublime de la résistance désespérée d'un peuple qui ne veut pas être écrasé...

« Parce qu'il était solide et bien bâti, mon frère est parti tout de suite... bravement, joyeusement, comme un héros, comme tous ses

frères d'armes qui chantaient en allant au front !

« Parce que j'étais malingre et chétif, à dix-neuf ans, on m'a laissé à l'arrière, comme une chose précieuse à ménager, alors que la logique humaine voudrait qu'on agît différemment et que l'on préservât de la mort les beaux, les solides gaillards qui perpétuent la race, tandis qu'on enverrait au feu les malingres et les chétifs, souvent bouches inutiles dans l'humanité. Puisqu'il faut de la chair à canon pour assouvir le succès des grands qui dirigent les peuples, au moins qu'ils fassent servir à la sélection des hommes leurs boucheries bêtes et aveugles qui fauchent ou mutilent des milliers d'individus jeunes et bien portants pour conserver à l'arrière les vieillards et les débiles, propres à rien.

Noële écoutait avec malaise ce réquisitoire passionné. Yves Le Kermeur lui était toujours apparu un homme calme et pondéré, et une gêne était en elle de le découvrir si intensément combatif et même agressif.

– La guerre telle qu'elle se pratique aujourd'hui ne rappelle en rien les beaux combats

antiques, reprenait le châtelain avec violence. Alors, on combattait corps à corps ; et il était normal et rationnel que les beaux athlètes marchent les uns contre les autres, essayent leurs forces et jouent leurs chances dans des combats magnifiques où ils bravaient la mort, mais dont ils ne revenaient pas infirmes.

« Quoi qu'il en soit, mon frère fut envoyé au front et blessé... une blessure atroce qui lui ravagea le visage et fit de ce beau garçon une vision d'horreur... un monstre qui traîna cinq ans dans les hôpitaux et que les meilleurs chirurgiens n'arrivèrent pas à rendre moins épouvantable. Comprenez-vous ? La guerre avait tout enlevé à mon frère puisque, le prenant beau et supérieur, elle avait fait de lui un être à part, une loque vivante qui n'avait plus sa place dans l'humanité, où il n'était plus qu'un être de cauchemar et d'effroi.

« Et pendant qu'elle mutilait aussi monstrueusement un être beau, elle me préservait, moi, faible et laid rejeton de la même souche... et elle m'assurait les emplois les plus

doux et les plus favorisés !

L'orpheline avait tressailli et, en dépit de sa charité chrétienne, elle frémissait d'effroi à l'idée d'avoir côtoyé si intimement l'homme effroyable dont il parlait.

– Que vous dirais-je encore, Noële ? Vous devinez l'état d'esprit de mon frère, son désespoir et son dégoût de vivre. Vous devinez aussi les sentiments qui m'agitaient, la gêne qui me courbait devant lui, quand je me voyais intact et privilégié à côté de lui si terriblement malmené. Je vous ai dit que nous nous adorions, lui et moi. Eh bien ! j'ai cru, un moment, que mon frère allait me haïr et qu'il ne pourrait plus supporter ma présence d'embusqué... moi, bien portant, et qui pouvais continuer à vivre parmi les humains.

« Ce furent des heures bien cruelles qui suivirent le retour de mon frère au bercail... Crispin et moi devions le surveiller sans cesse pour l'empêcher de se suicider... Le malheureux n'arrivait pas à accepter son sort...

« Alors, un jour, l'idée m'est venue de me consacrer totalement à lui et de partager le sort

affreux que la guerre lui avait réservé... C'était ma façon de réparer... bien faible façon qui ne réparait rien, mais qui s'efforçait d'atténuer le mal en se dévouant exclusivement à la victime. Il a fallu quitter la Bretagne, où nous étions connus et où la population trop dense ne permettait qu'une solitude relative. J'ai découvert Montjoya et nous sommes venus nous installer ici, où, à défaut de bonheur, nous avons trouvé le calme dans l'immensité déserte... loin des humains qui ne pouvaient venir nous obséder par leur hypocrite compassion.

– Dites de leur sincère compassion, fit Noële doucement, car je vous plains sincèrement, Yves ! Vous avez dû atrocement souffrir avant d'accepter, à votre âge, cette réclusion et cet exil...

– Merci de vos paroles généreuses, Noële. Le sacrifice n'était rien, s'il avait été efficace ; mais mon pauvre Jacques a souffert, ici, autant que là-bas... La malchance sait atteindre ses victimes même quand celles-ci cachent leurs misères loin des hommes...

Il s'arrêta... Il songeait que Dieu avait envoyé Noële à Montjoya... Noële, c'est-à-dire « la femme »... et le malheureux disgracié avait senti renaître autour de lui toutes les forces hostiles qui le rejetaient hors de la collectivité humaine.

Maintenant, chacun des deux interlocuteurs suivait des pensées différentes.

– Était-ce pour votre frère que vous réclamiez un secrétaire, il y a un an, quand je suis venue ?

– Non, c'était réellement pour mettre en ordre les livres de la bibliothèque, mais c'était à cause de lui que je repoussais la présence d'une femme à Montjoya. Et j'avais raison, puisque vous deviez être pour lui « la tentation » qu'il voudrait réaliser et que son visage vous empêcherait d'accueillir.

– La tentation qu'il voudrait réaliser ? répéta-t-elle, en essayant de bien comprendre. J'ai été pour lui la tentation ?

– Sans doute, puisque vous étiez l'unique femme qu'il pût apercevoir...

Il s'arrêta ; puis, changeant de ton :

– N'en parlons plus, voulez-vous, Noële ?
Tout cela est le secret de mon pauvre frère.

– Pardon, fit-elle, parlons-en, au contraire. Il me semble que je dois tout connaître de ce qui m'a touchée de si près. Vous devez tout me dire.

– Non, répondit-il fermement, laissons mon frère dormir en paix.

– Mais, moi, je ne dors pas et je suis inquiète, le besoin de la vérité me poursuit... Respectons les morts, mais n'affolons pas les vivants : il y a des moments où mon pauvre cerveau se heurte à des visions de folie. Vous qui savez, éclairez-moi sur ce que je ne dois pas ignorer.

Il était devenu très pâle, une angoisse était dans ses yeux ; pourtant, il dit :

– Que voulez-vous savoir, Noële ? Qu'est-ce qui vous tracasse ?

– Quand je suis venue, le premier jour, vous m'avez chassée... tout de suite... instinctivement, presque ?

– Oui.

– Pourquoi, une heure après, m'avez-vous

envoyé chercher ?

– Par compassion, par charité chrétienne.

Mais elle se rappelait le reproche terrible que lui avait, un soir, adressé le disparu :

« Sans moi, vous seriez morte de froid et de faim à la porte de Montjoya. »

– Non, rectifia-t-elle tout haut. Ce ne fut ni compassion ni charité de votre part. Ce fut votre frère qui, pour moi, rendit Montjoya hospitalier.

– En effet, convint-il. Mon frère ne voulut pas vous laisser à la porte.

– Et c'est lui encore qui, le lendemain matin, me fit entrer ici définitivement.

– Probablement...

– Ce fut lui ; j'en suis sûre ! J'ai beaucoup réfléchi depuis quelques jours...

Et, désignant du doigt le tuyau acoustique qui pendait le long du mur :

– C'est son appel que vous avez entendu pendant que vous me parliez, et c'est votre frère qui décida de mon sort, ce matin-là ?

– Oui, fit-il ; mais à quoi bon évoquer tout cela ?

– Parce qu’il faut que tout soit bien fixé... Vous n’avez pas le droit de me dérober ce que je dois à son intervention. Vous auriez peut-être mieux fait de me le révéler dès le premier jour.

– Il ne voulait pas que vous connaissiez son existence. Il voulait jouer auprès de vous, sans que vous vous en aperceviez, le rôle de bon génie qui protège et comble de bienfaits les êtres dont il s’occupe.

– Mais, maintenant que je sais qu’il a vécu ici, faites-moi connaître le reste.

– Vous en savez autant que moi, Noële. Vais-je vous rappeler tous les soins que vous avez reçus et les égards dont vous fûtes entourée ?

– Je ne les oublie pas... Parlez-moi de notre mariage...

De nouveau, le visage de l’homme s’altéra.

– Je n’ai rien à en dire.

– Vous oubliez, remarqua-t-elle doucement, mais avec fermeté, que vous m’avez épousée

malgré vous.

– Non, pas malgré moi.

– Si, car vous auriez préféré que j’acceptasse de m’écloigner.

– J’aurais préféré, en effet, que vous partiez, mais c’est librement que je vous ai épousée.

– Peut-être... si nous donnons aux mots le sens étroit qu’ils ont ! Mais faut-il vous rappeler vos hésitations, le jour que vous m’avez offert votre nom ? Cet appel à la justice de Dieu pour qu’il vous pèse vos actes : « Que Dieu soit seul mon juge, puisque des êtres m’opposent leurs faiblesses pour me contraindre... » Allons, monsieur Le Kermeur, ne vous dérobez pas plus longtemps. Faites-moi connaître la vérité sur notre étrange mariage.

– Pourquoi voulez-vous nous faire du mal à tous les deux, Noële ? Vous portez mon nom, vous êtes ma femme... laissons faire le temps. Plus tard, quand ce deuil sera plus lointain et que la blessure qu’il creuse en moi sera moins douloureuse, peut-être, dans une intimité plus

grande, pourrons-nous marcher l'un et l'autre vers une existence moins solitaire.

Mais elle hocha la tête.

– Je porte votre nom, mais je ne suis pas votre femme : aucun lien ne nous attache en dehors du sacrement de mariage.

– C'est beaucoup, cela, Noële.

– C'est énorme... et ce n'est rien ! Je pourrais quitter Montjoya sans que vous vous aperceviez que je ne suis plus là.

– Taisez-vous ! Je tiens plus à vous que vous ne le croyez.

– Non, répéta-t-elle gravement. Je suis si peu de chose.

Il enveloppa d'un long regard pensif la jeune tête orgueilleuse qui formulait cette chose formidable d'un air si supérieurement détaché.

– Vous êtes ma femme, Noële, répéta-t-il.

– Eh bien ! soit ; je suis votre femme. Mais puisque l'amour n'a pas présidé à notre mariage et que, sur ce point, ni vous ni moi n'avons

d'illusions, il faut que je sache, aussi bien que vous le savez vous-même, comment notre hymen s'est fait.

– Oh ! tout simplement, fit-il en souriant. Nous sommes allés à Roquebillières... à la mairie, puis à l'église...

Mais elle l'interrompt.

– Ah ! je vous en prie, ne plaisantez pas ! s'écria-t-elle. Je vous demande à quelles raisons secrètes vous avez obéi en m'offrant votre nom.

– Je croyais, à ce moment-là, vous les avoir exposées...

– Mais vous savez bien qu'elles ne tenaient pas debout, et qu'il fallait que je sois d'une naïveté ridicule pour les accepter comme des vérités incontestables.

– Pourquoi vous calomnier ainsi, Noële ? Vous avez toujours été d'une innocence très belle et infiniment respectable.

– Allons, fit-elle en s'animant, ne me bernez pas plus longtemps, monsieur Le Kermeur ! Depuis un moment, vous prenez tous les chemins

qui vous détournent du but que je cherche à atteindre.

Le mot avait paru l'atteindre en plein visage.

– Vous berner, dites-vous ? Je ne crois pas que quelqu'un ait eu jamais à souffrir de ma loyauté.

– C'est une constatation qu'il faut laisser aux autres le soin de formuler.

Il la regarda, effaré.

– Noële, vous ai-je jamais donné le droit de douter de moi ?

– Depuis quelques minutes, oui ! constata-t-elle avec tristesse. Je vous parle de notre mariage et vous éludez toutes mes questions.

– Parce qu'il est des sujets qui peuvent heurter votre pudeur et que je me refuse à vous dire inutilement.

– Je préfère les connaître plutôt que les exagérer en les supposant maladroitement.

Il soupira et demeura quelques instants les yeux clos sur des pensées secrètes.

– Serez-vous plus avancée, ma pauvre enfant,

si je vous dis que mon frère, cet être loyal et bon, mais dont l'âme ulcérée ne croyait plus au bonheur sur la terre, si je vous dis qu'il vous a aimée et désirée, avec la même puissance d'amour qu'un homme sain aurait pu le faire ?

– Il m'a aimée, répéta-t-elle tout bas, en frissonnant d'émoi au souvenir des poursuites nocturnes de cet homme au visage de monstre. Il m'a aimée, répéta-t-elle, et alors ?

– C'est tout.

– Non ! fit-elle, violemment. Ce n'est pas tout, puisque vous m'avez épousée.

– Pour vous donner mon nom... qui était aussi le sien... pour que vous ne quittiez pas Montjoya... pour pouvoir, légalement, vous combler de tout notre bien-être et vous faire partager nos richesses... pour assurer tout votre avenir, enfin, et vous mettre à jamais à l'abri du besoin.

– Pour cela, seulement ? fit-elle en se penchant vers lui et en plongeant ses grands yeux limpides dans ceux de son compagnon, dont le visage se

décomposait.

– Noële, supplia-t-il tout bas, n’ajoutez rien, ne me demandez rien...

L’orpheline soupira profondément et, d’une voix méconnaissable, exprima la terrible vérité :

– Vous m’avez épousée parce que votre frère aurait voulu le faire lui-même et que ses horribles blessures ne le lui permettaient pas... Vous saviez tout ce que cela signifiait pour moi et vous ne m’avez pas consultée !...

C’était si formidable et si inattendu qu’elle était effondrée.

Assise en face de son mari, de l’autre côté de la table-bureau, elle se cacha le visage qu’une horreur sans pareille décomposait.

D’un seul coup, elle venait de comprendre tout ce qui s’était passé autour d’elle depuis des mois, et cette réalité découverte subitement, sans qu’elle y fût préparée, la laissait complètement désespérée...

Elle n’était plus qu’une misérable petite fille dont on avait piétiné l’âme en oubliant qu’elle en

avait une, susceptible de souffrir...

Yves Le Kermeur la regardait avec des yeux de supplicié. Sa main vint par-dessus la table caresser la tête brune que le chagrin courbait.

– Ma petite Noële, ne pleurez pas, fit-il avec une infinie douceur. L’homme obéit souvent à son instinct qui le transforme, parfois, en bête féroce. L’amour de mon frère pouvait être dangereux pour vous... Un homme malheureux que la haine des hommes ulcère au point qu’il se croit un paria parmi ses semblables... un homme que son monstrueux visage assimile aux bêtes sauvages, puisqu’il ne lui permet plus de paraître au milieu de ses pareils sans les épouvanter... cet homme qui n’a plus rien à attendre de la vie et qui porte en lui, cependant, des forces inemployées... cet homme est-il capable de dominer longtemps le désir qui le tourmente vis-à-vis de la femme qu’il aime ? Je ne l’ai pas pensé...

Mais il parlait un langage que Noële, encore trop naïve, ne pouvait comprendre. Elle redressa la tête et jeta, presque hargneuse :

– Il fallait m'éloigner d'ici malgré mon désir d'y rester.

– J'ai essayé, reprocha-t-il doucement. Vous m'avez opposé votre ignorance de la vie et votre abandon... D'ailleurs, vous éloigner était-il une solution ? Jacques me menaçait des pires extrémités... contre vous et contre lui ! D'un autre côté, demander à votre innocence de répondre à sa monstrueuse passion était inconcevable !... Il m'a paru que c'était mieux vous protéger que de vous donner mon nom, de vous abriter de mon honorabilité, de vous consacrer ma vie entière... C'était aussi une autre forme de réparation que je devais payer, moi, l'embusqué, au héros qui avait donné plus que son sang. Et agir ainsi c'était encore souligner l'inconcevable folie des peuples qui, au nom de je ne sais quelle conception erronée, pousse les hommes à s'entre-tuer et à oublier qu'ils sont frères...

De nouveau, un lourd silence était tombé entre eux.

Lentement, Noële s'essuya les yeux ; d'une main qui tremblait, elle lissa machinalement ses

cheveux comme s'il était utile qu'elle réparât le désordre imaginaire de sa coiffure.

Puis elle se leva, chancelante.

– J'aime mieux savoir, fit-elle un peu hagarde. Maintenant, je comprends mieux votre attitude... votre froideur ! Je m'expliquais si mal le besoin que vous aviez de me fuir.

– Mon frère ne pouvait souffrir de me voir à vos côtés alors qu'il devait se cacher, fit-il humblement, en s'excusant comme un pauvre homme à qui on reprocherait un manque de charité.

– Et j'étais celle que le dur devoir avait enchaînée à vous.

– Oh ! non ! pas cela ! protesta-t-il. Je n'ai jamais regretté que vous fussiez mienne.

Il ne s'expliqua pas davantage, mais ses yeux bleus allèrent à travers les vitres de la fenêtre regarder le ciel brumeux d'hiver... ce ciel de nouvel an qui n'apportait que des sujets de tristesse à Montjoya.

Noële s'éloigna, le visage mince sous la pâleur

nerveuse qui lui pinçait le nez, mais raide et impassible comme si, maintenant qu'elle connaissait la vérité, il n'y avait plus à en tenir compte.

Automatiquement, elle monta à sa chambre et, là seulement, elle parut percevoir les conséquences singulières de sa situation.

– Oh ! fit-elle, égarée. Où est la certitude ? Suis-je une veuve qui doit pleurer l'époux affectueux dont la mort l'a privée ?... ou suis-je une femme meurtrie, irrémédiablement enchaînée dans les liens d'un mariage invraisemblable ?

Son cerveau surexcité ne voyait que ces deux extrêmes, sans lui faire apercevoir qu'en réalité il n'y avait rien de changé pour elle : son mari l'avait épousée en la prévenant loyalement qu'il n'y avait pas d'amour entre eux, mais qu'il lui assurait la possibilité de résider toujours à Montjoya. Au moment de leur mariage, elle-même n'avait pas réclamé autre chose.

Au milieu de son désarroi, comment remarqua-t-elle le luxe de sa chambre ?

Une horreur fut soudain en elle !

C'était avec tout ce bien-être qu'on avait payé le droit de disposer d'elle.

L'idée glissa en elle, la remplit soudain d'effroi, comme si un gouffre s'était ouvert devant ses pas.

Et, s'écroulant à genoux sur la peau d'ours étalée devant son lit, elle jeta ce grand cri d'appel où s'exhalait toute sa détresse :

– Oh ! maman ! Il n'a même pas pensé que je pouvais avoir un cœur !

*

Yves Le Kermeur paraissait maintenant tous les jours aux heures des repas, dans la salle à manger. Il n'avait plus à ménager le caractère ombrageux de son frère ; il n'était plus besoin, pour lui, par ailleurs, de tenir compagnie au malheureux solitaire.

C'était Noële, à présent, qui ne prenait plus

place à table.

Depuis trois jours, elle s'était fait servir dans sa chambre, en prétextant une migraine persistante qu'elle ne parvenait pas à vaincre.

Le châtelain avait accepté le motif donné, sans paraître soupçonner autre chose. En réalité, il croyait deviner l'état d'âme de la jeune femme, son besoin de recueillement et la nécessité, après leur explication, de laisser passer quelques jours avant de reprendre la vie commune.

Il s'était contenté, matin et soir, de faire prendre de ses nouvelles par Norine, regrettant même que le manque de fleurs à Montjoya, à cette époque de l'année, ne lui permît pas de faire porter quelques fleurs à la recluse volontaire.

Il ne se tourmentait donc pas outre mesure de cette bouderie qui s'éternisait pourtant un peu trop à son avis.

Quand il vit entrer Noële dans son bureau, ce matin-là, elle était si tragiquement pâle, avec ses grands yeux cernés et ses lèvres décolorées, qu'il eut soudain conscience d'avoir été trop optimiste.

– Oh ! Noële ! Vous n’avez pas l’air bien vigoureuse, en ce moment. Pourquoi vous être confinée ainsi dans votre chambre ?

– Je n’y demeurerai plus, répondit-elle laconiquement.

D’un geste de la main, il lui montra le fauteuil où elle avait pris place l’autre jour et qu’un soleil d’hiver noyait de poussière d’or.

Mais elle ne parut pas remarquer l’invite amicale et elle demeura debout auprès de la porte, à la place même où elle était restée le jour de son arrivée à Montjoya, alors qu’il lui refusait l’hospitalité sous son toit.

Tête basse, yeux à terre, perdue peut-être dans des réminiscences douloureuses qui la reportaient à cette visite initiale, la jeune femme semblait oublier la présence de son mari.

Ce fut lui qui, très doucement, l’interpella :

– Qu’est-ce qu’il y a, Noële ?

Elle leva vers lui ses grands yeux.

– Je ne veux pas rester à Montjoya, murmura-elle d’une voix mal affermie.

Yves Le Kermeur avait sursauté.

– Quoi ?... Qu'est-ce que vous dites, Noële ?

– Je veux m'en aller... ne pas rester ici, précisa-t-elle.

– Où voulez-vous aller ?

– N'importe où... loin de Montjoya. Je connais la vie, à présent. Elle ne me fait plus peur.

– Voyons, Noële, qu'est-ce qui vous prend ? je ne comprends pas...

C'était si inattendu pour lui, si incompréhensible même, qu'il n'avait pas encore bien saisi le désir laconique de la jeune femme et il attendait quelque explication qui ne venait pas.

Pauvre gosse timide, elle ne savait pas exprimer ce qu'elle ressentait et son mari l'intimidait toujours un peu.

L'autre jour, elle avait eu le courage de demander des explications parce que, dans la fièvre des événements qui se précipitaient autour d'elle, elle avait puisé la volonté d'interroger le survivant sur la personnalité de l'absent... Il s'agissait alors de parler d'un autre à qui elle

devait peut-être des remerciements ou une gratitude incomprise.

Mais parler d'elle, de ses sentiments intimes, de ses meurtrissures cachées, elle en était incapable.

Elle demandait à partir, cela seul était à dire, puisque en s'éloignant, en disparaissant, elle remettait tout en ordre à Montjoya, comme cela aurait dû toujours exister si sa présence insolite n'était venue forcer les gens à l'accueillir malgré eux.

– Il faut que je parte, monsieur Le Kermeur, ma place ne me paraît plus être ici... Auparavant, laissez-moi vous exprimer mes remerciements pour l'aide matérielle que vous m'avez fournie... Je n'oublierai jamais.

L'homme s'était dressé.

Elle parlait de partir !... Noële voulait le quitter.

À ce moment, seulement il s'aperçut de la désespérance qui noyait les grands yeux ingénus que les larmes avaient meurtris.

– Mon petit, qu'est-ce qu'il y a ?

Il venait vers elle, bouleversé, prêt à la consoler, mais les deux mains étendues de l'orpheline parurent vouloir le tenir à distance.

– Non, fit-elle de sa voix fragile, laissez-moi, ne vous dérangez pas. J'ai assez troublé votre existence, je partirai bien sagement.

– Mais, voyons, Noële, vous divaguez ! Vous êtes ma femme !

Nerveusement, il l'avait saisie et attirée contre lui.

– Voyons, grande enfant, que signifie un tel projet ? Ma maison est la vôtre ; vous êtes chez vous, ici... tout vous appartient... ma petite Noële...

Il était si ému qu'il tremblait de la tête aux pieds, sans s'apercevoir qu'il avait les yeux remplis de larmes et qu'il perdait le contrôle de ses paroles.

Mais, doucement, l'orpheline se dégagea.

– Vous êtes très bon, je le sais, et l'on peut attendre beaucoup de vous... Alors, pour moi,

soyez généreux ; laissez-moi partir loin de vous... sans me demander d'explications...

– Vous laisser partir loin de moi... sans savoir pourquoi ? Vous déraisonnez, je crois ! Vous êtes ma femme !

– Oh ! si peu ! murmura-t-elle.

Mais si bas qu'elle eût parlé, il avait saisi son exclamation.

– Vous êtes entièrement ma femme, Noële, vous portez mon nom, et, devant Dieu, devant les hommes, vous avez juré d'être mienne, toute votre vie. Ne vous êtes-vous pas mariée pour pouvoir rester toujours à Montjoya, que vous ne vouliez pas quitter ?

– Oui, j'ai changé d'avis, convint-elle humblement. Qui aurait cru qu'un jour je souhaiterais ardemment quitter cette demeure ?

Il ne répondit pas.

Il la regarda pensivement... profondément... intensément ! Et mille suppositions harcelèrent son esprit. L'une d'elles dut lui être particulièrement pénible, car les yeux de

l'homme quittèrent la forme féminine pour aller chercher au travers des rideaux de la fenêtre le grand plateau balayé par les vents d'hiver. Peut-être même essayèrent-ils de percer les taillis dénudés pour sonder un tertre de terre fraîchement remuée.

– C'est parce qu'il est mort que vous voulez partir ? demanda-t-il à voix basse, sans se rendre compte qu'il n'osait pas formuler tout haut sa question, ni prononcer le nom de son frère.

– Non, fit-elle sur le même ton. C'est parce que je sais...

– Parce que vous savez ?

Yves Le Kermeur avait fermé les yeux sous la brûlure, en lui, d'une invisible plaie.

Il avait l'impression d'un gouffre immense s'ouvrant devant ses pas et dans lequel il allait tomber malgré sa volonté de rester ferme.

Il dut se raidir pour ne pas céder à la faiblesse nerveuse qui l'envahissait et il s'efforça de raisonner :

– Pourquoi m'avez-vous interrogé l'autre jour,

Noële ? Vous avez tant insisté, qu'il m'a paru que je ne devais pas cacher la vérité.

– Vous avez bien fait de parler ; mon ignorance m'écrasait d'un tel choix de suppositions que je serais devenue folle d'imaginer tant d'hypothèses.

– Mais, maintenant, vous voulez partir ?

– Il le faut... j'étouffe à Montjoya... ne me retenez pas ici.

– Soit ! Mais où voulez-vous aller ?

– Peu m'importe : là où mes pas me porteront. Je n'ai pas épuisé les quelques centaines de francs que j'ai gagnés ici, les premiers mois. Ils me permettront de vivre jusqu'à ce que j'aie trouvé une place.

– Vous oubliez que vous portez mon nom, Noële !

– Oh ! je ne le salirai pas, protesta-t-elle.

Cette supposition qu'il pouvait craindre quelque chose de sa part mettait immédiatement des larmes dans ses yeux.

– Si je pouvais vous rendre ce nom, maintenant qu’il n’est plus nécessaire pour me protéger, je le ferais... Mais j’aurai peut-être la chance de mourir jeune... vous rentrerez alors en possession de ce que vous m’avez donné... c’est tout ce que je pourrais faire de mieux, n’est-ce pas ?

L’homme la regarda, absolument stupéfait. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, puis il se mordit les lèvres.

– C’est entendu ! Vous allez partir, puisque Montjoya vous déplaît, fit-il nerveusement. Mais il est inutile de parler des quelques centaines de francs gagnés ici : cet argent ne m’évoque aucune parcimonie avec vous et point n’est besoin de vouloir m’humilier. Vous partirez d’ici la tête haute et les malles bondées, comme il sied à une dame Le Kermeur ! J’irai moi-même surveiller votre nouvelle installation et m’assurer qu’il ne vous manquera rien. Je ne vous offre pas Norine pour vous servir. Elle est très vieille, et je craindrais qu’elle soit plus embarrassante qu’utile à une jeune femme de votre âge qui a besoin de

distractions et de mouvement. Mais si la présence de la couturière, que vous connaissez, vous est agréable, je la mets à votre disposition.

– Elle ne voudra peut-être pas me suivre.

– Ce n'est qu'une question de gages à offrir, ne vous en embarrassez pas. Si elle vous plaît...

– Je préfère que rien ne me rappelle Montjoya, répondit-elle de sa voix sans timbre. Je ne veux être qu'un petit animal inutile qu'on écrase du pied sans le voir... une petite loque oubliée dans un coin qu'on dédaigne...

Il accueillit d'une crispation de visage sa déclaration humiliée, mais ne la releva pas.

– Eh bien ! c'est entendu. Demain, vous partirez. D'ici là, on va préparer vos bagages... vous voulez bien attendre à demain, n'est-ce pas, Noële ?... à vingt-quatre heures près !

– Oh ! je suis à vos ordres, fit-elle, subjuguée par le ton de maître qu'il avait pris depuis quelques minutes.

Elle ajouta, un peu gênée, car il l'intimidait soudain :

– Je vous remercie de bien vouloir aider à mon départ ; je... je... vous êtes très bon...

– Oui, très bon, répéta-t-il froidement. Vous me l'avez dit déjà plusieurs fois !

Il pensait, furieux contre lui-même :

« Un homme qui est bon est généralement un imbécile. Qu'est-ce qu'elle pense au juste, cette femme qui me place si cavalièrement dans une pareille situation ? »

Comme elle allait quitter la pièce, il la rappela :

– Noële, encore un mot, je vous prie. L'autre jour, lorsque vous m'interrogiez, vous saviez où vous alliez ? Ce n'est pas moi qui ai prononcé les mots que je redoutais... et Jacques m'avait promis que votre tranquillité ne serait jamais menacée... que vous ne seriez jamais victime.

Elle eut un pauvre sourire.

– Les choses les mieux prévues sont celles qui, parfois, réussissent le moins bien. Un hasard m'a mise sur la voie... J'ai cru voir la main de la Providence dans ce bienheureux hasard.

– Oui, eh bien ! la Providence eût mieux fait de ne pas intervenir en ce sens, répondit-il sèchement. Si vous n'aviez rien su, vous n'auriez pas su les choses si tragiquement et vous ne m'auriez pas quitté...

– Alors, fit-elle en cherchant bien ses mots, pour dire les choses justes et ne pas dépasser sa pensée... si je n'avais rien su, la vie aurait continué entre vous et moi comme si, dans le passé, il n'y avait rien eu ?...

– C'était ce qu'il y avait de mieux à faire, il me semble...

– Vous auriez repris avec moi la conversation entamée avec un autre ?

Les paupières de l'homme battirent faiblement. Sa mâchoire serrée dénonçait l'émoi qu'une telle supposition mettait en lui.

– Et alors ? fit-il violemment, car avec son air si doux et sa faiblesse, cette petite femme paraissait l'écraser d'une logique irréfutable et humiliante.

– C'est tout ce que je voulais dire, répondit-

elle faiblement parce que cette question la crucifiait depuis des jours.

D'un bond il fut sur elle, et ses mains la saisirent nerveusement aux épaules.

– Noële, fit-il d'une voix qu'il s'efforçait de contenir, ne me reposez jamais une pareille question. Je vous ai dit que j'avais voulu vous défendre contre un malheur que je ne pouvais écarter de vous. Je me suis sacrifié à mon frère, sans supposer qu'il pouvait partir avant moi, et sans avoir calculé l'affreux dilemme que vous venez d'émettre... J'ai vu la beauté de mon geste : j'immolais toute ma vie d'homme pour adoucir celle ravagée d'un autre qui m'était cher. Il m'a paru que je me rapprochais du Ciel en m'élevant au-dessus des contingences semaines pour réparer le mal qu'avaient causé les hommes.

« Ce que j'ai accepté pour vous, n'importe quelle femme vénale l'aurait consenti pour de l'or, À vous que j'estimais, mais qui n'étiez pourtant qu'une pauvre enfant, j'ai donné mon nom, un foyer, une fortune... que pouvais-je faire de plus ? »

– Je sais, je vous dois tout, répondit-elle.

– Eh bien ! oui, vous me devez tout, puisque vous tenez à me jeter à la face cette faiblesse que j'ai eue de vous épouser. Mais, alors, puisque vous convenez que je ne fus pas parcimonieux avec vous, ne me condamnez pas avec la sécheresse de votre petite âme innocente, qui juge sévèrement, sans vouloir soupeser les raisons d'agir qui m'ont poussé en cette affaire.

– Je ne vous reproche rien, Yves, affirma-t-elle.

Et le prénom familial qu'elle prononçait pour la première fois démonta l'homme complètement et le rendit aphone.

– Je ne vous reproche rien... à vous, ni à votre frère... puisque tout le mal est en moi et provient de moi seule. Vous avez été magnanime... vous m'avez comblée, moi qui n'étais qu'une orpheline si pauvre qu'un malheureux ouvrier eût hésité à me prendre pour compagne... Si je pleure et si je souffre c'est... c'est parce que... vous ne pouvez pas comprendre !... C'est ma faute, tout simplement.

Yves Le Kermeur regarda longuement le petit visage contracté, les yeux battus à force d'avoir pleuré, le front têtu qui se redressait et bravait son examen...

Il soupira.

Cette âme rigide ne lui était pas pitoyable. Il s'était cru fort... Noële ne lui pardonnait pas de s'être élevé au-dessus des préjugés admis.

Son âme, à lui, avait pu planer loin des connivences habituelles et escalader les plus hauts sommets du sacrifice ; celle de Noële demeurait humaine et ne s'évadait pas des limites permises à sa conception de civilisée.

À cette minute, il comprit que l'humanité entière aurait condamné son acte de fraternelle générosité parce qu'il s'écartait des chemins battus. Et une pensée, qui monta vers Dieu, douta soudain que la justice divine lui fût plus indulgente...

On ne se substitue pas au Ciel pour réparer présomptueusement des fautes que les hommes ont légitimées en s'associant pour les

commettre...

On ne crée pas une morale pour soi seul. Il faut accepter celle de la masse et vivre dans la norme, en s'inclinant devant les lois qui régissent la majorité et marchent de pair avec l'accoutumance.

Il faut, surtout, ne pas prétendre remplacer Dieu pour abolir des maux que Lui seul a le pouvoir de limiter...

Et pourtant, cette femme que, sans s'en rendre compte, il avait sacrifiée à son utopie, il l'avait aussi comblée... mais sa munificence suffisait-elle à compenser le préjudice que la victime paraissait estimer si grand ?... ce préjudice fût-il conventionnel et réellement inexistant ?

En kaléidoscope animé et multicolore, toutes ces pensées contradictoires défilèrent en sa tête devant le tragique petit visage de Noële dressé devant lui...

Il n'avait pas lâché la jeune femme, et ses bras allongés la maintenaient aux épaules.

Il la regardait, les yeux hallucinés, car toute sa

sensibilité était écorchée à vif.

Et sa pitié domina sa saine raison qui doutait :

– Si vous pleurez... si vous souffrez, c'est parce que je vous ai fait du mal... Pardonnez-moi, Noële. Avant de vous avoir vue pleurer, je ne croyais pas avoir pu vous nuire... C'est quand j'ai vu vos larmes que j'ai compris que je vous avais sacrifiée à une chimère...

Et doucement, il la poussa dehors, car il étouffait et avait besoin d'être seul pour exhaler librement la désespérance infinie de son âme de juste qui, par un holocauste l'élevant au-dessus des petites conventions, avait fait du mal involontairement à une innocente.

*

Enveloppée dans ses grands voiles qui la nimbaient de mélancolie, Noële apparut, fragile poupée de Saxe, qu'un souffle semblait devoir briser.

Yves Le Kermeur l'attendait dans le salon où

deux malles cadenassées étaient prêtes à partir.

– Avez-vous déjeuné, Noële ?

– Oui, j’ai bu une tasse de lait.

– À votre âge, il faut manger plus que cela.

Il regarda autour de lui, ferma un tiroir, glissa des clefs dans sa poche, choisit quelques cigares ; tout cela fait soigneusement, comme s’il ne pensait à autre chose. Ensuite, il vint à l’orpheline et s’arrêta devant elle.

– Ma petite fille, il faut manger pour vivre. La vie, voyez-vous, est le seul bien qui compte et vaille la peine d’être défendu. Tout le reste n’est que fumée : amour, gloire, argent, sont des accessoires qui la parent, et c’est tout. La vie, c’est le plus beau, le plus grand, le plus inestimable cadeau que Dieu nous ait fait et nous n’avons pas le droit de la dédaigner.

– Pour ce qu’elle donne ! murmura la jeune femme entre ses dents.

Il l’avait entendue.

– Elle donne le souffle qui emplit notre poitrine de bien-être, elle donne le mouvement

qui nous assure toutes les possibilités de plaisir, elle donne la pensée, ce don divin qui s'apparente à Dieu et dont le phénomène échappe à tout contrôle.

Sa main vint se placer sur le bras de celle qui partait, et celle-ci sentit, à travers l'étoffe de sa robe, la brûlure de ses doigts fiévreux.

– Noële, vous allez me promettre de vous soigner et de bien veiller sur vous... Je vous laisse partir parce que j'admets que votre imagination, sans expérience, aspire à d'autres visions, à un autre milieu... Vos illusions veulent frôler la réalité. Quand les ailes de l'oiseau sont poussées, il s'envole vers d'autres cieux... Heureusement, il revient presque toujours au nid !... Vous reviendrez, Noële ; je vous attendrai tous les jours ! Votre place est marquée auprès de moi. Cette demeure vous a accueillie, lorsque vous étiez errante : elle est l'asile bienveillant et chaud qui vous est nécessaire... Promettez-moi de vous réfugier dans la grande maison dès la première bourrasque...

Une détresse convulsa le visage féminin sans

que Noël eût pu parler, car la voix grave mettait des vibrations insoupçonnées dans sa poitrine et l'orpheline ne voulait pas pleurer.

Yves crut qu'elle se déroba à la promesse qu'il voulait lui arracher et, déçu, il n'insista plus.

Deux serviteurs, d'ailleurs, entrèrent pour emporter les malles.

En gagnant le téléphérique, le groupe passa à proximité de la sépulture de Jacques Le Kerneur. Les yeux sombres du châtelain s'y attardèrent.

– Hier, nous étions trois à Montjoya, fit-il en soupirant. Demain, j'y serai seul.

– Oh ! j'ai tenu si peu de place ! protesta malgré elle la jeune femme, que ce reproche détourné emplissait de remords.

– Je sais ! riposta-t-il amèrement, car l'homme supporte mal le chagrin et ses nerfs s'exaspèrent vite devant les émotions qui durent trop... Un petit animal inutile qu'on écrase du pied sans le voir.

Cette phrase, qu'elle avait dite la veille et qu'il évoquait presque ironiquement, fit monter une

rougeur au front de l'orpheline sans qu'elle osât ajouter un mot.

Devant la nacelle où le domestique disposait leurs bagages, elle risqua, pourtant, quelques paroles conciliantes pour couper le silence trop pénible.

– C'est tout de même plus vite fait et moins fatigant que de descendre à pied, par le sentier, comme je croyais devoir le faire.

– Pourquoi, à pied ?

– Je n'avais pas pensé que vous accepteriez de me conduire, avoua-t-elle en souriant.

Il ne vit pas le beau regard de gratitude qu'elle lui adressait.

En effet, remarqua-t-il avec mordant, mes prévenances vous ont souvent fait défaut.

– Oh ! au contraire ! Vous avez toujours été très bon pour moi.

– À moins que je ne vous aie obsédée de mes soins indésirables. On ne sait pas toujours s'arrêter juste au point où la reconnaissance commence à peser.

Horri  e qu'il pût supposer cela, elle leva ses grands yeux sur lui dans l'intention de protester.

Elle découvrit son visage dur, son front plissé, ces prunelles d'acier qui ne la regardaient pas.

Il avait le visage fermé des mauvais jours, dont toute indulgence semblait envolée. Et No  le se mordit les lèvres, intimidée, n'essayant plus d'ajouter une parole.

Dans la nacelle où ils avaient pris place, l'un contre l'autre, l'orpheline évoqua en pensée l'aller et le retour du jour de leur mariage. Le matin, le jeune homme avait paru si aimable avec elle... Pourquoi, le soir, étaient-ils deux étrangers, comme aujourd'hui ?

Dans la nuit sombre, Yves avait dû garder le même air hostile qu'en ce moment.

Elle soupira et, craintivement, examina l'abîme qu'ils dominaient. Un simple câble d'acier se rompant et tout serait terminé... ils iraient s'écraser au fond, sans connaître plus longtemps cette inimit   qui les séparait.

Il dut avoir la même pensée qu'elle.

– Hein ? fit-il. Ce serait une solution rapide si nous y tombions, tous les deux ?

Elle tressaillit et le regarda.

– Vous m’avez dit que la vie était le plus grand bien que nous ayons et que nous devons la conserver avant toute chose.

– Je le dis encore, dit-il d’une voix railleuse. Cela empêche-t-il d’observer combien l’existence est précaire, et belle, et réjouissante, quand on touche à terre, comme en ce moment, et qu’on y retrouve tous ses soucis !

– Oui, convint-elle, la vie est peut-être belle, mais elle a des heures bien noires...

L’auto les attendait. Déjà, les malles étaient chargées.

– Voulez-vous vous mettre devant... à côté de moi ? demanda-t-il.

– Oh ! pourquoi ?... Derrière est suffisant... C’est ma place, je crois !

Il comprit que si tous les mots qu’elle avait dits, la veille, le hantaient de leurs réflexes amers, elle n’oubliait pas davantage la falote fillette qu’il

avait fait monter derrière lui, le jour de leur mariage.

Il en fut agacé et ne voulut pas insister pour qu'elle s'assît auprès de lui.

– Les bagages occupent toute la banquette d'arrière, observa-t-il simplement.

– Oh ! je suis si peu grosse... Je tiens si peu de place.

– Vous me l'avez assez fait remarquer hier : une petite loque dans un coin !

Comme il maintenait ouverte, pour elle, la portière de devant, Noële, interdite de cette autre phrase qu'il évoquait, n'osa pas se dérober.

Un peu confuse, elle prit place à côté de lui.

Étrange convulsion de l'âme humaine : ils étaient adversaires, en ces dernières heures, alors qu'ils avaient vécu dans l'entente durant plus d'une année, sans qu'il y eût entre eux un mot de déplaisir ou d'hostilité.

Il avait suffi que la jeune femme dît : « Je ne veux plus vivre à Montjoya », pour qu'aussitôt tout un drame se fût déclenché chez son mari.

Dans tout homme sommeille l'âme d'un propriétaire fortement attaché à ses droits et à ses prérogatives... Jusqu'à ce jour, Yves Le Kermeur n'avait pas paru tenir fortement à la femme qui portait son nom... Un geste de charité n'avait-il pas, au fond, présidé à leur mariage ? Mais maintenant qu'il allait perdre sa compagne, il s'apercevait qu'elle était sienne, qu'elle lui appartenait, et que son départ lui causait un préjudice inappréciable.

Oh ! il ne lui venait pas à l'idée de la retenir. S'il avait exigé qu'elle demeurât à Montjoya, il savait bien que Noële aurait obéi, sans jamais oser lui résister.

Et c'était peut-être pour cela qu'il ne l'avait pas retenue, et qu'il acceptait son départ comme on accepte celui d'une servante précieuse dont les soins vous sont nécessaires, et qu'on laisse partir, par orgueil, pour ne pas lui avouer qu'elle vous est indispensable.

— J'ai choisi Nice comme lieu de votre résidence, la prévint-il avant de mettre la voiture en marche. Cela vous convient-il ?

– Tout ce que vous décidez est bien, accepta-t-elle docilement.

– Oui, vous êtes à mes ordres ! fit-il, rageur, en évoquant, à nouveau, un de ses mots de la veille.

Et il donna un si brusque coup de pied sur l'accélérateur que la voiture fit un bond pour partir et que les malles, derrière eux, s'entrechoquèrent dangereusement pour leur contenu.

*

Jusqu'à Saint-Jean-de-la-Rivière, la voiture fila sans que ses occupants parussent vouloir sortir de leur mutisme.

Mais là, le chemin qui côtoie la Vésubie était barré par suite d'un éboulement récent. Yves Le Kermeur prévint sa compagne du changement obligatoire d'itinéraire :

– Nous allons prendre la route du haut par Duranus et Levens. La vue est merveilleuse, vous

allez pouvoir en juger.

La conduite de la voiture étant à gauche, Noële se trouva placée du côté de la vallée, ce qui lui permettait de ne rien perdre du magnifique panorama qui se déroulait à leurs pieds.

La route en lacets, percée dans le roc, montait en côtoyant l'abîme ; et l'orpheline, bien qu'effrayée de cette voie dangereuse qu'il fallait emprunter, put admirer néanmoins les merveilleuses perspectives des sommets d'Utelle, de la Moutetta et du mont Brech avec, à leurs pieds, les méandres de la Vésubie aux flots impétueux et couronnés d'écume qui roulent entre d'impressionnantes falaises de trois à quatre cents mètres de haut, dressés à pic, le long de ses rives.

Ils déjeunèrent à Levens, dans un hôtel moderne construit sur la grand-route, au bas du raidillon qui grimpe à la vieille ville. L'heure du repas de midi était depuis longtemps sonnée, et le châtelain ne voulait pas attendre leur arrivée à Nice pour prendre ce repas indispensable.

Ce fut au cours de ce déjeuner qu'Yves mit

l'orpheline au courant des dispositions testamentaires de son frère.

Le sujet était brûlant, et le jeune homme avait hésité à l'entamer ; mais, dans quelques heures, Noële serait installée à Nice, il devrait la quitter... il valait mieux en finir avec cette question.

– Avant de nous séparer, Noële, je dois vous parler du testament de mon frère que j'ai trouvé dans sa chambre, en rangeant les papiers contenus dans le secrétaire...

Comme il s'arrêtait pour reprendre haleine ou chercher ses mots, l'orpheline leva ses yeux sur lui qui restait grave.

– Est-il vraiment nécessaire que nous parlions de votre frère ? s'informa-t-elle, un peu hostile.

– Cela est indispensable... d'autant plus que vous me quittez, et que la volonté de mon frère vous met à l'abri du besoin. Jacques vous a légué toute sa fortune...

– Oh ! interrompit-elle. Cela me paraît un acte d'ingratitude vis-à-vis de vous qui lui avez consacré votre vie.

Ce cri spontané mit un pâle sourire sur les lèvres d'Yves Le Kermeur.

– Mon frère n'avait pas à se préoccuper de moi, répondit-il simplement. D'abord, parce que j'ai eu ma part comme il a eu la sienne, lors de la mort de nos parents ; ensuite parce qu'il a dû estimer que, portant mon nom, il pouvait vous avantager sans me nuire : tout n'est-il pas commun dans le mariage ?

– Autrement dit, observa-t-elle avec un peu de vivacité, vous estimez que son testament nous lie l'un à l'autre davantage encore ?

– Je n'estime rien, répliqua-t-il non moins vivement. Nos actes ne dépendent que de nous, et non de la volonté d'un tiers... celui-ci fût-il mort ! J'approuve simplement mon frère de vous avoir laissé cette fortune qui vous fait complètement indépendante.

« Si vous persévérez dans votre désir de vivre loin de moi, je serai heureux de penser que vous êtes à l'abri du besoin et que le luxe auquel vous êtes habituée, à présent, ne vous fera jamais défaut.

Elle ne répondit pas. Dans le secret de sa pensée, des réflexions s'imposaient. L'une d'elles amena cette question sur ses lèvres :

– Y a-t-il longtemps que vous avez trouvé ce testament ?

– Hier après-midi.

– C'est-à-dire après que je vous avais demandé de partir ?

– En effet, convint-il. Mais quel rapport ? que supposez-vous ?

– Je me dis que c'est vraiment une chance pour moi que vous ayez trouvé ce papier alors que je vous avais dit vouloir quitter Montjoya.

– Oui, la coïncidence est heureuse...

– Heureuse pour moi, en effet !

Il eut un geste qui protestait contre toute fausse supposition.

– Je vous affirme que je n'ai pas eu connaissance de ce testament avant l'après-midi d'hier.

– Je ne doute pas de votre parole...

Elle s'arrêta, puis changeant de ton, observa :

– Un testament en ma faveur ! Voilà bien la chose la plus inattendue.

– Elle ne me surprend pas... connaissant les sentiments de Jacques comme je les ai connus !

– Peut-être... Moi, je suis plus étonnée ! Mais ce testament... vous l'avez ? Je voudrais le voir !

– C'est facile. Je l'ai pris sur moi pour pouvoir le déposer, tantôt, chez le notaire... Tenez, le voici.

– Il est écrit par votre frère ?

– Oui, tout entier de sa main.

– Et... à quelle date fut-il fait ?... Ah ! 10 octobre, quelques jours après notre mariage...

– Oui, fit-il brièvement.

Il avait cessé de manger et ses yeux durs regardaient fixement, dans le vague, des choses que lui seul voyait et qui lui étaient désagréables.

Pendant ce temps, Noële prenait connaissance de l'acte qui faisait d'elle la légataire universelle de Jacques Le Kermeur.

Après avoir lu, elle parut hésiter. Puis, tout à coup, elle déchira tranquillement le papier.

– Là, voilà qui est mieux ! Cette donation n'avait aucun sens !

– Qu'est-ce que vous avez fait, Noële ?

Yves Le Kermeur, subitement arraché à ses pénibles pensées, regardait avec ahurissement les morceaux de papier que l'orpheline réunissait en tas dans son assiette vide.

– Pourquoi avez-vous déchiré ce testament ?

– Parce que je crois que votre frère ne l'aurait pas écrit au moment de sa mort, répondit-elle, sans s'émouvoir de son air offusqué.

– Le désir d'un mort est sacré, Noële, et il me suffit de connaître les dernières volontés de mon frère pour que je les respecte.

– Justement : moi, j'estime que ce ne sont pas ses dernières volontés ! Au surplus, jamais, quoi que vous en pensiez, je n'accepterai cet héritage auquel je n'ai aucun droit et qui vous appartient légalement.

– Vous ne savez pas ce que vous dites, mon

petit. La vie n'est pas une amusette ! Cette fortune vous sera utile, et elle tombe à pic au moment où vous désirez vous affranchir de ma tutelle. Plus tard, vous reconnaîtrez que j'ai eu raison de vous la conserver, malgré vous.

Soigneusement, il ramassa dans l'assiette de Noële les menus morceaux de papier.

– Ce sera facile à reconstituer. Dans tous les cas, je saurai respecter la volonté de celui qui n'est plus, et je vous supplie de ne pas vous y dérober... J'oublie, d'ailleurs, de vous donner une lettre que j'ai trouvée avec ce testament... une lettre de Jacques qui vous est destinée et qui, bien certainement, vous convaincra mieux que tout ce que je puis vous dire.

Lentement et un peu pâle, il tira de sa poche son portefeuille dans lequel il rangea les débris du testament. Puis, il tendit à Noële une enveloppe blanche cachetée de cire.

– Vous la lirez plus tard... quand vous serez seule, dit-il avec effort. Il va y avoir assez de tristesse, aujourd'hui, dans les heures qui vont suivre, sans que nous en ajoutions encore avec

cette missive.

Du bout des doigts et avec une sorte de répugnance, Noële prit la lettre. Puis, un peu inquiète :

– Pourquoi, fit-elle, supposez-vous que votre frère m’ait écrit des choses tristes ?

– Je ne crois pas qu’il l’ait fait... au contraire ! Jamais, il n’aurait voulu vous faire de la peine, à vous... Mais... pardonnez-moi... je suis un peu émotif depuis quelques jours... J’ai l’impression qu’une lettre de Jacques... quelle qu’elle soit... doit, fatalement, pour moi être très triste !

Il se tut, sa voix s’enrouait... Et Noële le vit qui détournait la tête pour lui dérober l’altération de son visage.

Le cœur serré, l’orpheline mit la lettre dans son sac.

Elle se sentit, tout à coup, très lasse. La mélancolie de son compagnon la touchait profondément.

Pourquoi avait-il dit qu’il allait y avoir assez de tristesse entre eux, ce jour-là ?... Son départ

affligeait donc Yves Le Kermeur ? Cette supposition lui paraissait invraisemblable, mais elle n'en était pas moins pénible pour elle.

Ils achevèrent le repas en silence, chacun d'eux suivant le fil de pensées qui ne paraissaient guère devoir les rapprocher.

Puis, ils remontèrent dans la voiture qui fila vers Nice.

*

L'heure allait venir pour Yves Le Kermeur de quitter Noële.

Il avait installé la jeune femme dans un grand hôtel de Cimiez.

Situé sur les hauteurs, au milieu d'un parc splendide, planté de grands palmiers, d'aloès, de cactus et de mimosas en fleur, cet hôtel offrait à l'orpheline un asile douillet et confortable, dans un site enchanteur.

De la terrasse, qui dominait la ville, on

apercevait les flots bleus de la Méditerranée bornés à droite par le mont Boron tout proche et, à gauche, dans le lointain, par Antibes, sa rade et son cap important.

Hormis les mille recommandations que M. Le Kerneur avait faites à sa femme, il n'y avait plus guère eu d'intimité entre eux depuis midi. On eût dit, au contraire, que chacun d'eux s'efforçait de ne dire à l'autre que des choses banales et insignifiantes.

Au fur et à mesure que les heures s'égrenaient, une angoisse pinçait le cœur de Noële.

C'était elle qui avait désiré s'éloigner de Montoya et quitter son mari ; elle ne devait donc pas s'affliger outre mesure de la séparation qui approchait. Et cependant, sans qu'elle s'expliquât pourquoi, voici que les choses, autour d'elle, prenaient des airs antipathiques qui la glaçaient.

Cette chambre luxueuse que son mari avait retenue pour elle lui paraissait inquiétante et inhospitalière avec ses deux hautes fenêtres et son balcon dominant la ville aux milliers de toits étagés. Elle aurait préféré une humble

chambrette, aux murs rapprochés, facile à remplir, comme le cabinet qu'elle avait occupé à ses débuts à Montjoya.

Et ces longs vestibules presque toujours déserts, ces escaliers aux tapis riches qui rendaient les pas silencieux, ces salons vides du rez-de-chaussée, ces clients étrangers croisés dans le hall, tous ces serviteurs inconnus qui ne paraissaient pas la remarquer... comme tout cela était sévère, froid, hostile !

Et il allait falloir vivre journallement au milieu de tout ça !

Elle avait, de nouveau, l'impression d'abandon ressentie jadis à la porte de Montjoya.

– Allons, vous serez bien ici, l'air est doux dans ce quartier. Cette chambre est saine, la maison est tranquille, et vous ne serez pas isolée. Je préviendrai le docteur qui viendra vous visiter toutes les semaines.

– Mais je ne suis pas malade...

– Quand le moral ne va pas, on l'est toujours plus ou moins. Il suffit que vous soyez pâlotte

pour que mon devoir soit de faire vérifier votre santé.

– Vous êtes très bon, dit-elle, sincèrement reconnaissante que son mari prît un tel soin de son bien-être et de sa santé.

– Bon et bête, c'est entendu ! bougonna-t-il.

Yves Le Kermeur ne vit pas les grands yeux d'enfant qui se levaient vers lui, tout brouillés de larmes. Il évitait de regarder sa femme, car, dans l'état d'esprit où il était, il ne savait pas quels reproches méchants et certainement immérités il lui aurait adressés.

Il furetait partout, ne tenant pas en place, comme un lion en cage qui voudrait user ses griffes.

Il ne la regardait pas, et, cependant, il avait vu la larme qui mouillait sa joue.

– Allons, Noële, fit-il, toujours sans paraître la voir, ne pleurez plus. Tout à l'heure, je vais partir et vous serez débarrassée de moi et de ma mauvaise humeur !... Une constatation s'impose entre nous : nous ne pouvons pas nous entendre ;

nos caractères se heurtent comme les épées de deux duellistes. Il n'y a pas une semaine que nous sommes ensemble, livrés à nous-mêmes et à nos réactions, que tout ce que fait l'un blesse l'autre. Il m'a paru que j'avais toujours eu pour vous la même indulgence et les mêmes attentions, il faut croire que je me suis leurré, puisque vous avez éprouvé le besoin de me fuir.

– Tout le mal vient de moi, assura-t-elle. Je vous ai dit que c'était ma faute.

– Je commence à en être persuadé, fit-il sans bienveillance. Les femmes courent toujours après des chimères qu'elles ne peuvent atteindre, et elles se figurent facilement être des incomprises.

Elle essaya de plaisanter pour couper court à son mécontentement.

– Si c'est le lot de toutes les femmes, je n'ai pas la prétention d'échapper au sort commun.

Mais il n'acceptait même pas qu'elle lui donnât raison.

– Oh ! n'attachez pas une trop grande importance à ma boutade. Depuis que le monde

existe, les hommes ont éprouvé le besoin, quand quelque chose ne va pas comme il leur plaît, de rejeter leur déplaisir sur le dos des femmes. Et comme, généreusement, tout à l'heure, vous vous accusiez, je me suis empressé de profiter de l'aubaine.

Il parlait, bourdonnant, comme si, tout d'un coup, il avait eu besoin de se griser de paroles.

– Vous venez me reconduire jusqu'à ma voiture ? Il faut que je passe à la banque y déposer une somme à votre nom. Je pourrais, naturellement, régler tous vos frais ici, mais je ne veux pas vous savoir démunie d'argent, et un carnet de chèques vous est nécessaire.

Ils descendirent pour gagner l'auto, à travers les allées bien sablées du parc.

Maintenant que l'heure approchait, l'orpheline se sentait envahie par un véritable malaise : son mari allait s'éloigner, la laissant seule au milieu d'étrangers.

Comme ils longeaient la terrasse, elle s'arrêta et s'appuya, défaillante, sur le rebord de pierre du

mur, qui servait de garde-fou. Elle avait l'impression d'une angoisse se muant en faiblesse physique et arrêtant ses pas.

– Cette vue est merveilleuse, observa Yves Le Kerneur. Voici un endroit qui vous verra souvent, je crois.

– Oui, répondit-elle machinalement.

Elle songeait avec épouvante que, lorsqu'il serait parti, elle n'aurait plus le courage de refaire seule cette route qui était pour elle un chemin de croix.

Par-dessus le mur bas, elle regardait l'abîme que formaient les terrains en pente dégringolant vers les quartiers plus peuplés. Il lui semblait que le vide l'attirait.

Elle se redressa et passa sa main glacée sur son front brûlant.

Voyons, que signifiait cette sensation désespérante ?

N'était-ce pas elle qui avait voulu cette séparation ? N'avait-elle pas estimé qu'elle se sentait mourir entre les murs de Montjoya ?

Eh bien ! Yves Le Kermeur lui avait donné satisfaction... Elle avait quitté la vieille demeure et elle allait habiter seule, à Nice, libre et débarrassée de tout contact démoralisant, puisque son mari allait retourner là-bas.

Il allait partir.

Oh ! oui ! Qu'il s'éloignât bien vite, cet homme pour qui elle avait si peu compté et qui la laissait aller sans autres paroles que des considérations philosophiques sur la vie et sur les satisfactions qu'elle nous réserve... des mots, des théories, tout un fatras d'idées personnelles vues sous un angle particulier... une morale éloignée de celle des autres... incompréhensible pour elle... faisant de lui un homme froid, insensible, qui ne l'avait jamais aimée... qui ne l'aimerait jamais !

Oh ! oui ! qu'il s'en allât bien vite pour qu'elle pût penser à autre chose et oublier... recommencer sa vie... une autre vie !

Oui, qu'il s'en allât...

Et tout était pour le mieux, n'est-ce pas, puisque Yves Le Kermeur l'entraînait vers la

voiture et qu'il allait partir ?

À cette ultime minute, il disait de sa voix un peu basse :

– Vous m'écrirez, Noële : je veux être au courant de votre vie. Il faudra me donner de vos nouvelles au moins deux fois par semaine.

– Oh ! protesta-t-elle, saisie, car cette correspondance lui paraissait difficile à créer. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise si je vous écris si souvent ?

– Vous me parlerez du temps, de la mer et du ciel, riposta-t-il, agacé qu'elle parût vouloir se dérober à une chose si naturelle. Ce que je veux, c'est vous lire !

– Bon ! promit-elle dans le vague.

Mais il insistait :

– Je veux vous lire régulièrement. Cela n'est pas un désir que j'exprime et que vous pouvez hésiter à satisfaire, c'est un ordre que je vous donne ; quoi que vous paraissiez en penser, Noële, vous devez me tenir au courant de votre vie... vous entendez ?

Ses yeux impérieux ne permettaient à l'orpheline qu'un acquiescement.

– Je le ferai, promit-elle docilement, toute sa pensée concentrée sur ce point :

« Il va partir. »

L'homme ouvrit la portière de la voiture, mit le moteur en marche.

– Allons voici le moment venu de m'en retourner, l'heure avance. J'arriverai tard à Roquebillière. Au revoir, Noële, soignez-vous bien. N'oubliez pas que vous avez promis de me rester attachée jusqu'à la mort : dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

Il s'arrêta pour permettre à sa voix, qui s'altérait, de se raffermir. Puis, plus doucement :

– J'ai confiance en vous, mon petit. Vous êtes croyante et, quels que soient les torts que vous estimez que j'ai eus envers vous, vous êtes ma femme et vous n'avez pas le droit de l'oublier.

Brusquement, dominé par l'émotion qui couvait en lui depuis des heures, il l'attira dans ses bras et la pressa contre lui avec force. Puis,

sur le front pâle qu'une faiblesse soudaine inclinait sur son épaule, il posa ses lèvres... religieusement, pour un grand baiser fraternel.

Il lui semblait alors qu'il ne prétendait pas à autre chose qu'à être le frère ou l'ami de cette femme qu'il n'avait pas voulu faire sienne, et qu'il laissait partir.

– Adieu, Noële, répéta-t-il.

Il la lâcha, monta dans son auto et en alluma les phares car la nuit approchait.

Le pied sur l'accélérateur, il regarda sa femme une dernière fois... un regard triste, concentré, longuement appuyé sur les yeux féminins comme s'il voulait lire encore en eux, ou qu'il attendît une réaction escomptée qui ne venait pas, et qu'il se faisait scrupule de faire naître.

Secondes atroces où tout l'espoir d'un cœur d'homme se décomposa lentement devant le visage rigide qui ne s'adoucissait pas.

Déçu, M. Le Kermeur soupira.

La portière claqua pendant que l'auto démarrait.

Noële avait perçu dans un brouillard le regard de son mari.

Elle avait l'impression qu'une main de fer s'agrippait à sa gorge, coupait sa respiration et empêchait son sang de circuler.

À cette minute dernière, peut-être aurait-elle voulu retenir le voyageur... Réellement, elle ne désirait plus la séparation qu'elle avait imposée.

L'émotion la frappa de stupeur, elle demeura figée, incapable d'un mot ou d'un geste.

La fuite de la voiture lui rendit à peine la faculté d'agir et de parler.

« Il est parti ! »

Maintenant, elle n'avait plus à cacher ses impressions, à se raidir pour ne pas livrer ses vraies pensées.

Son mari était parti... elle avait eu le courage de le libérer d'elle. Puisqu'il l'avait épousée pour un autre, elle s'écartait généreusement de sa vie... lui rendait sa liberté.

Longtemps, elle demeura debout à regarder dans la direction que la voiture avait prise.

Et tout à coup, parce qu'elle évoquait la route serpentine, à flanc de montagne, que la voiture devait emprunter à nouveau dans la nuit, elle eut froid au cœur.

S'il allait arriver quelque chose à son mari ? Un faux mouvement et l'abîme s'ouvrirait devant le conducteur distrait.

Cette perspective l'affola. La vision en était si nette dans son cerveau qu'elle se mit à gémir d'angoisse.

– Mon Dieu ! protégez-le !... Je n'aurais pas dû le laisser partir. Oh ! il ne faut pas qu'il lui arrive quelque chose !... ce serait atroce !

Et ce que le départ du jeune homme n'avait pu faire, la peur du danger qu'il allait courir le fit : la rancune de l'orpheline creva en un gros sanglot convulsif qui n'en finissait plus.

Tout naturellement, comme n'importe quelle autre épouse aimante en pareilles circonstances, Noële pleurait lamentablement sur le sort du mari qui pouvait périr loin d'elle.

Plusieurs jours passèrent pour Noële dans une solitude absolue, sauf à l'heure des repas qu'elle prit dans la salle à manger, le plus loin possible des quelques clients que l'hôtel abritait en ce mois de janvier merveilleusement doux, sur les hauteurs de Cimiez.

Un peu sauvage par nature, très intimidée devant tout visage nouveau, elle ne quittait sa chambre silencieuse que pour gagner le grand parc désert, dont elle choisissait les coins éloignés. Pour s'adapter à sa nouvelle vie, il lui fallait des semaines de transition.

Puis, un jour, elle osa s'aventurer dans les rues et descendre jusqu'au bord de la mer mouvante qu'elle n'avait encore aperçue que de loin, en wagon, lorsqu'elle arrivait de Paris, et de la terrasse de l'hôtel d'où ses yeux avides la contemplaient des heures durant.

Pensivement, dans un alanguissement bienfaisant, elle fit connaissance des merveilleux

panoramas méditerranéens.

La mer bleue qui se perdait dans l'infini ; la magnifique Promenade des Anglais aux palmiers géants dressés vers le ciel ; la couronne de montagnes aux cimes neigeuses qui encerclent, dans le lointain, la ville phocéenne ; les magasins éblouissants de luxe et de lumières ; les palais de marbre que sont les hôtels particuliers ; les caravansérails immenses où descendent les hivernants de toutes les nations...

Malgré tout, dans ce cinéma vivant et pittoresque, sa pensée distraite ne la délivrait pas du souvenir de Montjoya.

Parmi les pics couverts de neige qui escaladaient le ciel lointain, elle se demandait lequel pouvait dominer la maison qu'elle avait quittée.

Cette demeure, elle l'évoquait nettement : toute blanche, ses deux rangées de fenêtres ouvertes sur l'immense plateau que noircissaient les oliviers et les sapins.

Et, dans ce château silencieux, il était une

pièce qu'elle revoyait plus distinctement que les autres, le grand cabinet de travail où un homme demeurait isolé, livré à ses pensées.

Elle l'imaginait assis, les yeux rivés sur un livre qu'il ne lisait pas, son esprit tourné vers quelque vision démoralisante : celle d'un frère trouvé mort au fond d'un précipice, celle d'une femme absente dont il ne s'expliquait pas, orgueilleusement, le départ.

Cette vision douloureuse durcissait son front pensif sous une obsession pénible qui ne désarmait pas.

Pourtant, rassurée sur le sort de son mari, puisque aucun journal n'avait relaté d'accident, et que nulle mauvaise nouvelle n'était venue l'atteindre, Noële s'efforçait de fuir les amollissants souvenirs.

Des jours passèrent encore, et la jeune femme, peu à peu, s'intéressa à la vie des autres et se mêla davantage à la foule des promeneurs qui emplissaient les rues de Nice.

Ses vingt ans ne furent pas longs à remarquer

la toilette des autres femmes et, bientôt, ses grands voiles noirs, qu'elle ne voyait sur le dos d'aucune autre, lui parurent très lourds à porter.

Un jour, elle entra délibérément chez une modiste et lui demanda conseil.

La commerçante sourit, enleva les voiles et les remplaça par une fine mousseline de soie qui s'enroula harmonieusement autour du visage fin qu'aucun défaut n'altérait.

– Voilà qui vous change tout de suite, dit-elle, car tout ce crêpe est bien dur à votre âge. Qui donc avez-vous perdu pour porter un si grand deuil ?

– Un frère, répondit laconiquement l'orpheline.

Elle avait hésité. Elle n'était pas sûre que le mot « veuve » n'eût pas mieux convenu à son cas. Et pourtant, il n'y avait rien eu de vraiment intime entre le disparu et elle, mais la survivante de cet étrange roman n'oubliait pas que c'était le mort qui l'avait aimée, qui avait voulu la rendre sienne et que si, dans un mariage, elle avait gagné

un autre nom, c'est parce que le disparu aurait voulu pouvoir lui donner le sien.

– Tout ce crêpe est inutile, insista la vendeuse. Une simple robe de soie mate suffirait. C'est comme pour vos cheveux, une coiffure à la Ninon vous siérait mieux... surtout si vous vous faisiez faire une indéfrisable ! À votre âge, il faut savoir se plier à la mode.

Noële ne saisit pas très bien ce que la modiste voulait dire, mais les mots touchèrent sa mémoire.

Elle ne savait pas ce que c'était qu'une indéfrisable et encore moins une coiffure à la Ninon, mais, deux jours après, elle pénétrait dans un salon de coiffure pour les réclamer.

Notre héroïne ne comprit leur signification que lorsque les ciseaux raccourcirent impitoyablement sa toison brune, et que d'étranges appareils de torture hérissèrent son crâne pour la transformer en poupée hindoue.

Elle se serait peut-être effrayée de pareils procédés si, dans le salon retiré où on lui faisait

subir un tel traitement, deux autres femmes, partageant son sort, n'avaient eu l'air de le trouver naturel.

Quand, trois heures après, elle se retrouva dans la rue, un peu ahurie d'être si différente de ce qu'elle était auparavant, elle ne put s'empêcher de s'arrêter à toutes les devantures de magasin pour examiner avec stupéfaction la physionomie nouvelle qu'elle avait acquise.

C'était celle d'une autre Noële... moins lointaine et plus moderne !

Après bien des hésitations, faites de beaucoup plus de gêne que de regrets, elle dut s'avouer qu'elle était mieux ainsi, et qu'elle avait beaucoup gagné à cette transformation.

Et la vie continua, apportant chaque jour quelque nouvelle modification dans son état physique ou moral.

Les lettres qu'elle devait écrire à son mari lui causèrent un véritable embarras.

Que pourrait-elle bien dire à ce correspondant froid, intimidant, et qui relevait ironiquement le

moindre de ses mots ?

Dix fois, elle déchira sa première lettre, y trouvant quelque chose à modifier.

Enfin, elle se décida. Il fallait se dépêcher pour que sa missive fût jetée à temps à la boîte... dans le délai qu'il avait exigé.

« Je vais bien et vous remercie de m'avoir choisi cet hôtel, il est très confortable et je ne manque de rien... »

Il lui parut que ces trois lignes étaient anodines et disaient bien ce qu'il fallait. Aussi, on devine son émoi quand elle reçut, le surlendemain, la réponse plutôt railleuse de son mari :

« Je suis ravi que vous vous plaisiez à Nice. Votre *je ne manque de rien* m'a paru singulièrement subversif ! Moi, je trouve que vous manquez à Montjoya et que les choses ont l'air de me demander ce que vous faites là-bas. »

Pour qu'il ne redressât rien à sa lettre, la fois suivante, elle parla du beau temps et des fleurs :

« Nice possède une température merveilleuse, l'air y est paisible et léger ; son ciel bleu est d'une douceur qui émeut l'âme.

« Le jardinier a garni de plantes les corbeilles du parc ; bientôt, les pelouses sortiront de leur léthargie ; les mimosas épanouiront leurs jaunes frondaisons... ce sera prodigieusement beau ! »

Il répondit seulement :

« Sur la tombe de mon frère, dans la neige fondante, les marguerites d'hiver ont ouvert leurs blanches corolles... ce sont les seules fleurs que mon cœur infiniment triste ait à contempler actuellement. »

Alors Noële pleura, non seulement parce que

la douleur de celui qui ne se consolait pas l'avait frôlée, mais aussi parce qu'entre les lignes masculines elle croyait sentir le reproche d'avoir déserté le plateau silencieux où un homme restait seul à pleurer auprès d'une tombe... comme si elle avait failli à ses devoirs d'épouse.

Et ce grief, qu'elle redoutait sous la plume de son mari et dont, à la fois, elle contestait le bien-fondé et admettait la vraisemblance, réveilla en elle toutes ses rancœurs qui sommeillaient.

De nouveau, elle reprit le cours de ses pensées démoralisantes qui aboutissaient toutes à un même point :

« Elle ne comptait pas pour son mari ! Pourquoi donc s'obstinait-il à lier son sort au sien ? »

Sans qu'elle s'en rendît compte, elle devenait injuste et s'aigrissait à ressasser toujours les mêmes griefs.

Un besoin maladif de se venger, en meurtrissant l'absent, s'affermissait en elle ; des projets naissaient en son cerveau qu'elle se

complaisait à croire réalisables. Et c'est ainsi que l'idée d'évasion s'implanta sournoisement dans son subconscient et subjuga sa volonté.

Maintenant, l'éloignement de Montjoya ne lui suffisait plus. Elle voulait disparaître tout à fait de l'orbite de M. Le Kerneur... vivre sa vie, loin de lui... pour ne plus entendre parler de lui... pour qu'il ne pût plus la rejoindre, surtout... pour qu'il sentît, enfin, que, malgré sa fortune, sa générosité et même sa volonté qui affamait si haut ses droits à recevoir des lettres d'elle, il ne comptait pas pour Noële plus qu'elle ne comptait pour lui.

*

Il est à remarquer que, d'ordinaire quand on projette de faire quelque sottise, les événements nous sont complices et le hasard semble toujours prêt à favoriser nos désirs insensés.

Si Noële avait eu réellement besoin de gagner son pain et qu'un emploi eût été absolument nécessaire à assurer son existence, il est probable

qu'elle aurait eu bien du mal à trouver celui-ci... Des semaines, et très souvent des mois, sont nécessaires au pauvre diable qui cherche une situation.

Parce que, normalement, Noële était riche et qu'elle pouvait attendre sans difficulté, le sort lui fut favorable ! Elle commençait à peine à s'informer s'il était difficile de trouver du travail dans la région qu'on lui proposa une place de vendeuse, pas trop mal rétribuée, à Cannes.

La jeune femme ne s'attendait pas à un si prompt résultat, et elle en fut un peu gênée, d'abord.

En dépit de son intention de rompre tous liens avec son mari, cette précipitation des événements la mettait à l'aise.

Cependant, après une nuit blanche passée à réfléchir, elle décida de ne pas désobliger la chance qui la favorisait véritablement.

On lui avait dit :

– C'est une situation inespérée : la vendeuse, qui est depuis cinq ans dans cette librairie, vient

de faire un héritage. Elle partira aussitôt que sa remplaçante sera arrivée. Par ce temps de crise, c'est un hasard bien rare que de rencontrer un emploi libre juste quand on en a besoin !

Et Noële se rendit à d'aussi bonnes raisons. Elle alla à Cannes, vit la librairie et s'entretint avec le commerçant qui la dirigeait et qui, tout de suite, fut charmé de l'érudition que montrait Noële en matière de bibliothèque.

Ils s'entendirent si bien que l'orpheline décida, sans plus tarder, d'accepter cette place qui lui tombait du ciel.

Mieux même, il fut convenu, entre elle et la vendeuse qu'elle allait remplacer, qu'elle prendrait le petit logement de celle-ci, ce qui lui éviterait la peine de chercher une chambre meublée ou d'aménager un appartement vide.

Quelques centaines de francs payèrent le modeste mobilier de l'ancienne employée et, en moins d'une demi-journée, sans peine et comme si un dieu complice avait aplani pour elle toutes les difficultés, l'orpheline se trouva en possession d'un emploi sérieux et d'un petit logis, assez

agréablement situé, qu'elle pouvait occuper tout de suite, sans attendre.

Noële rentra à Nice, un peu étourdie par la rapidité des événements qui la menaient plutôt qu'elle ne les guidait, mais bien décidée, cependant, à poursuivre l'aventure.

On était au samedi, et il avait été convenu qu'elle prendrait son service à la librairie, le lundi matin ; il lui fallait donc profiter de la journée dominicale pour faire ses malles et les transporter à Cannes.

Elle devait aussi régler son compte à l'hôtel, puis prévenir son mari du changement qu'elle apportait dans sa vie et qui allait mettre fin à leurs relations.

Il nous faut reconnaître que c'était cette dernière tâche qui lui coûtait le plus à remplir.

Néanmoins, elle n'hésitait pas, et il ne lui apparaissait pas qu'elle eût encore à tergiverser.

Elle s'efforçait, au contraire, de se persuader que l'année passée à Montjoya ne devait être pour elle qu'une mauvaise page dans sa vie. Elle

s'estimait même loyale vis-à-vis du châtelain en disparaissant spontanément de son horizon ; et elle admettait qu'hormis son départ volontaire elle n'avait pas de devoirs particuliers à remplir vis-à-vis de lui.

Sa raison protestait bien un peu quand elle tenait un tel langage : Yves Le Kermeur avait toujours été très bon pour elle... S'il n'avait pas agi au nom d'un autre, elle lui aurait dû, en vérité, une reconnaissance infinie.

« Mais puisque je n'ai pas compté pour lui... » C'était, toujours, à ce point névralgique que la ramenaient toutes ses réflexions.

Il y avait aussi, dans sa conscience, une petite voix qui protestait énergiquement, bien que Noële s'efforçât de ne pas l'entendre :

« Tu es sa femme... devant les hommes !... devant Dieu ! »

Et ce juge secret, qui s'insurgeait et admonestait, avait des arguments bien désagréables contre lesquels la raison féminine luttait difficilement :

« Voyons, est-ce que cela pouvait compter réellement, un mariage comme le sien ? Ne reposait-il pas sur une erreur de personne, sur une tromperie, son mari l'ayant volontairement épousée pour un autre ? »

Mais c'était justement contre cette interprétation du mariage que la voix intime se dressait le plus.

« Toi, tu ne t'es pas mariée avec un autre. Celui à qui tu as juré fidélité et amour est bien celui dont tu portes le nom... celui que tu veux quitter... Il a pu manquer à tous ses devoirs ; cela te donne-t-il vraiment le droit de manquer aux tiens ? »

L'argument ne laissait pas Noële indifférente, mais elle le tournait illogiquement en sa faveur, estimant qu'il lui apportait un encouragement :

« Je ne faillirai pas à ma promesse, puisque jamais je n'aimerai un autre homme... que je demeurerai enchaînée à mon mari, sans accepter de m'évader de ces liens contractés librement devant Dieu ! »

Et vraiment Noël triomphait quand elle se répétait :

« Je le libère de ma présence qu'un autre lui a imposée malgré lui !... Yves ne m'est rien... pas plus que ne l'a été son frère !... S'il y avait eu le moindre lien d'amour entre nous deux, je serais demeurée fidèle à ce lien... fût-il une utopie... D'ailleurs, mon mari l'a bien senti puisqu'il m'a laissée partir sans chercher à me retenir... Il se rendait compte lui-même qu'en réalité nous étions deux étrangers. »

Mais, par là encore, elle n'aimait pas engager le fer ! Yves Le Kermeur avait-il vraiment renié les droits et les devoirs que son titre d'époux lui donnait ?

Il lui avait dit que sa maison demeurait sienne... Qu'elle était sa femme et ne devait pas l'oublier... De même, il exigeait des lettres, il lui fournissait de l'argent...

« Des mots, tout ça ! De la politesse, pas plus ! Il tient à garder les apparences du beau rôle ! »

Et cela la rendait méchante qu'il prétendît lui

imposer son zèle malgré elle.

« Il m'écrase de ses générosités pour que je ne me rebiffe pas. Il ne m'aime pas, mais il me paye avec une magnanimité sans pareille !... C'est révoltant de forcer les gens à la reconnaissance !... Aussi, je n'en veux plus ! Je veux m'affranchir et ne devoir mon existence qu'à mon travail. »

Toutes raisons mauvaises que son ressentiment habillait de bonnes apparences.

Et Noële fit ses malles, paya l'hôtel et quitta Nice après avoir écrit à son mari la lettre suivante :

« Yves,

« Quand ces lignes vous parviendront, j'aurai quitté Nice pour aller vivre ailleurs, honnêtement, de mon travail ; j'ai trouvé une place sérieuse pouvant assurer ma subsistance.

« Ne m'en veuillez pas de cette résolution qui me paraît sage et raisonnable puisqu'elle vous libère de ma personne qu'un autre vous avait

imposée.

« Il est une chose que je veux vous dire dans cette lettre qui sera la dernière que je vous écrirai, c'est que votre frère n'a eu aucune influence sur ma vie intime. Il ne m'est rien... totalement rien ! Il est resté toujours pour moi un étranger... comprenez bien : rien !... Et c'est pourquoi je n'ai pas admis qu'il me liât à lui par la reconnaissance, en me léguant une fortune à laquelle je n'avais pas droit, puisque, de son vivant, aucun lien n'avait existé entre lui et moi...

« Cela mis au point, laissez-moi vous dire aussi que vous seul avez compté à mes yeux... Je vous considérais comme mon mari... du moins il me semblait que vous deviez être tout dans ma vie... J'ai donc tout accepté de vous, sans réfléchir, sans calculer... sans même me rendre compte que je n'avais aucun droit à vos libéralités... Excusez-moi si, sans le vouloir, je me suis montrée ingrate vis-à-vis de vous, je ne savais pas... je ne pouvais pas me rendre compte.

« Aussi, croyez-le bien, toute ma reconnaissance vous est acquise. Vous avez été

très généreux et je sais que je ne m'acquitterai jamais de tout ce que je vous dois.

« Adieu, monsieur, chassez de vos souvenirs cette année néfaste où, à cause de moi, vous avez connu tant de soucis.

« Et croyez-moi votre très reconnaissante

« Noële. »

Cette lettre très grave, écrite en pleurant, était suivie de ce naïf post-scriptum :

« P. S. – Je vous retourne le carnet de chèques, m'excusant d'y avoir fait une si large brèche pour payer mes frais d'hôtel. Peut-être ne vous en étiez-vous pas rendu compte en m'y installant : cet hôtel est très cher, et le séjour que je viens d'y faire équivaut à une petite fortune. Vous le verrez par la note acquittée que je joins à ma lettre...

« Je suis navrée de ce prix... De cela encore, je ne m'acquitterai jamais... Merci. »

Toute l'enfant, ignorante de la vie et sans expérience aucune, semblait être résumée dans ces dernières lignes, Noële avait quitté le couvent pour venir habiter Montjoya, où elle ne s'occupait de rien qui fût en rapport avec les fournisseurs et avec le prix des choses. Comment aurait-elle connu le pouvoir d'achat de l'argent ? Où aurait-elle appris à faire la différence entre un hôtel de premier ordre et un autre de moindre catégorie ?

La somme payée à l'hôtel de Cimiez lui parut très grosse parce qu'elle dépassait celle qu'elle possédait et avait mis des mois à économiser... une fortune, quoi ! puisque, pour quelques centaines de francs, elle avait pu, à Cannes, acheter un mobilier.

Mais elle ne se doutait pas que, pour le prix entier de ce petit mobilier, elle n'aurait même pas pu payer un seul meuble de belle qualité !

*

Noële, maintenant, passait ses journées à la librairie où elle était employée.

La maison possédait une grosse clientèle, et, du matin au soir, la nouvelle vendeuse était occupée à emballer des livres ou des journaux de toute espèce.

Ce travail, un peu absorbant, permit à l'orpheline de ne pas trop se laisser aller, dans la journée, aux réflexions un peu amères que son changement de vie faisait naître en elle.

Mais, aux heures du repas, ou quand, le soir venu, elle se retrouvait seule, chez elle, dans son petit appartement, le moral de notre héroïne dégringolait singulièrement.

Elle n'avait pas été longue, la pauvre Noële, à regretter son coup de tête !

Le dimanche précédent, à peine avait-elle vu sa lettre à Yves Le Kermeur disparaître dans le trou de la boîte aux lettres de la nouvelle poste de Nice qu'un regret la saisit sans qu'elle s'expliquât bien cette réaction subite dans ses idées.

Comment avait-elle pu rompre aussi légèrement avec son mari ?

Tout d'abord, ça n'avait été, en elle, qu'un vague malaise... comme si elle s'inquiétait simplement de l'effet que sa lettre allait produire sur le destinataire.

Puis, à ce souci imprécis, une appréhension avait succédé :

« Pourvu que ma lettre ne le fâche pas trop contre moi !... Juste assez pour qu'il me regrette... mais pas suffisamment pour qu'il me garde rancune ! »

Étrange contradiction ! Avant que sa lettre fût écrite, elle se répétait avec entêtement :

« Je ne compte pas pour mon mari... »

Maintenant qu'elle avait rompu avec lui, elle eût été désolée qu'il n'en fût pas affecté !

En attendant, c'était elle qui se tourmentait à l'idée que le châtelain pouvait accepter la rupture avec sérénité.

Et, à son appréhension chagrine, une angoisse succéda... une angoisse bizarre faite de regret, de

remords... et bientôt même de désespoir !

Au fur et à mesure que les heures s'écoulaient, elle suivait en pensée l'acheminement de sa correspondance :

« À cette heure, le courrier était encore à Roquebillière... Griselli, maintenant, l'avait entre les mains ! La lettre arriverait vite à Montjoya, à présent... Son mari, enfin, en avait pris connaissance... Oh ! qu'est-ce qu'il allait dire ? »

Et l'évocation de cette missive que le châtelain avait dû relire plusieurs fois avant d'en comprendre tous les termes, lui était intolérable.

« J'étais folle, véritablement !... Comment ai-je pu écrire de telles choses ! C'est moi !... moi qui ai dit à mon mari que tout était fini entre nous... J'ai quitté mon foyer ! J'ai abandonné mon mari !... Je suis folle, je suis folle !... »

Durant toute la journée du lundi, en s'efforçant de se mettre au courant de la vente des livres, elle roula cette pensée dans sa tête :

« C'est fini ! J'ai quitté mon mari ! »

Le libraire, qui l'aidait pour cette première

journée de vente, constatait avec étonnement sa pâleur et son regard halluciné :

« Cette petite, que j'avais jugée si raisonnable et si courageuse, a l'air positivement, par moment, de ne pas comprendre ce que je lui dis... »

Mais elle était jolie, distinguée, et plus d'un client prétextait un volume à acheter – un livre justement situé tout en haut de rayons difficiles à atteindre – pour demeurer plus longtemps dans la boutique.

Comme la vendeuse ne paraissait même pas s'apercevoir de l'intérêt qu'on lui portait, et que, d'autre part, le soir, la recette était bonne, le commerçant ne fit aucune réflexion désobligeante à son employée :

« Elle s'habituera, cette petite !... C'est jeune, ça a besoin d'être au courant. »

Et, très aimablement, il répondit à son « bonsoir » timide par un cordial et engageant « à demain ».

C'est quand elle se retrouva seule dans sa

chambre sans feu que le chagrin saisit Noële.

Cette pièce silencieuse et froide lui apparaissait tout à coup hostile et inhospitalière. Jamais encore, sauf à la porte de Montjoya, après qu'on l'avait éconduite, elle n'avait éprouvé un pareil isolement.

Effondrée sur une chaise, la tête cachée dans ses bras repliés sur la table, elle pleura comme un enfant abandonné qui croit connaître le fond de toutes les amertumes.

Pourtant, elle s'illusionnait encore sur son mal. Elle était persuadée que c'était le manque de bien-être qui la décourageait.

Hier encore, à Cimiez, des serviteurs s'empressaient autour d'elle... Il faisait chaud et la table était mise... Sa chambre même était illuminée... et si coquette, si douillette, cette pièce opposée à son nouveau logis qui manquait d'intimité avec les deux malles et la valise dressée au pied du lit !

Elle s'efforça de réagir.

Allons, elle n'allait pas se laisser aller aux

constatations décourageantes ! Il convenait de ne pas rester à rêvasser... Il est des cas où, pour entretenir l'énergie, la pensée est aussi redoutable que les mauvais conseils...

Bravement, Noële essuya ses yeux.

D'abord, elle allait le rendre plus agréable à habiter, ce petit logis où elle devait vivre à présent.

Pour commencer, elle allait allumer la cheminée à feu continu qui serait facile à entretenir et qui maintiendrait tout l'hiver une douce température dans l'appartement. Puis, elle rangerait ses malles auprès les avoir vidées de leur contenu.

Ce fut au cours de cette dernière besogne qu'elle retrouva entre deux pièces de lingerie la lettre blanche qu'Yves Le Kermeur lui avait remise à Lévens, et qu'elle n'avait pas eu le courage d'ouvrir, le soir, après son départ.

Depuis, elle avait oublié la mystérieuse missive, et, en la trouvant, ce soir-là, sous ses doigts, elle eut encore un instinctif recul, comme

si les pages écrites par la main de celui qui avait voulu la rendre sienne ne pouvaient contenir que des mots meurtriers.

Elle eut un regard vers la cheminée et ce fut une chance que le feu ne fût pas mieux pris, car, volontiers, Noële eût brûlé, sans la lire, cette correspondance redoutable.

Et cependant Jacques Le Kermeur, en ses dernières pensées, n'avait voulu que réparer les torts qu'il pouvait avoir eus envers ceux qu'il allait quitter.

L'enveloppe ouverte par les doigts de l'orpheline ne contenait que des lignes poignantes et humbles comme la prière fervente d'une âme déjà détachée de la terre :

« Noële, avait écrit le malheureux disgracié, pardonnez-moi mon intrusion dans votre vie. Je n'aurais pas dû essayer de vous séparer de mon frère, c'était folie !... J'avais perdu la tête de croire que vous pourriez m'aimer un jour.

« Pardonnez-moi et n'accablez pas mon frère,

qui s'est toujours sacrifié pour moi. J'ai tout exigé de sa bonté en le menaçant de me tuer s'il ne me donnait pas satisfaction à propos de vous... Il accepta, contraint par moi... contraint aussi par vous qui ne vouliez pas quitter Montjoya...

« Mais ce que vous ne savez pas, c'est que mon frère, qui ne pensait pas à vous avant votre mariage, vous a aimée presque aussitôt que vous avez porté son nom. L'homme s'attache à ce qui est à lui et il tient d'autant plus à une femme qu'un autre la lui dispute...

« J'ai vu Yves me fuir et s'isoler dans la montagne pour cacher sa peine et ses regrets... Farouchement, il respectait la parole donnée, exagérant sa loyauté...

« C'est pourquoi, Noële, le courage m'a manqué pour m'imposer à vous... La pensée d'un autre m'empêchait de nuire... jusqu'au bout ! C'est pourquoi, aussi, j'ai décidé de partir et de ne plus revenir me mettre entre vous deux... ce sera le rachat à mon tour...

« Puisque vous avez tout deviné, je n'ai rien à vous expliquer. Mais soyez généreuse, Noële ;

vous tenez dans vos petites mains le bonheur et la vie d'un homme qui n'a connu jusqu'ici que le sacrifice et l'abnégation. Aimez-le et essayez de lui faire oublier les heures noires que mon égoïsme l'a contraint à vivre. C'est le rôle de la femme de verser l'oubli et de dispenser la joie aux hommes. Faites-le largement, Noële ; soyez bonne et ne calculez pas...

« D'où que je sois, si Dieu permet que je vous voie, pour chacun des sourires que vous mettrez sur les lèvres de mon frère, je vous bénirai.

« Ma petite Noële, adieu !... J'ai été fou... pardonnez-moi... Et faites que mon pauvre Yves se souvienne de moi sans amertume.

« Jacques Le Kermeur. »

Cette sorte de testament moral bouleversa l'orpheline et remit des larmes brûlantes dans ses yeux encore mal séchés par tant d'émotions diverses.

La jeune femme était trop sensible pour ne pas s'apitoyer sur les sentiments poignants qui

avaient guidé la main du disparu, mais cette lettre qu'elle lisait trop tard agissait comme un scalpel sur la tumeur de son âme ulcérée.

Elle se sentit devenir livide.

Pourquoi n'avait-elle pas lu cette lettre plus tôt ?

Par suite de quel hasard, de quel misérable oubli n'en prenait-elle connaissance qu'aujourd'hui, c'est-à-dire vingt-quatre heures trop tard ?... Après qu'elle avait rompu avec son mari !...

Son mari !... Son mari qu'elle avait fui !... À qui elle avait écrit !... Son mari qu'elle ne reverrait peut-être plus jamais !

Tout ce qui, depuis des heures, lui rongea le cœur éclata en vérité fulgurante, elle crut qu'elle allait devenir folle.

Elle avait quitté son mari !

Un grand hoquet convulsif la secoua et mit en elle une telle faiblesse qu'elle souhaita mourir pour échapper à la faculté de penser.

Oh ! oui ! tout oublier ! ne plus pouvoir se dire

que l'on souffre par sa propre faute... mourir pour échapper à l'amertume du regret... à la torture du remords...

Elle se coucha sans manger ; la douleur emplît l'estomac et Noële eût été incapable d'absorber un aliment ou même tout simplement de le préparer.

Toute la nuit elle sanglota, livrée aux perspectives les plus démoralisantes.

Dans l'obscurité de la pièce, sous la morsure des pensées tyranniques, Noële ne cherchait plus les prétextes à sa peine.

La cause de son chagrin, elle la sentait écrite en lettres de feu dans son cœur :

« Yves ! »

Un seul mot, un seul nom pour résumer toute sa peine... Un nom qui lui était cher, bien qu'elle n'eût pas voulu s'en apercevoir plus tôt.

Mais pourquoi avait-elle refusé jusqu'ici de lire ce mot en elle ?

Comment n'avait-elle pas compris, avant cette heure, quelle place tenait son mari dans sa vie ?

Comment avait-elle pu ne pas savoir que sa plus grande torture serait de se passer de lui ?

Elle s'en moquait bien, maintenant, des visites importunes de l'autre... de celui qui était mort ! Jacques n'avait jamais compté pour elle, et elle se demandait par suite de quelle perversion de la vérité elle avait essayé de se persuader qu'Yves n'était rien pour elle et que l'autre était tout.

Avec une âpreté douloureuse qui la désespérait, elle s'était répété tous les jours : « Je suis une veuve que personne n'aime plus ! »

Mais, pourquoi ?... Pourquoi une pareille aberration, alors qu'elle savait bien qu'en parlant ainsi elle altérait la vérité ?

Elle accusait son mari de toutes les noirceurs, elle lui prêtait tous les torts... toute sa rancune de fillette ignorante et sévère se dressait contre lui... En réalité, elle avait cherché à l'atteindre, à lui faire du mal, à se venger... et c'était elle qu'elle avait blessée.

Largement, Noële débridait la plaie qui la torturait depuis des jours... La lettre de Jacques

Le Kermeur avait fait fondre son ressentiment. Le disparu, en lui disant que son mari l'aimait, avait balayé toutes ses rancœurs.

De tout ce fiel, de toute cette animosité avortée, il ne lui restait que le regret d'avoir poussé au tragique, entre son mari et elle, une situation que le temps, normalement, devait détendre et arranger... N'avait-elle pas aussi irrémédiablement compromis son bonheur ?

À cette heure, la jeune femme s'apercevait qu'Yves était tout pour elle... lui seul comptait... Il était l'homme de sa vie... l'unique... le premier qu'elle avait connu... celui dont elle avait rêvé... son mari, enfin ! Sa seule raison de vivre !

Elle répétait dans une sorte de folie :

« L'homme de ma vie... »

Et sa raison vacillait comme devant une grande découverte... une découverte qui venait trop tard... une inutile clarté, à présent qu'elle avait rompu...

Elle s'endormit à l'aube, les joues en feu sous le sel des larmes mal séchées.

Pendant vingt-quatre heures, elle fut hésitante et malheureuse, ne sachant pas comment sortir de la situation fautive où elle s'était placée.

Elle avait quitté Montjoya en impulsive, poussée par des réflexions démoralisantes qui humiliaient son amour-propre, et croyant bien n'avoir jamais plus le désir d'y revenir.

D'autre part, Noële n'était pas une combattive. Sous la fièvre d'une excitation passagère, bousculée par les événements qui avaient dominé son inertie, elle avait pu faire certains gestes inattendus d'elle, tels sa rupture avec le châtelain, la lettre qu'elle lui avait écrite, son départ de Cimiez, son travail à la librairie, tous actes qui pouvaient paraître énergiques, alors qu'ils n'étaient nés que du manque de contrôle de sa volonté et de l'ignorance de ses vrais sentiments.

Elle se jugeait d'ailleurs si coupable d'avoir rompu avec son mari, qu'elle n'osait plus écrire à

celui-ci. En outre, une timidité étrange la prenait vis-à-vis de lui depuis qu'elle avait lu la lettre de Jacques Le Kermeur.

Non pas qu'elle accueillît complètement la possibilité de cette chose merveilleuse : l'amour de l'homme dont elle portait le nom ; mais cette supposition était si belle qu'elle se complaisait à l'imaginer réelle malgré son invraisemblance.

N'y avait-il pas quelques belles lueurs d'espoir dans un certain nombre de faits qu'elle se remémorait : le regard si pénétrant de son mari lorsqu'il se posait sur le sien, les gestes doux avec lesquels il l'avait soignée dans la montagne, la voix profonde et troublante avec laquelle il lui parlait... enfin, ces reproches, cette nervosité qu'il avait montrés après qu'elle avait demandé à quitter Montjoya !

Oui, tout cela, vu sous l'angle possible de l'amour, était admissible... ce pouvait être délicieux... c'était déjà plein de perspectives ravissantes qui lui faisaient battre le cœur.

Et, naturellement, parce que cela pouvait exister réellement, Noële se sentait devenir plus

timide avec le grave et ironique châtelain... Il lui semblait même que jamais, à présent, elle ne serait capable de lui parler librement, comme auparavant... Toutes les fibres de son être pouvaient être tendues vers l'époux aimé et ardemment désiré, Noële, confuse et rougissante, n'osait même pas envisager la possibilité de lui écrire, de présenter ses excuses et de demander à reprendre sa place au foyer délaissé.

Pour envoyer une telle lettre et tenter une pareille démarche, il eût fallu avoir une audace et une énergie que la craintive Noële était bien loin de posséder.

Et, comme font tous les timorés qui ne savent pas aller droit au but et louvoient plus ou moins adroitement, elle se contenta d'écrire à l'hôtel de Cimiez pour donner sa nouvelle adresse, en prétextant qu'on eût à lui faire suivre, à Cannes, la correspondance qui pouvait arriver pour elle.

C'est tout ce que sa confuse ingénuité avait trouvé de mieux pour ne pas rompre le fil qui la rattachait à Montjoya.

Quand le mardi, dans la matinée, Yves Le Kerneur reçut la lettre de Noële, il devint pâle et demeura tout étourdi : il n'avait pas cru la jeune femme capable de ce coup de tête.

« Elle me paraissait si sensée... Comment a-t-elle pu en arriver là ? »

Tout de suite il se reprocha de lui avoir fait confiance. Il aurait dû demeurer auprès d'elle ou y mettre quelqu'un qui l'aurait tenu au courant de ses faits et gestes.

« J'aurais dû prévoir, mais je voulais lui permettre, en la laissant seule et libre, en ville, de connaître un peu la vie. Pouvais-je croire qu'elle avait pris les choses tellement à cœur ? Qu'elle arriverait à une telle extrémité ? »

Un instant, il évoqua le petit visage fermé qui paraissait pourtant si raisonnable. Il frémit sous le rappel des grands yeux graves où tant de détresse avait passé le dernier jour.

« Ma petite Noële !... Elle avait un gros

chagrin et je n'ai pas su la comprendre... Je l'accusais d'indifférence et elle se dominait pour ne pas livrer sa peine... »

À moins qu'une personne étrangère ne soit venue l'influencer ? C'était désagréable à envisager, mais rien ne rendait la chose impossible.

Yves reprit la lettre, en pesa tous les termes : il n'y avait aucun mot d'affection dans cet impitoyable adieu ; mais, malgré la froideur voulue, le châtelain croyait sentir palpiter entre les lignes toute l'âme affectueuse et tendre de l'orpheline.

Avec quelle insistance ne lui disait-elle pas que Jacques n'était rien pour elle et que lui seul avait compté...

Si elle ne tenait pas à lui faire plaisir, pourquoi donc appuyait-elle tant sur ses rapports avec le mort ?

« Il ne m'est rien, totalement rien... Il est resté toujours pour moi un étranger... Comprenez bien : rien ! »

Et plus loin :

« De son vivant, aucun lien n'a existé entre lui et moi... »

Une violente rougeur empourpra le front d'Yves Le Kermeur, sous l'émoi qu'une telle affirmation jetait en lui.

Ses dents, nerveusement, mordirent ses lèvres, et, l'œil durci tout à coup, il scruta mentalement le passé... les sentiments de son frère pour la jeune femme... les visites que le premier avait dû imposer à celle-ci.

Ah ! la poignante et terrible vision ! Qu'est-ce qui s'était passé au juste entre le mort et l'enfant en fuite ?

La lettre de Noële semblait vouloir dénouer le dilemme :

« Rien... vous seul, avez compté pour moi. Je vous considérais comme mon mari... Il me semblait que vous deviez être tout dans ma vie... »

Il lui parut qu'aucune équivoque n'était possible, et cette pensée fut si bienfaisante que

tout son être en fut saturé d'aise.

« Ma petite Noële ! ma petite Noële ! », répéta-t-il, tout frémissant.

Depuis des jours, son cœur anxieux avait fait tant de pénibles suppositions !... Était-il possible que la vérité tout entière fût dans ces quelques lignes si nettement tracées :

« Votre frère m'est resté étranger... Vous seul avez compté, pour moi... »

La bienheureuse délivrance qu'une pareille certitude ! De quelle gêne oppressante son âme s'évadait-elle ?

L'émotion mit une lueur humide dans ses yeux. « Oh ! mon Jacques ! Comme tu as été bon ! Comme tu as été généreux !... »

Il n'avait jamais cru à la possibilité d'un si grand bonheur. Le malheureux blessé de guerre n'avait-il pas toujours été, au fond, un peu égoïste et exigeant ? Comment avait-il pu ne pas maintenir jusqu'au bout ses tristes prétentions ?... Ne pas mettre en pratique les troublantes théories de son droit à l'amour coûte que coûte ?...

« Comme tu savais être grand, malgré tout, mon pauvre Jacques... mon frère chéri, qui as eu si peu de chance, et qui, pourtant, n'as pas failli ! » Dans sa reconnaissance éperdue, la pensée d'Yves Le Kermeur n'était plus que bonté et miséricorde pour tous.

« Noële peut oublier puisqu'elle n'a pas été vraiment victime... et moi, je ne fus pas un inconscient bourreau... »

Malgré sa largeur d'idées qui le plaçait si loin des conventions humaines, il reconnaissait que c'était un grand bien que les choses fussent restées dans le conventionnel.

« Tout est normal ! Quelle délivrance ! »

Mais il tressaillit soudain en pensant à la lettre de Noële :

« Elle ne désarme pas ! Elle me dit que j'ai seul compté dans sa vie... Malgré cela, elle s'évade complètement de moi... »

Du coup, tous ses soucis revenaient.

« Il faut que je la rejoigne, que je lui dise... Une explication bien franche est nécessaire... »

C'est une grande gosse qui ne sait pas... »

Il se jugeait si fort et si vieux d'expérience qu'il était toute indulgence pour sa petite épouse que l'ignorance de la vie rendait si inflexible.

« Ma petite fille ! Pourvu qu'elle n'ait rien fait de pire que de chercher à gagner sa vie !... C'est affolant de penser à tous les risques que peut courir un être aussi inexpérimenté. »

Et cette peur de l'imprévu le fit quitter au plus vite Montjoya pour courir à Nice à la recherche de sa jeune femme.

Il supposait qu'à l'hôtel on lui fournirait les renseignements nécessaires pour rejoindre Noële : l'omnibus avait dû transporter ses bagages... La réception devait avoir noté sa nouvelle adresse...

Ce fut pour lui une grosse déception quand on lui affirma que la voyageuse était partie sans fournir aucun détail sur sa destination.

– Quant à ses bagages, elle les a fait enlever par une auto de louage...

Yves Le Kermeur dut faire effort pour rester

impassible et ne pas livrer la conduite de Noël aux commentaires de la caissière.

– Son télégramme pour la rejoindre m’est arrivé trop tard, expliqua-t-il. Nous avons projeté plusieurs destinations et je suis sûr que ma femme m’attend dans l’une d’elles... Mais comment savoir laquelle ? Je voudrais bien être fixé avant de me mettre en route.

– En effet, acquiesça poliment la caissière, qui avait des égards pour ce client distingué.

– Peut-être y a-t-il dans l’hôtel quelqu’un qui pourrait me renseigner ? suggéra Yves. M^{me} Le Kerneur a dû lier conversation avec quelques-uns de vos clients.

– Oh ! monsieur, je ne pense pas ! Cette jeune dame était très réservée... Elle ne parlait pas, et même elle s’isolait un peu des autres voyageurs... Son deuil, probablement ! On la sentait si triste, qu’on préférait ne pas l’importuner.

– Elle ne s’était donc liée avec personne ?... insista Yves, que cette pensée torturait et rassurait à la fois.

– Avec personne, monsieur. Dans les derniers jours, elle paraissait un peu moins sombre... Elle ne portait plus ses grands voiles noirs et elle s'était fait couper les cheveux... Ça éclairait un peu sa jeune tête, n'est-ce pas, monsieur ?... Mais il ne semblait pas que cela l'eût rendue plus gaie ; c'était pareil !... Mais j'y songe, peut-être Monsieur pourrait-il interroger le garçon qui a aidé à charger les malles. Il a pu entendre les ordres que cette jeune dame a donnés au chauffeur...

Hélas ! le garçon consulté ne put rien révéler :

– La cliente s'est fait conduire à la nouvelle poste de Nice. Bien que celle-ci soit située près de la grande gare, ça ne veut pas dire que la dame ait pris le train !

Désappointé, M. Le Kermeur se fit néanmoins donner par le garçon le signalement du chauffeur et de la voiture. Il devait s'agir vraisemblablement d'un taxi.

Le châtelain espérait qu'en interrogeant dans les divers garages, il finirait par trouver le chauffeur qui avait conduit Noële. Par lui, il

comptait arriver jusqu'à celle-ci, ou, tout au moins, recueillir une utile indication.

Jusqu'à une heure assez avancée, Yves poursuivit cette tâche sans que la chance le favorisât.

Partout, les conducteurs interrogés ne purent fournir le moindre indice : aucun d'eux ne se rappelait avoir été à Cimiez y chercher une jeune femme et ses bagages.

Après ces premiers échecs et la crainte de ne pouvoir retrouver Noële, on devine avec quelle satisfaction M. Le Kermeur apprit, le lendemain à midi, qu'une lettre de sa femme, donnant son adresse, était arrivée à l'hôtel.

Malgré son désir de ne pas l'accuser, le châtelain commençait à s'imaginer que la transfuge avait pris des précautions pour éviter d'être rejointe. Peut-être même était-elle partie vers de lointains pays où il n'aurait pas l'idée de l'aller chercher ?

Nous n'osons même pas affirmer qu'il ne la soupçonnât pas un moment de ne pas être partie

seule. Bref, bien qu'il n'eût guère eu l'occasion, jusqu'ici, de remplir exactement tous ses devoirs, Yves n'en possédait pas moins l'âme un peu inquiète et soupçonneuse d'un véritable époux.

Cette lettre fut salutaire au jeune homme. En lui permettant de retrouver Noële, elle lui apportait la preuve que celle-ci ne devait pas avoir près d'elle une présence indésirable puisqu'elle ne craignait pas qu'on vînt la surprendre en son nouveau logis.

« Ma petite Noële est là, tout près de moi, et, la croyant si loin, je me forgeais déjà tant de vilaines idées... »

*

M. Le Kermeur ne mit pas longtemps à se rendre à Cannes par l'un des nombreux cars qui relient Nice la Belle à la blanche ville aristocratique, sa voisine. Il était à peine deux heures de l'après-midi qu'il arrivait déjà à l'adresse indiquée par Noële.

C'était une maison propre, sinon luxueuse, et possédant une concierge, ce qui n'est pas très répandu dans les immeubles anciens de la Côte d'Azur.

Noële, à cette heure, était absente, naturellement, et la gardienne auprès de laquelle Yves s'informa ne put lui dire où sa nouvelle locataire travaillait.

– Cette jeune femme n'est ici que depuis quelques jours, et elle paraît assez distante ; je ne sais rien de ses habitudes ni où elle se rend dans la journée.

– Elle travaille, sans doute ?

– Je ne saurais le dire à Monsieur, elle ne m'a rien dit !

L'air un peu pincé de la brave femme fit supposer au visiteur que Noële, un peu inexpérimentée, devait avoir oublié de donner à l'aimable cerbère le denier à Dieu habituel. Généreusement, il mit quelques coupures bleues dans la main de la bonne femme et, immédiatement, celle-ci s'empressa de mieux le

renseigner.

– Sûrement que la jeune dame doit travailler, elle sort et rentre aux mêmes heures... C'est dommage que je n'aie pas eu l'idée de lui demander où on pourrait la rejoindre dans la journée, pour le cas d'un visiteur venant la réclamer.

– Elle rentre vers quelle heure, dites-vous, le soir ?

– Heu ! Sept heures environ... avec ses provisions dans les bras... comme quelqu'un qui mange chez soi. Jusqu'ici, faut croire qu'elle se plaît là-haut, on ne la revoit pas avant le lendemain matin.

– Elle reçoit peut-être de la visite ?

– Oh ! pas l'ombre d'un passant. Ma maison est bien tenue, et si quelqu'un venait la voir, je le saurais. Non ! Sûrement, Monsieur est le premier qui vient s'informer de M^{me} Sabatier.

Et, soudain, prise d'un soupçon, malgré le pourboire royal reçu peu avant :

– C'est-y que Monsieur serait un de ses

parents ?

– En effet.

– Faut espérer que Monsieur n’apporte pas de mauvaises nouvelles à ma locataire, c’est une jeune femme si tranquille que ce serait dommage qu’elle eût des ennuis...

M. Le Kermeur n’aimait pas les gens curieux et il le fit immédiatement sentir.

– Vous faites complètement fausse route, madame, j’ai hâte de rejoindre ma parente et il m’est désagréable de devoir attendre jusqu’à sept heures du soir. J’espérais que vous auriez pu, en me renseignant sur celle que je viens voir, m’éviter cette longue attente.

– Ah ! mon pauvre monsieur !... Sûrement non que je ne peux pas. Je ne sais rien de la jeune dame. Elle est trop fiérote pour raconter ses affaires ! Mais c’est élégant, ça se tient... Monsieur ferait bien de chercher dans les magasins de luxe que Paris installe ici.

Le châtelain remercia la bavarde, et, pour tuer le temps, il parcourut la ville avec l’espoir que

peut-être le hasard le mettrait en présence de celle qu'il y cherchait.

Il n'en fut rien, et ce n'est qu'après sept heures du soir que M. Le Kermeur, qui guettait de loin la porte de la maison habitée par Noële, vit celle-ci arriver, quelques petits paquets blancs dans les bras.

Il rejoignit sa femme dans l'escalier.

Elle montait lentement, d'un pas égal, vers le troisième étage où était niché son logis.

Entendant derrière elle un pas qui paraissait plus nerveux que le sien, elle jeta un coup d'œil en arrière, prête à s'effacer pour céder le passage à l'impatient.

En reconnaissant son mari, l'orpheline faillit laisser échapper tous ses paquets.

Demeurée immobile sur la marche de l'escalier, frappée de stupeur, elle le regarda sans parler. Pendant quelques secondes, ils s'observèrent... Puis la réserve de Noële se brisa, elle inclina la tête, et, doucement, se mit à pleurer.

D'un bond, Yves la rejoignit et la prit dans ses bras. Machinalement, presque aussi troublé qu'elle, il l'aida à porter ses paquets.

– Noële ! ma petite Noële ! bégayait-il, très ému.

Il dut la soutenir pour franchir les dernières marches, et ce fut lui qui prit la clef qu'elle tenait à la main et qui ouvrit la porte. Aveuglée par les larmes, elle ne paraissait pas se rendre compte de ce qu'elle devait faire.

Quand la porte se fut refermée sur eux, l'homme la débarrassa en silence des colis qui l'encombraient, puis, très troublé et presque incapable de parler, il l'attira contre lui et la serra fiévreusement.

– Ma petite Noële ! répéta-t-il, singulièrement ému.

Ses lèvres s'attardèrent sur le front pâle qui s'abandonnait sur son épaule.

Dans la chambre remplie d'ombre, ils demeurèrent un long moment enlacés, silencieux, étroitement unis dans une troublante étreinte qui

n'en finissait plus.

Pour la première fois, Noële se sentait vraiment la femme de cet homme qu'elle avait voulu fuir pour toujours... de cet homme qu'elle avait cru haïr et vers qui tout son être se tendait amoureusement.

De son côté, Yves Le Kermeur s'apercevait qu'elle lui tenait terriblement au cœur, la petite épouse naïve et insignifiante qu'il avait dédaignée si longtemps.

Il avait fallu qu'il la crût perdue définitivement pour se rendre compte combien elle lui était chère, et quelle place elle tenait dans sa vie.

– Ma petite Noële que je retrouve enfin... que j'aimais et qui m'avait quitté... Dites, mon aimée, est-ce bien pour toujours que nous sommes enfin réunis ?

– J'ai été folle ! pardonnez-moi. Je croyais que ça guérirait mon mal de m'éloigner de vous, et je me suis aperçue que je souffrais plus encore d'être privée de vous voir.

– Mais je ne veux pas, Noële, que des mauvais souvenirs vous fassent de la peine... Il faudra qu'une bonne fois nous parlions du passé, en toute confiance, et que je vous fasse comprendre...

Mais elle mit sa main sur la bouche de son mari pour l'empêcher de continuer : le mort ne lui avait-il pas fourni la plus belle des explications que son âme aimante pût souhaiter ?

– Chut ! fit-elle, ne parlons plus de rien : je sais !... J'ai été longue à comprendre, mais maintenant j'ai confiance en vous et je sais que je puis être votre femme sans arrière-pensée.

– Et vous oublierez... vous oublierez tout ? sans m'accuser ?

– Je n'ai pas à vous accuser, affirma-t-elle avec une sorte de ferveur. La main de Dieu nous guide et chacun de nous n'est tributaire que de sa conscience.

– Et, insista-t-il, vous m'avez dit... vous m'avez écrit que... mon frère ?

– Je vous ai dit la vérité : il a toujours été pour

moi un étranger.

– Un étranger... est-ce possible ?

– Absolument !... C'était un visiteur qui me faisait un peu peur... qui ne m'a pas approchée... mais qui fut pourtant un ami...

Généreusement, en pensant à la recommandation dernière du disparu, Noële voulait faire naître l'absolution totale dans l'âme du survivant.

– Oui, répéta-t-elle. Votre frère fut pour moi presque un ami... Il vous aimait beaucoup... C'est peut-être pour cela, Yves, que je puis penser à lui avec tant de fraternelle indulgence.

– Vous ne soupçonnez pas, Noële, combien votre affirmation m'est douce à l'âme : j'ai tant aimé mon frère... Il m'était si pénible de ne pouvoir approuver tous ses actes et d'avoir été, en quelque sorte, obligé de les sanctionner !...

– Oubliez tout ce qui peut ternir l'image très douce du cher absent, puisqu'il n'a pas péché, répéta-t-elle avec une miséricordieuse tendresse. Le passé est quand même précieux à notre

souvenir ; n'est-ce pas grâce à Jacques que nous sommes unis, et que, la main dans la main, nous appuyant l'un sur l'autre, nous avancerons dans l'existence ?... Voyez-vous, Yves, ajouta-t-elle, profondément sincère et convaincue, il faut connaître la souffrance pour comprendre le prix du bonheur... Je crois que maintenant nous pouvons réellement être heureux.

Timidement, son bras remonta le long de la poitrine de son compagnon et vint lui encercler le cou.

– Vous êtes mon mari, Yves, le seul homme qui comptera dans ma vie... le premier que j'aie aimé... celui que j'aimerai toujours.

Les yeux clos, elle goûtait la voluptueuse douceur de pouvoir enfin s'abandonner sur l'épaule de l'homme aimé.

Combien de fois, depuis son mariage, n'avait-elle pas senti monter en elle le désir de poser sa tête contre celle de cet homme et de rester blottie sans bouger, en toute quiétude, dans le plein repos de son être et de ses sens !

– Ah ! fit-elle à mi-voix. Je suis heureuse ! J’ai tant souhaité de rester ainsi cachée contre vous, avec l’impression d’une complète détente, bien en sécurité dans un asile sûr où il ne peut rien arriver de mal...

– Ma chérie...

Mais le désir de l’homme viril se mêle toujours plus ou moins inconsciemment à toutes ses émotions. Ce corps très chaud contre lui, cette voix douce aux accents troublants, ces mots de tendresse qu’une femme murmurait, tout éveilla en Yves Le Kermeur le besoin de satisfactions moins platoniques.

Un frisson le secoua tout entier.

Il resserra l’étreinte qui faisait Noële prisonnière dans ses bras, et, pendant que sa main s’enhardissait vers l’échancrure du corsage, ses lèvres, quittant ses fins cheveux, vinrent écraser la bouche qui ne se dérobaît pas à leur baiser prolongé...

Il y avait plus de quatre mois qu’ils étaient mariés ; c’est ce jour-là seulement que Noële

devint vraiment sa femme.

*

Ils avaient été dîner dans un bon restaurant de Cannes... des huîtres, du homard, un poulet... ils achevaient lentement de déguster le menu délicat, soigneusement servi.

Assise en face de son mari, Noële, depuis quelques instants, paraissait songeuse.

Par-dessus la table, la main d'Yves Le Kermeur vint enfermer celle de sa femme, dont les doigts pétrissaient machinalement de la mie de pain.

La pression amicale de son mari fit lever la tête à Noële, dont le regard s'éclaira sous la flamme d'amour des yeux qui la fixaient.

– À quoi pensez-vous, petite fille ? Pourquoi tant de gravité, tout à coup, dans vos yeux ?

La jeune femme répondit tout de suite d'un sourire à la question de son mari. Puis, un peu

embarrassée pour exprimer toute sa pensée sans lui faire de la peine, elle expliqua :

– J'évoquais Montjoya... son isolement... la solitude qui le baigne... la montagne aux sentiers inaccessibles... Et je pensais que ce serait peut-être toujours, pour nous, un peu triste d'y demeurer toute l'année. Ne m'avez-vous pas dit, l'autre jour, Yves, que vous possédiez encore, en Bretagne, la propriété de vos parents ?

– Oui, là-bas, les vieilles pierres attendent toujours mon retour, et je crois que j'ai eu la même idée que vous, depuis quelques jours. J'ai pensé que nous ferions peut-être bien d'aller vivre en Bretagne. Si le ciel nous donne une famille, il nous faudra l'élever au milieu des hommes et non sur le plateau désert de Montjoya.

– En effet ! acquiesça-t-elle. Pour fonder une famille, il ne faut pas choisir un lieu trop éloigné du monde... Mais que deviendrait Montjoya, dans ce cas ? Le château renferme aussi pour nous des souvenirs qui nous resteront chers.

Il la remercia d'une pression de la main d'avoir exprimé cette réserve. Puis il répondit :

– J’ai examiné aussi cette question et il m’a paru qu’en souvenir de mon frère et pour qu’il ne demeure pas tout seul en sa dernière demeure, sur le plateau aride, nous pourrions offrir la grande maison et ses dépendances à ses anciens frères d’armes, à ceux qui, comme lui, furent atteints de terribles blessures... aux « gueules cassées », en un mot ! Il est parmi eux des mutilés qui se fortifieraient à l’air vif de Montjoya ; d’autres qui, loin des hommes, vivraient moins obsédés de leurs disgrâces ; d’autres, enfin, pour qui le bien-être assuré dans un cadre splendide près des cimes, serait vraiment le repos et l’oubli.

– Votre idée est splendide, Yves ! Montjoya aux vraies victimes de la guerre ! Votre frère tout près de ses anciens camarades ! Ah ! merci pour ceux-ci d’avoir eu une si généreuse pensée !

– Je suis content que vous m’approuviez, Noële, car j’ai besoin que vous vous joigniez à moi pour assurer, à Montjoya, l’existence de ces glorieux mutilés. Leur donner la maison, c’est bien, mais il faut leur assurer de quoi pouvoir y vivre confortablement et sans souci... Des

capitiaux sont nécessaires.

– Je ne demande pas mieux que de vous aider, bien que je ne possède rien et ne puisse pas grand-chose.

– Pardon, Noële, vous êtes aussi riche que moi, puisque mon frère vous a légué sa fortune... C'est justement de cet héritage que je veux parler...

– Je vous ai dit que j'estimais n'avoir aucun droit à cette fortune. Je vous en prie, Yves, laissez-moi dépendre entièrement de vous, puisque je suis heureuse de tout accepter de vous et de tout vous devoir...

– Ma petite Noële, fit-il en regardant la jeune femme avec tendresse.

Puis, après un silence :

– Eh bien ! c'est entendu, nous consacrerons entièrement l'héritage de mon frère à assurer l'existence de ses frères d'armes blessés dans la tourmente ; ils habiteront la grande maison de Montjoya, où nous ne retournerons qu'en visiteurs... pour de pieux pèlerinages.

« Notre budget en sera un peu diminué, mais nous sommes jeunes et forts... et capables d'activité ! Nous ferons valoir nous-mêmes nos terres de Bretagne... leurs revenus doubleront ! Après tant d'années d'inaction sur le plateau endormi, le travail actif nous revivifiera dans une vie nouvelle et ardente...

– Oh ! oui, approuva-t-elle avec ferveur... une vie nouvelle que nous édifierons nous-mêmes, pour nous deux !

La main dans la main, ils ne parlèrent plus... leurs cœurs étaient d'accord dans une même pensée, vers un même but, avec une même vision d'avenir : le foyer à fonder, à entretenir, à perpétuer...

Le but humain...

Cet ouvrage est le 293^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.